

Repartir de Don Bosco - Francesco Motto, sdb

Traduction - Vincent-Paul Toccoli, sdb

Francesco MOTTO

REPARTIR DE DON BOSCO

De l'Histoire à la vie d'aujourd'hui

Traduction : Vincent-Paul Toccoli SDB

ÉDITIONS DON BOSCO - PARIS

Repartir de Don Bosco - Francesco Motto, sdb

Traduction - Vincent-Paul Toccoli, sdb

© 2007 Éditions Don Bosco

Internet : www.editions-don-bosco.com

E-mail : edb@salesien.com

ISBN :

PRÉFACE

L'épuisement rapide - en quelque mois -, de l'opuscule *Start afresh from Don Bosco* (ACSSA Rome, 2006), qui contenait le texte des méditations des Exercices Spirituels, donnés aux Salésiens de la province de New York, l'été 2004, - et auparavant, partiellement, aux directeurs des deux Provinces mexicaines et aux confrères de la Péruvienne -, est à l'origine de cette édition en langue italienne, souhaitée, aussi par ailleurs, par nombre de retraitants et de lecteurs du texte anglais.

J'ai vaincu l'hésitation d'offrir une telle publication à un public effectivement différent de celui auquel elle était destinée - et dans un contexte autre que des Exercices Spirituels -, quand, au moment même où sortait l'édition anglaise, le Recteur Majeur nous envoya à tous les Salésiens, la lettre de convocation au Chapitre Général : *Da mihi animas, coetera tolle : Identité charismatique et mission apostolique*, qui reprenait le titre de mon entretien dans son sous-titre *Repartir de don Bosco, pour réveiller le cœur de chaque Salésien*. Don Pascual Chavez y indiquait comme objectif fondamental du Chapitre Général 26 (2008), le renforcement de notre identité charismatique par le retour à Don Bosco à travers un sérieux approfondissement de la connaissance de sa personne, de sa pédagogie et de son expérience spirituelle. C'était exactement l'objectif de nos entretiens américains, volontairement modulés sur la *revisitation* (relecture) des vicissitudes historico- biographiques de Don Bosco, et de son cœur de fondateur, en fonction d'une actualité laissée à la libre initiative de chaque Province.

Dans l'édition présente - destinée un public résidant dans une aire géographique et socioculturelle qui m'est plus familière -, j'ai voulu procéder à de légères retouches des originaux anglais et espagnol des 7 premiers entretiens historico-spirituels (pour les présenter plus sous forme d'instructions que de méditations) et à une plus grande réélaboration des 3 derniers, plus proches de l'actualité, en y ajoutant un inédit et une très brève conclusion. Je n'ai en revanche pas reproduit les courtes considérations théologico-spirituelles d'ouverture de chaque journée des Exercices, l'homélie finale et l'appendice, de l'édition anglaise. J'ai enfin cherché à conserver le ton confidentiel, simple, *parlé*, sans prétendre à un essai scientifique.

Avec ces quelques méditations-instructions - données en une occasion particulière et dans un but très spécifique -, on ne peut prétendre, ni donner une réponse exhaustive à l'invitation du Recteur Majeur, ni pour le moins faire le tour de la personnalité de Don Bosco qui, comme on le sait bien *omnibus lippis et tonsoribus*, possède tant de facettes qu'il est certainement impossible de la *faire tenir* dans un simple cours d'Exercices Spirituels. La personnalité du saint éducateur turinois - constituée de réalités ordinaires et exceptionnelles, vivante et charismatique, caractérisée par un style propre de vie et d'action quotidiennes, avec des projets réalistes, idéaux, hypothétiques et virtuels, avec des rapports particuliers avec le monde du surnaturel -, a besoin d'espace bien plus grand pour être *comprise et comprise (aux deux sens du mot)* dans son intégrité. Qui voudrait le faire, peut toujours avoir recours à la riche bibliographie - scientifique ou vulgarisée, certainement mise à jour -, disponible sur le marché.

Repartir de don Bosco - et non seulement y retourner -, signifie reprendre le chemin, non pas d'une personne du passé, mais de quelqu'un qui, à toute heure, fait irruption dans notre vie, quelqu'un qui a la capacité de donner un sens à notre *présent* et un *futur* à notre *passé*. Il arrive qu'on *re-découvre* ce Don Bosco, recouvert, comme il est, inévitablement, par la poussière de l'histoire ; il arrive qu'on le *re-comprenne* dans son époque et qu'on le *ré-interprète*, à la lumière de notre époque actuelle, sans interprétations arbitraires, sans dissociations aberrantes et sans obséquiosités à formules synthétiques consacrées par le temps, mais quasiment jamais reductibles.

Les réflexions ici offertes veulent se placer dans cette perspective historico-interprétative, soutenues de plus par la récente invitation du Pape Benoît XVI qui a voulu citer expressément Don Bosco parmi *les modèles remarquables de charité sociale pour tous les hommes de bonne volonté, vrais porteurs de lumière au cœur de l'histoire*, parce que *riches de foi, d'espérance et d'amour* (Deus Caritas est, n° 40).¹

Rome, 9 janvier 2007

Francesco Motto

¹ S'agissant ici d'une série de méditations à finalité uniquement spirituelle, je me suis retenu d'indiquer chaque fois les sources des citations, pour ne pas alourdir la lecture. De toute façon, les textes de Don Bosco sont pour leur quasi-totalité pris dans les éditions critiques de ses œuvres aux soins de l'Institut d'Histoire Salésienne ; en particulier ses *Lettres*, jusqu'en 1875, éditées par le signataire (Vol 1-4, Rome LAS, 1991-2003), les *Mémoires de l'Oratoire* aux soins d'Antonio Ferreira da Silva (Rome, LAS 1991) et *Don Bosco Educateur. Ecrits et témoignages*, rassemblés par Pietro Braido (Rome, LAS 1997, 3^{ème} édition) et en partie édités dans la revue *Recherches d'Histoire Salésienne*.

Repartir de Don Bosco - Francesco Motto, sdb

Traduction - Vincent-Paul Toccoli, sdb

*Je saisis l'occasion pour vous encourager à garder Don Bosco
comme votre point de référence pour le renouveau spirituel et pastoral
des provinces.*

(P. Chavez, AGC 383, Oct.-Déc. 2003, p. 15)

Introduction

Repartir de Don Bosco

Je suis sûr que vous avez remarqué de suite que le titre qui introduit à ces méditations est le même que celui de l'Instruction de la Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de Vie Apostolique de mai 2002 : *Repartir du Christ* (un engagement renouvelé à la vie consacrée pour le troisième millénaire), titre qui avait déjà été employé dans la Lettre Apostolique *Novo Millennio Ineunte* du 6 janvier 2001.

Au numéro 21 de l'Instruction nous pouvons lire : Oui, il nous faut repartir du Christ parce que c'est de lui que les premiers disciples sont partis en Galilée ; c'est de lui qu'à travers toute l'histoire des hommes et des femmes de toutes conditions et de toutes cultures, consacrés par l'esprit dans la force de leur vocation, sont partis eux aussi ; pour lui ils ont laissé famille et patrie, le suivant inconditionnellement, se rendant disponibles pour annoncer le royaume et faire du bien à tous (cf. Ac 10,38). Mais un peu plus haut, au numéro 20, la même instruction dit, qu'il s'agit de saisir une nouvelle opportunité de se rapprocher des sources de son propre charisme et de ses propres textes constitutionnels qui sont toujours ouverts à des interprétations nouvelles et plus exigeantes.

C'est précisément ce que nous avons essayé de faire, et la première source de notre charisme, c'est Don Bosco lui-même. À la manière de Saint Paul qui dit : *Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ* (1Co 11,1). Don Bosco nous répète : *Imitez-moi comme j'imite le Christ*.

Et ainsi l'objet principal de nos réflexions sera la figure de Don Bosco, une figure avec laquelle nous essaierons d'entrer en contact, non pas tant pour comprendre ses actions extérieures que nous connaissons tous déjà, mais plutôt pour comprendre les conditions, les motivations, l'esprit qui le conduisi(ren)t à faire des choix spécifiques, à travailler d'une façon spécifique, à écrire sur des sujets particuliers, à atteindre une forme particulière de sainteté qui spécifiquement est la sienne propre, différente de quelque façon de celle des autres saints.

Le besoin urgent d'une connaissance de Don Bosco à la fois profonde mais aussi systématique a été souligné ces dernières années par un document officiel de la Congrégation (article 21 des Constitutions) et par des déclarations de la plus haute autorité. De ses déclarations, nous pouvons en citer une récente du Recteur Majeur, le Père P. Chavez (AGC 383, Oct.-Déc. 2003, pp.14-17) :

Don Bosco a « moulé » ses Salésiens en racontant des histoires plutôt que par des conférences formelles. De nos jours, comme cela toujours été le cas, nous devons remplir notre travail vocationnel et pastoral et « mouler » des Salésiens en racontant des histoires, avec de plus fréquentes et explicites références à Don Bosco, à la manière de Don Barberis, l'un de ses biographes qui en racontant des événements des « anciens jours » de l'Oratoire du Valdocco, en donnait aussi les raisons sous-jacentes. Elles nous instruisent en des matières qui sont spécifiquement nôtres : nos méthodes, notre esprit de famille ; et en même temps elles augmentent notre sens d'appartenance, notre parenté familiale : elles font de nous des protagonistes... Tout ceci fait de Don Bosco un personnage fascinant, et dans notre cas, un père à aimer, un modèle à imiter, mais aussi un saint à invoquer. Nous sommes bien conscients que plus augmente le temps qui nous sépare

de notre fondateur et plus devient réel le danger de parler de Don Bosco seulement sur la base d'incidents et d'anecdotes clichés sans une réelle connaissance de son charisme. Voilà pourquoi le besoin de le connaître par le biais de la lecture et de l'étude ; de l'aimer avec affection et avec effet comme notre père et notre maître, à travers le Testament Spirituel qu'il nous a laissé, de l'imiter et d'essayer de le reproduire en nous-mêmes, faisant de la Règle de Vie notre plan de vie personnel. C'est ce que veut dire revenir à Don Bosco, c'est ce à quoi j'ai invité toute la congrégation, - moi y compris, - depuis mon premier « mot du soir », par le moyen de l'étude et de l'amour qui essaie de comprendre, mieux, de jeter de la lumière sur notre vie et les défis d'aujourd'hui. Avec l'Évangile, Don Bosco est notre critère de discernement et notre pôle d'identification.

La pensée du Recteur Majeur qui demandait récemment que des textes publiés par l'Institut d'Histoire Salésienne soient traduits dans les principales langues est proche des réflexions d'un supérieur d'un autre âge, le père Francesco Bodrato, le premier provincial d'Argentine, 1823-1880, qui écrivait dans une lettre à ses novices le 5 mars 1877 :

Mais qui est Don Bosco ? Je vais répondre à cette question, exactement comme je l'ai appris et entendu d'autres. Don Bosco est notre père très tendre et très aimant. Nous tous qui sommes ses fils, nous en sommes la preuve. Il est un don providentiel de Dieu, l'homme de la providence pour le temps présent. Ceci est reconnu par tous les gens instruits. Don Bosco est le promoteur volontaire du bien-être des hommes, comme tous les philosophes le reconnaissent. Et après avoir lu et étudié tout ce que ces gens ont dit de lui, je peux vous dire moi-même que Don Bosco est vraiment l'homme que la Sainte Écriture appelle un grand trésor. Et nous avons trouvé cet ami véritable, ce grand trésor. Marie très sainte nous a donné la lumière nécessaire pour le connaître et le Seigneur se laisse posséder par nous. Aussi malheur à qui le perd. Si seulement vous saviez le nombre de gens qui nous envient... Et si, comme moi, vous croyez que Don Bosco est l'ami véritable dont parle la Sainte Écriture, vous devez

vous assurer de le posséder toujours et essayer de le copier en vous-mêmes.

Peut-on être plus clair ? Et maintenant si nos Constitutions à l'article 91 désignent trois objectifs d'une retraite comme étant 1) écouter la parole de Dieu ; 2) discerner sa volonté ; 3) purifier nos cœurs, nous atteindrons notre but spécialement avec Don Bosco pour guide.

Les vieux écrits sur Bosco - que nous lisons parfois en communauté, et certainement nous devrions le faire -, excitent et inspirent notre réflexion. J'utilise le mot *vieux écrits* délibérément, parce que je veux vous mettre spécialement en contact avec lui, père et maître de notre vocation chrétienne, religieuse sacerdotale. Et maintenant, tout aussi délibérément, je n'aurai pas recours aux riches enseignements du Recteur Majeur, ni à celui de nos récents Chapitres Généraux ou encore nos Constitutions et pas non plus aux textes de la spiritualité salésienne plus ou moins bien connus. Nous allons nous concentrer directement sur don Bosco.

Je ne pense pas que vous attendiez de moi quelque directive ou programme précis de vie ou d'activité pastorale salésienne. Je ne pourrais pas vous en donner, parce que je ne connais pas votre situation personnelle ou provinciale, ni l'environnement civil, social, culturel religieux dans lequel vous travaillez. Et de toute façon tout ceci ne peut constituer les objectifs d'une retraite.

Et maintenant comme spécialiste d'histoire, je vais essayer de coller aux aspects historiques et spirituels et ainsi mes réflexions tendront non pas tant à suggérer ce qu'il devrait être fait, mais à interpréter correctement les événements du passé, de façon que, étant compris dans leur vraie signification, ils puissent activer, motiver, inspirer et éclairer notre orientation pour le futur. Si vraiment à la fin de la semaine, vous avez acquis une meilleure compréhension de qui était Don Bosco en son temps à lui, et

quelles sont les valeurs permanentes de son esprit et de son charisme, il vous sera possible de l'imiter - bien que nécessairement à votre façon personnelle, au XXI^e siècle pour le bien des jeunes de vos pays respectifs. Si je puis exprimer un espoir et un souhait, ce serait qu'à la fin de la semaine, chacun de vous puisse dire : *J'ai maintenant une meilleure compréhension de qui était don Bosco et de ce qu'il voulait. Maintenant, avec mes confrères, je suis déterminé à réaliser ce que je suis en tant que Salésien (Operari sequitur esse, comme le dit la philosophie classique) et de mettre à jour le message du fondateur.* Il y a 100 ans nous avions comme motto : *Avec Don Bosco et avec notre temps.* Ceci est encore valable pour le temps présent. De toute façon Don Bosco lui-même nous disait que nous devons nous adapter à notre temps.

Ce que je dirai ressort évidemment de ma propre lecture des sources. Je vais vous donner les morceaux d'un modèle, mais c'est vous qui devrez le monter. Je vais vous donner les pièces d'une mosaïque, mais c'est à vous qu'il reviendra de produire le chef-d'œuvre. Vous aurez à résoudre le puzzle et à fournir la composition artistique. Cela évidemment décharger mes épaules de quelque responsabilité qui reposera sur les vôtres. Je vais essayer de résister à la tentation de tout dire, car si je faisais, que resterait-il donc au Seigneur à dire ou à faire ! Le prédicateur doit lancer le dialogue, mais ensuite c'est Dieu qui continue. Le prédicateur suggère quelques thèmes de réflexion, mais son rôle est toujours secondaire et il doit rester discret.

À la recherche de notre propre vérité

Dans quel état d'esprit sommes-nous maintenant ? Peut-être notre cœur est-il sec comme la poussière ? Peut-être sommes-nous préoccupés ? Et peut-être notre esprit est-il vide, psychologiquement autant que spirituellement. Peut-être n'ai-je pas

le sentiment de faire une retraite ! Peut-être suis-je persuadé que le prédicateur va être *rasoir* ! Peut-être... tant de choses ! Nous devons nous souvenir que Dieu est plus fort que nous : il est habitué aux têtes dures et aux nuques raides. Des pierres mêmes, il peut faire des enfants à Abraham !

Nous lisons dans Luc (5, 15-1) que la renommée de Jésus se répandait de plus en plus, et que des foules entières venaient pour l'écouter et être guéries de leurs maux. Mais Jésus, lui, se retirait souvent dans les endroits solitaires pour prier. De même chez Marc (1,35-36), très tôt le matin avant l'aube, Jésus se retirait dans un endroit désert pour prier. Simon et les autres sortirent le chercher et quand ils retrouvèrent : *Tout le monde te cherche* ! Mais Jésus - comme Jean plus tard le note (6,15) -, réalisant qu'ils venaient s'emparer de lui pour le faire roi, s'enfuit dans collines, seul.

Jésus ne perd pas de temps, mais il l'utilise de différentes façons. Précisément, quand la foule le presse et que les miracles nous paraîtraient non seulement utiles mais même nécessaires, Jésus part ailleurs. C'est le signe que se retirer pour prier est parfois plus profitable que d'autres *signes*, si importants soient-ils !

Chaque année vient un temps pour la pause et la croissance. En 1996 le cardinal Martini écrivit un livre au titre suivant : *Se retrouver*. Et à la 4^{ème} de couverture, on pouvait lire : *Pour se libérer de l'esclavage du moulin quotidien et des choses qui nous oppressent chaque jour*.

Don Lasagna écrivait à Don Bosco le 3 septembre 1877 : *Vous souvenez-vous du merveilleux temps des retraites, quand nous étions relevés de nos tâches annuelles pour pouvoir nous rassembler avec joie et affection autour de vous sur les pentes alpines de Lanzo et pour puiser force renouvelée de vos saints conseils et zèle renouvelé de votre cœur. Dans cette atmosphère fraîche et pure, nos forces déclinantes recouvraient enthousiasme et énergie*

La retraite est un temps d'écoute pour la méditation et la contemplation, pour la prière et la révision de vie. C'est un temps pour prendre des résolutions efficaces et pratiques, afin de nous libérer de nos inclinations désordonnées, afin de chercher et de trouver la volonté de Dieu. Un temps pour prendre contact non avec les choses créées par Dieu, mais avec le Dieu de la création qui vient à notre rencontre. Gardons toujours à l'esprit la vérité et la sagesse de ce vieux proverbe français bien connu : *Dieu vient nous rendre visite, mais la plupart du temps nous ne sommes pas chez nous.*

Ne nous laissons pas décourager si nous sommes assaillis par les distractions. Le piège de l'indolence et de la dissipation mondaine était déjà le fait, même chez les pères du désert. Il y a 200 ans Kierkegaard déplorait le fait que les étudiants de théologie de l'époque ne pouvaient pas rester dans leur chambre plus d'un quart d'heure. Et il est tout à fait connu qu'en général nous autres Salésiens sommes distraits, nous sommes immergés dans le terrible micmac de la vie quotidienne à telle enseigne que nous ne trouvons jamais de temps d'une pause un peu plus longue pour la contemplation, pour parler calmement avec Jésus, l'écouter et converser avec lui plus intimement et avec une attention plus grande.

Nos retraites sont une rencontre avec le Christ à travers les yeux de don Bosco, avec le même enthousiasme qu'au merveilleux jour de notre première profession, ou bien le jour stupéfiant de notre ordination sacerdotale. Pussions-nous ne jamais perdre cette opportunité glorieuse, un véritable Kairos. Profitons-en pour faire une profonde révision de notre plan de vie, dans le cadre du projet éducatif et pastoral de notre communauté et du projet organique de notre province.

À partir de tout de suite, intensifions notre prière. Que la Mère bénie nous aide, que l'Esprit Saint soit le seul protagoniste

véritable qui inspire nos esprits et ouvre notre cœur au dialogue
avec le Père et le Fils.

Repartir de Don Bosco - Francesco Motto, sdb

Traduction - Vincent-Paul Toccoli, sdb

Deux choses sont importantes : le Christ et l'histoire.

(Jules Bevilacqua, « père spirituel » de Paul VI et futur cardinal)

1.

« Vivre dans l'histoire » de Don Bosco, dans l'Église du Christ, au service du monde

Au Congrès Ecclésial de Palerme il y a quelques dix ans, en 1995, l'Église italienne avait été invitée à rester fidèle à son histoire, en montrant son amour pour le temps présent, pour son pays et pour la civilisation à laquelle elle appartenait, et à estimer une histoire de la liberté encore préservée en elle, en dépit de mille et une contradictions. Il lui était demandé de le faire sans affaiblir son identité, mais bien plutôt en partant de son identité et en vertu de cette dernière, c'est-à-dire à cause de sa mission de salut développée par Dieu au cours du temps, dans le Christ et dans l'Esprit à travers l'Église.

La même sorte de choses vaut aussi pour la Société Salésienne. Il est important de souligner un risque qui est plus grand aujourd'hui que dans le passé, et deviendra plus grand encore au fur et à mesure du temps qui passe : celle de couper de quelque manière le cordon ombilical qui nous tient liés au fondateur et conséquemment de perdre notre identité. Bien plus de cent ans sont maintenant passés depuis la mort de Don Bosco. Parties avec lui aussi quasi toutes les générations qui avaient directement ou

indirectement contact avec lui ou qui le connaissaient. La distance chronologique, géographique et culturelle d'avec le fondateur augmente chaque jour qui passe, et de nos maisons disparaissent cette atmosphère et ce sentiment psychologique très étroit provoqués par la vue d'une image de don Bosco ou une citation tirée de ses *Mémoires Biographiques*, si bien connus de chacun. Ce qui est mis de côté peut aisément se perdre tout ensemble. Le lien vivant avec Don Bosco peut se briser. Une fois privés de leur fondateur et de son esprit, les Salésiens de Don Bosco n'auraient plus de droits comme citoyens de l'Église - ils auraient perdu leurs racines. Pas de racines, pas de source, pas de vie.

Dans l'herméneutique des sciences salésiennes et même temps dans les signes des temps, que sont les Constitutions rénovées, nous trouvons une agréable surprise. Le nom de Don Bosco apparaît directement quelque 40 fois. Dans les premiers 17 articles, il est présent quelque 13 fois, parce que, même s'il n'est pas mentionné par son nom, il y a une constante référence à sa pensée, sa pratique ou ses écrits. Il ne faut pas oublier qu'au XIX^e siècle le Saint-Siège interdisait la mention dans les Constitutions du nom et des écrits du fondateur

Une Eglise militante à l'aube du III^e millénaire...

Mais nous nous trouvons maintenant à l'aube d'une nouvelle ère historique. Des phénomènes énormément impressionnants - comme la globalisation, le terrorisme international, les mouvements culturels, la suprématie de la science et de la technologie, les techniques informatiques, les nouveaux mouvements nationalistes, les migrations humaines à grande échelle, la situation chaotique dans les pays pauvres et dépendants, les nouvelles formes d'expression religieuse -, tout cela fait du modèle traditionnel de la vie religieuse et de ses structures théologiques, comme un anachronisme culturel. Nous sommes à un carrefour décisif : les

symboles du passé sont contestés : vêtements, pratiques religieuses, iconographie, explications, motivations, activités, objectifs, méthodes : tout !

L'aube de Vatican II n'a pas encore atteint la pleine lumière du jour pour l'Église Universelle. En dépit du grand charisme personnel du pape Jean-Paul II, l'Église est en crise dans sa relation au monde. Elle est fatiguée parce qu'elle sort à peine d'une certaine situation de chrétienté, et maintenant elle doit établir une relation nouvelle, inédite jusqu'ici, avec ce monde. Confrontée à une nouvelle renaissance, à une ère post-chrétienne, à un quatrième homme (à la suite de l'homme gréco-latin, de l'homme médiéval et de l'homme moderne), elle doit trouver maintenant une vision théologique nouvelle. En fait

- l'Église pendant de nombreux siècles a joui d'une hégémonie ou d'une supériorité dominante (*nous ne pouvons pas ne pas nous appeler chrétiens* (en Italie), déclarait le philosophe Benedetto Croce) ; mais maintenant les instruments de cette socialisation chrétienne (écoles, hôpitaux, maisons d'édition tenues par des religieux) sont en train de passer dans d'autres mains ;

- pendant des siècles aussi l'Église a été identifiée avec la tâche de christianiser les structures ; mais la culture d'aujourd'hui pluraliste, multireligieuse, multiethnique et personnaliste s'adapte mal à ces vieux modèles éducatifs, à une foi qui implique d'agir sur un groupe ;

- aujourd'hui l'Église trouve difficile de se définir elle-même en relation avec ceux qui sont en dehors d'elle, de ceux qui sont loin d'elle, des nouvelles institutions politiques, économiques et culturelles ainsi qu'avec les mass media : tous plus ou moins complètement déchristianisés ;

- l'Église enfin est engagée dans une recherche difficile pour trouver comment répondre adéquatement aux nouveaux besoins spécifiquement religieux des hommes et des femmes d'aujourd'hui

éparpillés comme ils le sont, et difficiles à définir (sectes, astrologie, New Age...).

Rétablir le phénomène « minorité » de la vie consacrée – les idées sont plus importantes que les chiffres

À l'intérieur de l'Église - ou plutôt de certaines Églises particulières -, une marginalisation progressive des religieux est en train de s'installer. Les religieux semblent compter beaucoup moins que leur nombre le laisserait entendre : plans pastoraux, synodes diocésains, microstructures ordinaires de l'Église concèdent pour le plus à la vie consacrée d'être un rappel des valeurs transcendantes. Leurs services ne sont pas toujours intégrés, on les remercie pour cela, et voilà ! Des laïcs engagés, des volontaires semblent parfois se méfier des institutions religieuses ; souvent les gens apprécient les services offerts par les religieux (qui sont souvent meilleurs qu'ailleurs) mais ne sont pas conduits à suivre le même type de vie, et vont chercher l'inspiration ailleurs. Mouvements et associations absorbent les religieux plutôt que de se laisser influencer par eux. Et pendant ce temps-là, de nouvelles perspectives apparaissent dans l'Église elle-même, de nouveaux présupposés doctrinaux sont découverts, accompagnés de nouvelles méthodes, de nouveaux langages, de nouveaux opérateurs...

Pour leur part les religieux sentent le besoin de justifier continuellement la raison de leur propre consécration. En fait : comment se consacrer soi-même à un service ou à un travail qui est en permanence contingent ? C'est avec raison que les religieux se demandent si le charisme est encore actif quand le service qu'ils rendent n'est plus utile, et c'est tout à fait légitimement qu'ils se demandent plus loin si un charisme, coupablement négligé, ne finit pas par échouer pour s'évanouir au cours du temps.

Ce qui est certain, c'est que le modèle de vie consacrée hérité du passé semble être arrivé à épuisement et (à force de le répéter) près de se réduire à rien auprès des gens de l'extérieur ; et auprès de ceux de l'intérieur, il ne sait souvent même plus comment exprimer son sens pour l'église d'aujourd'hui.

En conséquence c'est une véritable question que de chercher la signification particulière du rôle que nous jouons pour la cause de l'Évangile et le salut de l'homme moderne. Une preuve en est le titre suivant : *Passion pour le Christ et passion pour l'humanité*, énoncé choisi pour le document préparatoire du Congrès sur la Vie Religieuse à Rome, qui se prépare au moment où j'écris (septembre 2004).

Mais nous ne devons pas oublier que la vie consacrée a toujours été et est encore un phénomène minoritaire seulement : 0,12 % des baptisés l'embrassent ; trois femmes sur quatre sont des femmes et elles constituent 1423 instituts contre 252 instituts masculins. Parmi les religieux eux-mêmes 82,2 % sont des laïcs (les femmes 72,5 %, les hommes 27,5 %) et 17,8 % sont prêtres. Le tout, sur un total d'environ un milliard de catholiques dans le monde. Cependant la vie religieuse continue d'occuper un grand espace sous l'aspect religieux et à la fois l'aspect social. Il doit bien y avoir quelque chose de grand en elle, un fils commun qui la traverse et dont l'un des bouts est entre les mains Dieu qui donne effet au projet de son royaume.

Les formes historiques de la vie consacrée.

Il est très instructif de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la vie consacrée c'est-à-dire sur l'histoire glorieuse à se rappeler, dans la perspective de la grande histoire encore à écrire (*Vita Consecrata*). Des études récentes l'ont répartie comme suit :

4^{ème} - 6^{ème} siècles : Ere des Pères de l'Église : fuite du monde.

La manifestation officielle de la vie consacrée se trouve dans le désert. Là, les moines découvrirent – et lui portaient témoignage –, l'absolue nature de Dieu et du Christ, son Fils Unique, un modèle unique lui aussi pour le chrétien. Dans le désert prenait place la lutte du Christ contre l'esprit du mal (*Mysterium iniquitatis*). L'Église s'enrichissait par la lutte contre les puissances radicales du mal, en imitation du Christ. En chaque moine dans le désert, la bataille était menée et remportée avec le Christ. En chaque ermite croissait le niveau du salut du monde. L'innovation chrétienne n'était donc pas épuisée par ce qui est visible et peut être vérifié. La chose la plus importante, et de loin, est invisible : c'est la vie cachée avec le Christ en Dieu : c'est un *mystère*.

6^{ème} - 12^{ème} siècles : Ère du monachisme : le monastère comme idéal nouveau – à l'écart (mais trop loin).

Dans une situation d'involution civile des plus dramatiques, St Benoît répandit la force humanisante de l'Évangile, posant ainsi les fondations de la civilisation médiévale en Europe : il en fut d'ailleurs avec raison proclamé le patron. Il pressait les peuples nomades de son temps à s'installer quelque part et à bâtir (*stabilitas*) ; il pressait les jeunes gens de laisser leur toge, de déposer les armes et de cultiver la terre de façon à être utile à eux-mêmes et aux autres (*cultiva*) ; il pressait enfin chacun à se rassembler autour de l'autel pour devenir frères dans la prière (*ora*) : c'est ainsi qu'il changea le cours de l'histoire...

13^{ème} - 15^{ème} siècles : ère des ordres mendiants : dans les villes mendier son pain, prier, servir les pauvres, étudier.

À une nouvelle classe moyenne, portée sur l'accroissement de ses richesses, saint François et les mendiants rappelaient qu'en

dernière analyse, chaque chose est un don de Dieu, et que la réelle richesse de l'homme, c'est Dieu lui-même. Et à l'Église, sortie forte et puissante de la réforme grégorienne, il disait que prestige et richesses humaines étaient insuffisants : l'humilité évangélique était nécessaire elle aussi. Pour cette raison, il construisit la fraternité, comme élément essentiel de l'Église. Il en arriva ainsi, autour de ce que le monde considère comme des valeurs faibles (*c'est-à-dire les vœux*), à mettre en route le renouveau de l'église et de la société à cette époque et suivantes.

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que le quatrième concile du Latran interdit désormais toute nouvelle fondation et toutes nouvelles règles. Pourquoi ? À cause du souci des conservateurs de voir se multiplier ces ordres nouveaux, et de la jalousie des prêtres séculiers envers les moines, devenus leurs concurrents dans les paroisses. Ce décret signifiait en clair : dorénavant le charisme de fondateur ne serait plus accordé à personne, et si quelqu'un devait s'en réclamerait, il ne se verrait autorisé à lui donner effet. Qu'en penser aujourd'hui ? Cela nous ferait rire ! Et je pense que le Saint-Esprit doit avoir ri dans le ciel [plus ou moins, la même chose est arrivée lors de l'élection du pape polonais, en 78 ! Qu'arrivera-t-il avec le suivant ?]. Et en fait, après le fameux décret, ce fut un véritable déluge de charismes prophétiques : non seulement les Franciscains, mais aussi les Dominicains, les Carmélites, les Maristes, les Augustiniens, et d'autres...

XVI^e siècle : ère des ordres apostoliques : moines savants, missionnaires zélés, totalement intégrés à la société, et idéaux de sainteté.

C'est l'ère de la (*dignitas*) dignité et de la (*virtù*) vertu de l'homme de la Renaissance nouvellement né, ainsi que de la brutale réaction luthérienne qui souligna la force de la foi, comme seule

chose nécessaire. Pour Ignace - typique de tous ces hommes -, le seul homme réel est celui qui avec l'aide de la grâce devient le protagoniste de la mission divine, c'est-à-dire la mission humano-divine du salut du monde, la plus haute de toutes les entreprises. Avec Ignace, la vie consacrée se lie à l'histoire, et, en fait, s'y immerge complètement : elle se réoriente vers Dieu de façon que chaque chose puisse refléter sa *plus grande gloire*. Avec Ignace, *ses Exercices et sa Ratio Studiorum* un authentique saut en avant fut exécuté par l'histoire de l'église. La période d'Ignace est aussi celle du Concile de Trente. Les temps étaient mûrs : la seule chose qui manquait était l'homme providentiel. Il apparut : c'était un jeune homme qui avait jeté sa gourme, mais à qui l'âge avait apporté la sagesse, Paul III Farnese, le Pape de la Réforme Catholique. Mais un concile était tout aussi nécessaire et un autre jeune homme se présenta : Charles Borromée, âgé de 23 ans, diacre, cardinal par vertu familiale, descendant et neveu d'un pape. Il prit le concile *par la peau du cou*² et le mena jusqu'au succès final. Et c'est ainsi que l'Europe ne se brisa pas sous le terrible coup du luthéranisme.

19^{ème} -XX^e siècles : Ère des congrégations enseignantes et éducatives (avec ministères particuliers)

À la souffrance de la société chrétienne - souvent plus soucieuse des aspects politiques et d'un équilibre légal que de l'extrême misère des masses abandonnées -, et à la révolution française qui avait détruit la vie consacrée, répondra la centaine, ou presque, de congrégations nouvelles et modernes avec hôpitaux, écoles et idées pour l'instruction du peuple, l'assistance des personnes âgées, la formation du clergé et le souci des laissés pour compte de la société : c'était la prophétie de l'unité indivisible de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain qui stimula les organismes

² by the scruff of the neck

gouvernementaux de l'état à prendre de tels besoins à bras-le-corps. La société ne voulait plus être ce qu'elle avait été plus tôt, aux temps où les pauvres étaient considérés comme une dimension essentielle de toute politique sociale digne de ce nom. Pour revenir à nos affaires salésiennes : nous nous souvenons que la Congrégation Salésienne est née malgré les ministres anticléricaux du royaume de Sardaigne tout d'abord, et ensuite contre ceux du royaume d'Italie, malgré toutes les lois qui supprimaient les congrégations et les instituts religieux, malgré les normes qui confisquaient les biens ecclésiastiques (elle devint un modèle pour d'autres et se développa à partir de rien d'une manière surprenante). Bien plus tard un cardinal a dit : *Si l'Amérique latine est catholique, cela est dû en partie aux Salésiens*. Il pouvait ajouter qu'à Turin - et dans le Piémont soumis à un processus de très forte déchristianisation -, étaient alors au travail quelque 50 personnes qui seraient plus tard soit béatifiées soit canonisées.

Modes de transition

Ainsi c'est Dieu qui tient les fils de la vie consacrée ; c'est Dieu qui est le maître de l'histoire, même si cela est rendu difficile par la trahison des charismes, confiés par les fondateurs, et par le contre témoignage de certains membres par aveuglement, ignorance, faiblesse, défense de situations obsolètes (même de bonne foi) ou fidélité au passé. Le fait demeure qu'il ne suffit pas d'avoir accumulé du mérite : la justification de notre travail et de notre existence soit existe ici et maintenant, soit n'existe pas du tout. Nous devons pouvoir répondre actuellement à cette vieille accusation : *D'abord ce fut le Christ, et ensuite, malheureusement, vint l'Église, qui pourrait être paraphrasée de la façon suivante : D'abord ce fut Don Bosco, et ensuite, malheureusement, vinrent les Salésiens.*

Nous devons en conséquence savoir comment s'opère dans l'histoire le passage d'une sorte de vie consacrée à une autre. On peut décrire les cinq étapes suivantes :

- *émergence* : d'importants changements dans la société et dans l'Église donnent naissance à de nouveaux mouvements et à la fondation de nouvelles communautés religieuses ; certains aspects de ces nouvelles communautés chrétiennes se révèlent remarquables et conduisent à de nouvelles images de la vie consacrée, différentes des précédentes : bienvenues pour certains, et pour d'autres, considérées comme fausses.
- *Croissance et succès* : les nouvelles communautés se développent et les anciennes prennent exemple sur elles, remportant ainsi de nouveaux succès ; l'image positive attire beaucoup de membres, mûrit et devient prédominante, ainsi de suite ;
- *Déclin* : l'image dominante devient sujette à une profonde contestation : la vie consacrée semble ne plus convenir aux aspirations du temps ; des communautés perdent leur raison d'être, tombent dans le laxisme et se désintègrent. Quelques communautés disparaissent, d'autres perdent beaucoup de leurs éléments les plus distingués ;
- *Retour* : suit une période relativement courte de revitalisation, pendant laquelle naissent de nouveaux mouvements et d'autres communautés capables de répondre aux besoins de l'Église et du monde. Des variations de l'image dominante de la vie consacrée apparaissent, et l'une d'entre elles s'impose comme la nouvelle image prévalant.
- *Croissance et succès* de la nouvelle image : une fois apparue, elle grandit et influence toutes les autres.

Le cycle ensuite se répète de lui-même, et à la fin, de nouvelles images apparaissent une fois encore. De nos jours, il semble que nous devions nous considérer nous-mêmes comme situés à la fin d'une ère, à un tournant de l'histoire (le 5^{ème} seulement en l'espace de 2000 ans), et que dans l'avenir une forme différente de vie consacrée va émerger. « *À quoi doivent ressembler la vie consacrée et l'Église elle-même dans la société occidentale sécularisée et postmoderne ?* » Telle est la question que se posait le congrès d'Italie en 2003 sous le titre *La Vie Consacrée 40 ans après Vatican II*. La réponse fut *Dieu seul le sait bien* que cela ne fût pas avancé comme une invitation à la résignation passive, mais au contraire à la confiance à Dieu ainsi qu'à un engagement intelligent et sérieux de la part des religieux. Dans sa recherche, la vie consacrée est en bonne compagnie, car dans le changement culturel, rapide et irrésistible, de notre temps, toutes les sociétés et tous les partis ou groupes sociopolitiques et ecclésiaux connaissent la crise de leur propre figure traditionnelle. S'ils veulent avoir un avenir, ils doivent créer un espace qui veuille dire quelque chose au sein de la culture présente.

On peut distinguer quatre orientations :

- *une incarnation toujours plus grande* : l'esprit qui transcende le monde s'incarne dans une vie qui embrasse le monde. Ce que sont les religieux, doit s'incarner dans ce qu'ils font. Ils révéleront le mystère de l'Incarnation plus que par le passé. Ceci est toujours vrai, bien que nombre d'œuvres apostoliques classiques soient de plus en plus assumées par l'État (comme les écoles, les hôpitaux...)
- *surmonter le dualisme* de la culture millénaire : corps/esprit, travail manuel/intellectuel, monde présent/futur, sacré/profane, laïques/vie consacrée (cette dernière n'étant plus aujourd'hui le seul chemin de perfection). Les laïcs

sont appelés en vertu de leur vocation baptismale à beaucoup de tâches jusqu'ici censées n'appartenir exclusivement qu'aux instituts religieux, et maintenant confiées aux laïcs avec le résultat que beaucoup de religieux laïcs risquent maintenant de se demander s'ils sont bien à leur place...

- *le défi de l'inculturation* : le charisme doit être relu à la lumière des circonstances particulières qui requièrent, certes, l'unité de certains principes, mais peuvent tolérer un pluralisme dans la façon de les vivre ; il n'est pas hors propos de considérer un renouveau de toutes les congrégations religieuses, mais pas de la même façon. Le changement pourrait survenir à différentes vitesses ; peut-être le charisme unique pourrait-il être vécu de différentes façons dans la Congrégation elle-même, parce que chaque membre a le droit de servir Dieu selon ses possibilités propres. Les projets personnels et provinciaux peuvent ne pas toujours coïncider totalement.
- *insertion parmi les pauvres* : il n'y a pas de voie unique pour servir les pauvres, c'est une sorte remarquable d'activité, bien que seule une minorité y soit engagée : c'est frappant, cette façon banale³ d'être présent dans l'Église et dans la société, spécialement dans les domaines frontières et dans les situations extrêmes.

Quelques points fixes

Dans l'histoire de l'Église, l'un des signes les plus interprétés de la vie de salut tracée par le Christ, après les Apôtres et les martyrs,

³ conventional

est fourni par les fondateurs. Ils ont eu une perception si claire du mystère du Christ qu'ils sont devenus un exemple sûr pour d'autres. De cette façon, Don Bosco nous a offert une lecture de l'Évangile, garantie quant à ses objectifs, son style et son esprit. Nous autres Salésiens sommes un charisme de l'Esprit dans l'Église pour le service du monde. Ceci, nous le croyons par notre foi. Nous n'avons qu'à nous reporter aux trois premiers articles des Constitutions et au numéro 12 pour voir que cela est vrai.

Don Bosco n'a jamais eu le sentiment d'être le seul dépositaire du Christ, ni même le plus grand d'entre eux. Nous sommes tous bien conscients que les éléments les plus importants de la vie consacrée, ses éléments ontologiques, sont les mêmes pour tous, fidèles ordinaires et religieux : le baptême, la nouvelle vie dans le Christ et la suite du Christ. Mais ces mêmes éléments peuvent être réalisés de différentes façons, quand on en vient aux détails. Pour tous les chrétiens, la suite du Christ se profile pour ainsi dire sur l'écran d'une vie dédiée au travail, à une profession choisie, à une famille. Pour nous, c'est une chose de la plus grande importance, l'unique et seule norme. Lisons ce qui est dit dans *Perfectae Caritatis* : *Puisque la norme fondamentale de la vie consacrée est de suivre le Christ, comme l'enseigne l'Évangile, cette norme doit être considérée par tous les instituts religieux comme la règle suprême* : ce qui fait écho à l'article 196 de nos Constitutions.

On a dit que la vie de saint François est une règle pour lire l'Écriture, et nous pouvons dire la même chose de Don Bosco sans aucune hésitation. La vie de Don Bosco est une règle pour lire l'écriture, pour rendre effective cette façon typique de suivre le Christ. Et ceci d'autant plus que Don Bosco est un saint qui a eu des douzaines d'imitateurs. Si lui-même a été appelé le Saint-Vincent-de-Paul du XIX^e siècle et le nouveau saint Philippe Néri, il y a un nombre de villes en Italie et dans d'autres pays, qui ont lié leurs noms à des citoyens qui avaient fait des choses similaires à ses propres performances.

Les Constitutions semblent avoir connu quelque appréhension à utiliser les mots *mystère et charisme*, elles ont préféré le terme *projet*, mais toute la réalité de la foi s'y retrouve. *Mystère* = quelque chose concernant Dieu et soutenu par lui. *Charisme* = un don de Dieu déterminant l'orientation de la vie. Et ceci doit être soutenu face à tant de changements de conduite anthropologiques, souvent ambigus, et même en face de certaines attitudes dangereuses et pessimistes en certains pays, ou sur optimistes et également dangereuses en d'autres. Au commencement, il y eut certainement un projet de Don Bosco : *Ces règles ont été pratiquées depuis 1844*, écrit-il. Cependant nous savons que le projet humain développe chez les croyants comme une expression du plan du Christ, dans l'effort de traduire la volonté du Seigneur, manifestée dans l'Évangile selon les trois éléments classiques : le fondateur, les circonstances courantes, et la législation de l'Église.

Le charisme est vivant chez les individus et dans la communauté. Les conditions sont contingentes mais le don est permanent. Dans *Mutuae Relationes*, un document de 1978, on peut lire : *Le vrai charisme des fondateurs apparaît comme une expérience de l'Esprit transmise à leurs disciples pour être vécue, sauvegardée, approfondie et constamment développée par eux, en harmonie avec le corps du Christ en perpétuel processus de croissance numéro (N° 1)*. Nous reviendrons sur ce point plus tard, mais nous pouvons rappeler la conversation bien connue de Don Bosco avec Don Barberis en 1865, à propos de la version finale des Constitutions. Prenons le cas de Don Bosco envoyant quelques-uns de ses fils les meilleurs en Amérique, à un moment où il n'est pas plus certain que cela que la congrégation pourra survivre en Italie. Si au commencement il y eut un charisme, celui de Don Bosco, ce même charisme est aujourd'hui entre nos mains ; nous devons le mettre de nouveau en avant avec une fidélité dynamique - comme on dit aujourd'hui -, dans la prophétie *ici et maintenant*, dans nos

propres environnements, et le passer à d'autres dans toute son intégrité et enrichi par notre croissance personnelle en maturité.

C'est que nous portons une grande responsabilité. Et ce ne sont pas des notions en l'air⁴. Il suffit de se rappeler les discussions qui ont couru des années durant à propos des *territoires de mission* : à propos de l'inculturation du système préventif et du travail pastoral salésien, de notre option pour les plus pauvres parmi les pauvres, pour les enfants des rues, pour les immigrants et à propos des meilleures méthodes missionnaires dans les différents environnements. Mais faisons attention : *On ne résiste pas à l'Esprit Saint* (1 Th 7,51) ; *on ne peut pas étouffer l'Esprit* (Ac 7. 51). Les signes des temps débordent d'une ambiguïté qui ne peut être surmontée que par la docilité à l'Esprit Saint : *Veritas liberavit vos* (Jn 8. 32).

Au moment d'entrer dans le XXI^e siècle, peut-être n'en sommes-nous encore qu'au début : nous avons presque à créer à *partir du neuf*⁵. Certains clercs du temps de Don Bosco voyaient que les choses n'allaient pas très bien : ils ne voulaient pas de vie consacrée, mais ils étaient sous le charme de don Bosco. *C'est ce dont ont besoin les jeunes d'aujourd'hui !* écrivait Paul VI : *ils ont besoin de témoins.*

Il se peut que notre mission, telle qu'elle était dans le passé, soit arrivée à un stop, parce que les temps ont changé. Nous repartons avec la conscience d'un nouveau commencement, mais toujours dans le contexte de foi, d'espérance et de charité, et dans les valeurs immortelles du système préventif. Le 2 février 1876, Don Bosco déclarait aux directeurs : *Il n'y a jamais eu de changement dans la congrégation qui ne fût précédé d'une indication du Seigneur.* Évidemment les directives du Seigneur se font connaître à travers

⁴ high-flown

⁵ par comparaison avec *ex nihilo* (à partir de rien) : création ex nihilo.

différentes manifestations qui requièrent interprétation. Il est littéralement compréhensible donc que les historiens ne sont pas suffisants par eux-mêmes, et que nous avons aussi besoin des efforts combinés des théologiens, des spécialistes de l'éducation et de l'organisation, et spécialement d'hommes spirituels sensibles aux choses de Dieu et aux choses des hommes que Dieu aime.

Don Bosco : Il a vécu comme quelqu'un qui voyait celui qui est invisible.

(Cost 21 ; He 11,27)

2

Don Bosco : Les secrets de son succès

Les saints ne pas font pas l'histoire écrivait Alberto Moravia, l'un des romanciers italiens parmi les plus connus, quelque temps avant sa mort à la fin du siècle dernier. Cela ne semble pas tout à fait vrai, étant donné que Don Bosco, par exemple, en tant que modèle authentique, a laissé sa marque dans son propre siècle et ne cesse d'être le sujet de livres, d'études et de films : l'un de ces derniers a été diffusé récemment, les 22 et 23 septembre : une émission télévisée de plus de trois heures qui captive encore les spectateurs italiens.

Comme introduction à cette seconde méditation, jetons un regard rapide sur quelques traits saillants de la biographie de Don Bosco. Une considération de ce genre signifie rappeler les faits et dire de quelqu'un qui continue d'agir en notre temps, de quelqu'un qui est encore capable de faire évoluer nos activités passées en d'autres qui seront différentes dans l'avenir, de telle façon qu'il n'est pas simplement une figure de l'histoire passée et ou une pièce de musée. Nous connaissons beaucoup de congrégations religieuses

qui nous envient non seulement notre fondateur, mais aussi notre attachement particulier à lui et à sa personne. Don Bosco a été

- un paysan, un jeune étudiant, un séminariste ;
- un prêtre éducateur de garçons et spécialement de ceux qui étaient abandonnés à eux-mêmes, un prêtre pour le peuple ;
- un prédicateur pour les pauvres des villes et des campagnes, un écrivain de matériel religieux et catéchétique, un auteur de matériel éducatif pour les jeunes et les gens en général, en matière d'apologétique et de controverse ;
- un éditeur et un promoteur d'établissements d'édition et de publication, et de librairies ;
- un fondateur de journaux et de périodiques, de séries littéraires pour les écoles, depuis la lecture facile jusqu'à des présentations de théâtre ;
- un fondateur d'œuvres éducatives et de bien-être : oratoires, auberges de jeunesse, collèges et écoles (du dimanche, de jour, du soir, de commerce), séminaires de jeunes, églises pour les jeunes et pour les pauvres, paroisses ;
- un promoteur d'initiatives pour les immigrants et les missions lointaines, ainsi que pour les groupes de jeunes et d'associations tant de nature religieuse que culturelle, sociale et récréative ;
- l'inventeur d'un système éducatif intégrant la famille, sur lequel il s'est exprimé ;
- pour assurer la continuité de son travail, un fondateur de deux familles religieuses (SDB, FMA) et de deux organismes liés à ces dernières : l'Association de Marie Auxiliatrice (pour vocation d'adultes), et les Coopérateurs ;

- un médiateur entre l'Église et l'État en matière politique et religieuse ;
- un chercheur dans le domaine des relations sociales tous azimuts : Pape, Curie, Évêques, Prêtres, Laïcs de toute origine sociale ;
- un homme capable d'en mobiliser et d'en coordonner d'autres, en utilisant les conditions historiques et culturelles et les possibilités économiques du temps ;
- un éducateur doté d'une intuition hautement sensible aux situations existantes, civiles ou politiques ; et au problème de la régénération morale et sociale de la société, et de l'éducation de la jeunesse
- un saint (et canonisé !).

Le succès de don Bosco est reconnu universellement, même si le secret d'un tel succès est attribué par différents observateurs aux différentes facettes de sa personnalité complexe : un entrepreneur capable d'œuvres éducatives, un éducateur hautement doué et un grand maître de sainteté de la jeunesse, doublé d'un acrobate et d'un magicien. Et nous pourrions continuer la longue liste de réalisations dont on le créditait à l'occasion du centenaire de sa mort. Pourtant nous ne manquerons pas notre cible, en découvrant son secret simplement dans les attitudes et les convictions, peu nombreuses mais radicales, qui ont gouverné toute sa vie.

Une haute estime de la personne destinée au salut par vocation divine

Don Bosco plaçait Dieu au-dessus de tout le reste. Il voyait dans l'homme l'image de Dieu et il pensait que ses jeunes, et les gens en général, étaient des êtres qu'il fallait sustenter avec la nourriture de la religion et de l'éthique chrétienne. Sa vision anthropologique

était précisément celle de la Bible et des Pères : l'homme est le chef-d'œuvre de l'univers, l'image de Dieu : il vient de Dieu et il est destiné à retourner à Dieu.

Don Bosco ne se satisfaisait pas du concept de l'homme comme l'*être pensant* de Descartes : parce qu'il le trouvait trop statique et pas suffisamment stimulant. Il n'agréait pas non plus celle de Duns Scott, d'un homme comme *la solitude de l'être*, bien que cela lui parût plus vrai et certainement plus réaliste que le précédent : mais cela lui semblait encore insuffisant, par *manque d'incitation à l'action*. Et imaginons seulement s'il avait connu la définition de Sartre *L'enfer, c'est les autres*, ou quelque chose d'analogue !

Excité par la charité théologique - ou charité pastorale comme on aime à dire maintenant -, et convaincu du *porro unum necessarium*⁶, c'est à cet *unum* qu'il se donna entièrement. S'il avait une obsession, c'était celle des âmes à sauver (et du péché à éviter). *Da mihi animas coetera tolle*⁷ fut sa devise toute sa vie. A ce *Dieu-qui- sauve*, il prêta son bras, son esprit et son cœur d'apôtre de la jeunesse. La gloire de Dieu et la détermination céleste de sauver les âmes constituaient l'option fondamentale à laquelle étaient entées son action et ses qualités, ses relations et ses ressources financières, toute son énergie physique, mentale et morale.

Au centre de sa spiritualité se nichent la connaissance, l'amour et le service de Dieu comme voie vers son propre salut, par la réalisation d'une vocation personnelle : dévouement religieux apostolique au service de la jeunesse et spécialement des plus pauvres et abandonnés, dans la perspective de leur salut intégral : avec le Christ Sauveur comme modèle, et à l'école de Marie très sainte comme Mère et Maîtresse.

⁶ une seule chose est nécessaire

⁷ donne-moi des âmes, et prends le reste

Très significative est la confidence suivante que Don Orione (maintenant St Orione) partagea avec ses clercs en 1934 (jeune garçon, Orione avait passé quelques années près de Don Bosco vieillissant) :

Maintenant je vais vous dire la raison, le motif, la cause de la sainteté de Don Bosco. Il est devenu un saint, parce qu'il faisait de Dieu la nourriture de sa vie, parce qu'il faisait de Dieu la nourriture de nos vies. À son école, j'ai appris que le saint homme ne remplissait pas notre tête avec n'importe quoi, mais il nous nourrissait de Dieu exactement comme lui-même se nourrissait de Dieu et de l'Esprit de Dieu. De même qu'une mère se nourrit elle-même de façon à pouvoir nourrir son enfant, ainsi Don Bosco se nourrissait de Dieu de façon à nous nourrir nous aussi de Dieu... Ceux qui ont connu le saint, qui ont eu la terrible grâce de grandir près de lui, ainsi que de l'entendre parler, de pouvoir l'approcher, de vivre d'une certaine façon sa propre vie, ramènent de ce contact quelque chose qui dépasse la terre, qui dépasse l'humain : quelque chose qui nourrissait sa propre vie sainte. Et il orientait toujours tout vers Dieu, il utilisait tout comme moyen pour élever nos esprits vers le ciel et nous conduire dans la même direction.

Chez Don Bosco, le développement de puissantes valeurs ne l'a jamais égaré dans des comportements exagérés. Il ne se précipita pas en avant des autres, mais il ne resta pas non plus derrière eux. Là où un pseudo-mysticisme eût pu être près de couper les ponts avec le réel, la foi le forçait à continuer de combattre pour ceux qui en avaient besoin, ou au moins pour ceux qu'il pouvait atteindre. Lorsque la fatigue et la résignation commençaient de se faire sentir, il les surmontait avec la conviction de saint Augustin : L'amour nous enseigne d'être fort pour notre prochain : *Amor vos plura docebit*. Paul lui montrait le chemin : *Caritas Christi urget nos* (1 Co 5-14). La charité ne recule jamais devant la difficulté : *Je me suis fait tout à tous, pour en sauver au moins quelques-uns* (1 Co 9,22)

Rosmini écrivait que si la charité doit être parfaite, elle doit être pratiquée aux niveaux physique, spirituel et intellectuel. Don Bosco l'a réalisé sans le mettre par écrit. Pour lui ce que nous avons à craindre dans le champ de l'éducation, ce ne sont pas les échecs, mais l'inertie et le manque d'engagement.

Valeurs profondes et action sociale :

Il n'est pas aisé de transformer les valeurs en actes sociaux et en activité concrète : Don Bosco y réussit pourtant. Non seulement c'était un homme de haut vol quand il prenait la défense des valeurs profondes (chrétiennes, sacerdotales, religieuses, éducationnelles, vocationnelles, missionnaires etc.) – et il ne manqua jamais de les promouvoir – mais il était aussi capable de les exprimer dans l'activité sociale de façon pratique sans retomber dans des considérations spirituelles, ecclésiales, liturgiques, tenues pour autant de domaines exempts des problèmes de la vie et du monde. De cette façon, l'Esprit devint vie pratique. Solide dans sa vocation comme prêtre et éducateur, il cultivait :

- un style de vie quotidienne qui ne manquait pas d'horizons et en qui s'incarnait une dimension de valeur et d'idéal, c'est-à-dire une identité se fortifiant et se confortant de plus en plus ;
- un style de vie quotidienne loin d'être fermé à la confrontation ouverte, sans la redouter, mais prête à affronter les aspects du réel, vaste et diversifié ;
- un style de vie quotidienne qui ne se contentait pas de satisfaire quelque besoin ni quelque répétition d'attitudes traditionnelles répétitives et presque mécaniques, mais ouvert assez pour relever les tensions de toutes sortes, accepter toutes sortes de sacrifices nécessaires, courir tout risque, renoncer à tout procès, et continuer la lutte.

Je me limiterai à une à deux parmi les innombrables citations qu'on pourrait donner dans ce contexte. La première est très

ancienne : c'est une lettre écrite par Don Bosco en 1853 au Père Vittorio Allassonati, 41 ans, un prêtre de sa région natale (Avigliana, près de Turin) :

Mon cher ami, si tu veux suivre la voix de Dieu, alors éteins dès maintenant la voix de la nature et des affections. Voici que Dieu t'attend. Je ne peux pas te promettre quoi que ce soit sinon du travail, mais je peux te garantir que tu recevras une grande récompense au ciel. Prends courage donc, suis l'exemple des apôtres et viens là où le seigneur t'appelle... Je n'ai pas l'autorité de te dire : Suis moi ! mais j'ai le droit de te rappeler que Dieu a besoin que tu viennes le servir à Turin, pour le bénéfice de ces centaines de garçons qui attendent quelqu'un pour leur rompre le pain quotidien, et le pain de leur âme.

Quelle merveilleuse synthèse pour un salésien que d'être décrit comme quelqu'un qui fournit aux jeunes le pain du corps et le pain de l'âme !

Ma 2^{ème} citation, 31 ans plus tard, pourrait, à part quelques termes, avoir été écrite aujourd'hui. C'est la réflexion du Cardinal Vicaire de Rome, Lucido Maria Parocchi qui en 1884 posa la question :

Qu'a donc de spécifique la Société Salésienne ? Je vais vous dire ce qui distingue votre Congrégation des autres, quel est son caractère propre. Par exemple les Franciscains se distinguent par leur pauvreté, les Dominicains par la défense de la foi, les Jésuites par leur culture. Il y a quelque chose dans votre Société qui la relie aux Franciscains, Dominicains et Jésuites, mais qui s'en distingue par son objectif et le moyen de l'atteindre...

Ce qu'il y a de spécial en conséquence à propos de la Congrégation Salésienne ? Son caractère, ce qui fait sa physionomie ? Si j'ai bien compris la chose, si j'ai saisi le concept bien correctement, son caractère spécifique son élément essentiel, c'est la charité pratiquée en ligne avec les besoins du siècle : *Nos credidimus Caritati. Deus*

Caritas est. C'est seulement à travers l'action de charité que ce siècle aura des chances de se laisser séduire par le bien. À présent le monde ne veut connaître rien d'autre que les choses matérielles ; il ne veut rien savoir ni quoi que ce soit, de plus profond sur lui-même ni en matière spirituelle. Il ignore les beautés de la foi, ne connaît rien des grands éléments de la religion, répudie l'espoir d'une vie future, nie jusqu'à Dieu lui-même. De la charité, le monde présent en connaît seulement les moyens, mais rien sur son origine ni sa fin. Il analyse la vertu, mais est incapable d'en établir la synthèse : *Animalis homo percipit quae sunt spiritus Dei*, comme dit St Paul. Pour persuader l'homme d'aujourd'hui que « les âmes en perdition doivent être sauvées, il est impératif, d'instruire ceux qui ne savent rien des principes de la religion, que faire l'aumône est nécessaire par amour pour Dieu qui récompensera un jour les généreux ».

Ce sont ces choses que les gens d'aujourd'hui ne comprennent pas. Nous devons nous adapter à eux qui changent sans cesse. Dieu se fait connaître des païens par la nature, des Juifs au moyen de la Bible, des Grecs schismatiques à travers les grandes traditions des Pères, des Protestants à travers l'Évangile : du temps présent, par la charité. Dites aux gens d'aujourd'hui : J'arrache les jeunes de la rue, qu'ils ne soient pas impliqués dans les toutes sortes d'accidents ni ne tombent dans le ruisseau ! Je mets un toit sur leur tête, pour qu'ils ne ruinent la fraîcheur leur jeune vie par le vice et la débauche ! Je les rassemble dans des écoles, pour qu'ils ne deviennent pas la lie de la société ! Je les appelle et je les protège, pour qu'ils ne se sautent pas à la gorge les uns des autres. Et alors l'homme moderne peut commencer de comprendre et commencer de croire. (BS 8[1884] n.6, pp.89-90).

Le cardinal Ottaviano Alimonda de Turin partageait cette opinion. Parlant à l'occasion de « *L'esprit du mois* » de Don Bosco, le 1er mars 1888, il disait que si l'Évangile a divinisé le monde et les lois de la nature avec la *divine charité*, Don Bosco avait utilisé la même divine charité pour diviniser le XIX^e siècle, une charité encline à son prochain, une charité qui croit que la bonté de Dieu dépasse la méchanceté de l'homme.

Différents journaux le reconnurent au moment de la mort de Don Bosco. Pour citer seulement l'un d'entre eux, le *Corriere della Sera* de Milan écrivait : *Bien que nous fussions loin d'être d'accord avec lui, en matière de politique, nous ne pouvons qu'admirer le travail accompli. Ah ! Si nous pouvions compter dans le camp libéral sur beaucoup d'autres hommes, qui posséderaient le génie de l'organisation de Don Bosco, soutenu par la puissance et la persévérance de la volonté qui le rendaient capable d'entreprendre et de réussir les plus merveilleuses des entreprises.*

Une claire identité sacerdotale : prêtre et ministre, maître et prédicateur, père et frère

Mais la condition indispensable était son identité sacerdotale. En lui, on peut dire que de la passion de l'éducateur avait été raffinée par son zèle apostolique et son habileté à satisfaire les besoins - et jusqu'aux besoins matériels -, de son prochain, dans le sens que cela l'obligeait à entretenir une maîtrise de soi des plus strictes, qui était l'expression d'une identité combinant à la fois fermeté et tendresse, principes religieux solides et ressources naturelles. Don Bosco était inséré de façon très réaliste dans le monde des hommes en raison de sa sensibilité humaine et de son appartenance sacerdotale, dans un mélange d'explosions émotionnelles de nature quasi biblique, de décisions pratiques et quelquefois risquées, de suppliques insistantes adressées aux autorités civiles et aux cœurs généreux. Dans les circonstances difficiles, il était toujours soutenu par une foi très ardente.

L'histoire a été racontée plusieurs fois d'un Don Bosco prêtre à l'autel, au confessionnal, dans la cour de jeux avec les garçons, à Turin, à Florence, dans la maison des pauvres, dans le palais du roi et de ses ministres. Même si - comme cela est le cas -, il ne s'agit pas des paroles exactes de Don Bosco lui-même, mais plutôt le résultat d'une élaboration postérieure, cela ne doit pas saper la

vérité de base que Don Bosco aura toujours vécue de par son zèle sacerdotal et son enthousiasme éducatif, qu'il n'a jamais caché ni passé par défaut.

En tant que serviteur de l'Évangile, lui aussi, comme Primo Mazzolari, un prêtre italien bien connu, nourrissait une conviction profonde : *Avoir « juste n'importe quelle foi » n'est pas suffisant : nous devons travailler avec le Christ selon son esprit et non pas selon le nôtre. Il doit être avec nous comme notre guide, et non pas comme un otage. Nous nous commettons avec le Christ, et nous-mêmes avec lui : prendre le Christ en otage, c'est nous prendre en otage nous-mêmes.*

Le 25 octobre 1878 Don Bosco écrivait à un prêtre : *Ne songez pas à être relevé de votre paroisse ! Il y a trop à faire ? Préparez-vous à mourir sur le champ du travail comme un bon soldat du Christ ! Vous vous croyez bon à rien ? Omnia possum in eo qui me confortat. (Je peux tout en celui qui me conforte) Il y a des épines ? Mais les anges vont tisser eux-mêmes une couronne pour vous dans le ciel ! Les temps sont durs ? Cela a toujours été comme ça ! Mais l'aide de Dieu ne manquera jamais ! Le Christ hier et aujourd'hui.*

Quand il affrontait des difficultés financières ou des problèmes dans l'organisation de son travail et même quand il était l'objet d'attaques (persécution de la part des ennemis de la foi ou des publications anticléricales), même après la disparition de quelque chose qu'il avait construite avec tant d'efforts et de sacrifices, Don Bosco ne se laissait jamais aller au découragement. Il voyait toutes choses avec les yeux de la foi et enseignait aux autres à faire de même. Il voyait dans tout événement un message de Dieu, l'aspect positif, l'interprétant comme un moyen de réveiller sa foi, comme une croix qui mène à la gloire, comme une occasion d'intensifier son amour de Dieu et sa confiance en lui. Dieu est un père et il n'abandonnera jamais ses enfants qui promeuvent ses intérêts et se vouent eux-mêmes à son service.

Don Bosco n'avait pas de temps à perdre en longues considérations théoriques : par ses écrits aussi bien que ses paroles et dans son uniforme sacerdotal, il prêchait la vérité du Christ, exhortant à abandonner tout respect humain, intervenant directement même dans des circonstances qui auraient semblé aux yeux de certains quelque peu compromettantes pour sa dignité sacerdotale ; et ceci particulièrement si des jeunes étaient en cause : violations de leurs droits sacrés, par exemple, si bien que les pauvres et ceux qui n'étaient pas encore évangélisés pouvaient connaître les vérités de la foi et sauver leurs âmes. Il avait aussi la certitude que Dieu aimait son œuvre. Sa foi n'était pas basée sur une fausse idée de la Providence : il agissait comme si chaque chose dépendait de lui, et espérait comme si tout dépendait de Dieu, convaincu de la vérité du proverbe : *Aide-toi et le ciel t'aidera*.

L'attrait universel de sa personne

La grande variété des gens qu'il fréquentait et l'estime qu'ils lui témoignaient, - par de belles lettres émouvantes -, nous conduit à réfléchir aussi sur l'habileté de don Bosco à attirer les autres à lui, à son œuvre et à ce qu'il représentait.

Trois siècles plus tôt, Pascal, dans le Paris licencieux de l'époque, avait découvert et pratiqué *l'art d'agréer et l'art de persuader*, c'est-à-dire l'art de se faire accepter en société, ouvrant ainsi la voie à des hommes et des femmes de toutes sortes et de tous engagements éthiques et religieux. En vertu de la façon dont l'esprit travaille, pour connaître réellement quelqu'un, *l'esprit de géométrie* n'est pas suffisant : *l'esprit de finesse* est nécessaire lui aussi. On peut approcher l'autre personne par sympathie et empathie, en promouvant un dialogue de confiance, de discrétion et de sincérité. Avec une autre personne, il semble que se crée de soi-même une sorte de complémentarité interpersonnelle, presque un

Dimidium animae meae d'Horace, puisque cela donne naissance à une osmose d'idées, de sentiments et de style de vie.

Sa personnalité était riche d'une intense affection qui, bien que toujours sous contrôle, se communiquait perceptiblement et à l'évidence. Don Bosco était profondément aimé par ses garçons : nul père ne reçut de plus grands signes d'affection de ses enfants ; ils voulaient tous être près de lui, lui parler, embrasser sa main, écrivait Mgr Gastaldi en 1849 dans un article de journal.

Sa personnalité sympathique et attirante créait une atmosphère d'affection et de confiance : *L'éducation est une affaire de cœur*, écrivit-il en 1883 au Valdocco dans sa circulaire sur les punitions. *Il faut vous faire aimer et tout faire pour que les autres se sentent aimés !* écrivait de son côté don Lemoyne au nom de Don Bosco, dans la fameuse lettre de Rome de 1884. La *tendresse aimante* est l'une des trois colonnes du système préventif de Don Bosco. Ne sommes-nous pas des *Salésiens* - ainsi appelés à cause de la tendresse et de l'affabilité de saint François de Sales dont nous portons le nom ?

Écoutons un ancien élève du premier oratoire qui fut soldat et instructeur dans l'armée. À l'âge de 45 ans, il écrit à son ancien directeur qu'il vient de rencontrer quelque temps auparavant :

Très cher Don Bosco, vous avez bien raison de vous plaindre de moi ! Mais croyez-moi quand je dis que je vous ai toujours aimé et que je vous aimerai toujours. Je trouve toujours en vous une source de force et admire de loin ce que vous faites. Je n'ai jamais dit du mal de vous ni permis qu'on le fît. Je vous ai toujours défendu. Je vous vois, vous qui guidiez mon âme en toutes circonstances. J'étais seul et en pleine confusion, fasciné et excité par les entretiens que vous nous donniez : ils y allaient fort et me déconcertaient parfois, et j'étais abasourdi de voir combien vous nous aimiez profondément malgré tout. C'est vrai, cher Don Bosco : je crois à la communion des saints. Personne ne me connaît moi ni mon cœur mieux que vous ; personne ne peut m'aider plus que vous. Et ainsi je conclus en vous demandant conseil, amour

et pardon : priez pour moi Dieu, Jésus, Marie très sainte. Et je vous baise la main en signe de mon amour.

La comtesse Luisa Nerli se plaignait à Federigo Oreglia dans les termes suivants parce qu'elle n'avait pas pu rencontrer Don Bosco durant sa visite à Florence le 18 décembre 1865 : *Je n'ai pas vu Don Bosco : je souffrais et n'ai pas pu quitter la maison. Don Bosco est apparu en un nombre incalculable d'endroits publics et fut invité chez beaucoup de particuliers. Malheureusement personne n'a pensé à m'emmener et ainsi je l'ai manqué. Peut-être ne méritais-je pas une telle consolation et me voici retombée dans ma résignation coutumière. S'il vous plaît, saluez-le, embrassez-lui la main pour moi, et demandez-lui de bénir ma petite famille.*

En une autre occasion, en 1883, don Lasagna écrivait : *L'estime et l'enthousiasme pour Don Bosco étaient si grands chez les habitants de Rio de Janeiro, qu'il suffisait à leurs yeux de se déclarer l'un de ses fils, pour faire de soi un saint de haut vol !*

Génie opératoire, communicatif et infatigablement actif

L'importance historique de don Bosco ne doit pas être recherchée d'abord dans ses œuvres, comme on dit, mais dans certains éléments relativement originaux de sa méthodologie :

- dans la perception intellectuelle et sensible qu'il avait des implications sociales et surtout théologiques du problème de la jeunesse (c'est-à-dire le haut pourcentage de jeunes qui n'étaient pas pris en compte et que l'on négligeait) ;
- l'idée qu'il lançait, dans le monde civil et catholique, de la nécessité d'interventions à grande échelle, comme une première nécessité pour la vie de l'Église et pour la survie même de l'ordre social ;

- son habileté à communiquer ses idées à de grands nombres de collaborateurs, bienfaiteurs et coopérateurs.

Précisément parce qu'il était un communicateur né, il réussissait dans son entreprise ardue, en dépit du manque de ressources financières (il n'eut jamais assez d'argent pour toutes ses initiatives), en dépit aussi de son modeste patrimoine en matière de culture et d'études (à une époque où des réponses étaient nécessaires à un haut niveau théorique) et en dépit du fait qu'il était lui-même le produit d'une théologie et d'un concept social très limités (ce qui entraînait en conséquence une incapacité de répondre au processus de sécularisation ni aux profondes révolutions sociales en route : pensons à Marx, par exemple).

À propos de la question de *la jeunesse pauvre et abandonnée*, il s'en ouvrait à tout le monde : ecclésiastiques et laïcs, papes et rois, pauvres et gens aisés, nobles dames radoteuses, professionnels et hommes d'affaires, riches et puissants, en Italie et à l'étranger. Les centaines de lettres et circulaires qu'il envoyait, dans ses efforts pour ramasser de l'argent, connurent le destin de devenir directement ou indirectement un défi et une condamnation morale de ceux qui, fermant leur cœur à la triste réalité de leur prochain, trouvaient plus confortable de vivre dans la respectabilité bourgeoise et selon les critères d'une éthique licencieuse : *audi, vide et tace si vis vivere in pace !*

Familiarité avec Dieu

Il y a 20 ans, le théologien français bien connu, Marie-Dominique Chenu, dominicain, à la question d'un journaliste qui lui demandait de citer quelques noms de saints dont le message est significatif pour les temps nouveaux, répliqua sans aucune hésitation : *Je voudrais citer à la première place un homme qui précéda le concile d'un siècle, Don Bosco. C'était déjà prophétiquement un modèle de sainteté à cause de son œuvre, en*

frappant contraste avec la manière de penser et de croire de ses contemporains.

Il aurait été intéressant de lui demander ce qu'il voulait dire exactement, mais c'est un fait qu'il existe des douzaines d'auteurs, Salésiens et autres - ecclésiastiques éminents et simples prêtres, laïcs de professions diverses (écrivains, professeurs, hommes politiques, journalistes, hommes et femmes, admirateurs et détracteurs) -, qui ont écrit sur la sainteté de don Bosco, quand il était encore de ce monde, jusqu'à notre Recteur Majeur aujourd'hui. Dans ce contexte, tout ce que je peux faire, c'est de vous renvoyer à eux, mais non sans rappeler que la première personne à reconnaître sa sainteté fut une autre *sainte* (bien qu'elle ne soit pas encore officiellement reconnue comme telle) : c'est la marquise Giulia Barolo. Se faisait du souci pour la santé de Don Bosco, elle écrivit en 1846 à Don Borel, l'aumônier en chef de ses propres œuvres : *J'ai toujours aimé Don Bosco, dès la première fois que je l'ai rencontré : et j'ai trouvé en lui cet esprit de recueillement et cette simplicité qui sont la caractéristique des âmes saintes.*

Et nous pouvons nous demander si la raison ultime, l'organisation formidable, les dons personnels qui ont fait de lui un communicateur fascinant, sa méthode d'éducation... suffisent pour expliquer le succès apostolique de l'œuvre de Don Bosco. Sans son approche théologique intérieure, n'y aurait-il pas manqué un élément qui empêche *les oreilles d'être sourdes et le cœur de rester froid* ? Sans la sainteté, n'aurait-il pas couru le risque de n'être qu'*un aveugle guidant d'autres aveugles* ? Cela eût été certainement le cas !

En dernière analyse, la sainteté de Don Bosco repose sur le fait qu'il a toujours pensé, parlé et agi en *union avec Dieu* : une union qui n'était pas celle d'un simple fonctionnaire, de quelqu'un qui pense comme une personne ordinaire, d'un simple lecteur qui lirait

son journal préféré chaque jour, de quelqu'un qui vient juste de regarder la dernière émission de télévision ; mais plutôt

Ce n'est certainement pas par hasard que le mot qui revient le plus fréquemment, par exemple dans le troisième volume des Lettres de Don Bosco est *Dieu* (414 fois dans 451 lettres), et surtout, si vous gardez en mémoire que ce sont des lettres, dirions-nous, relevant de l'administration quotidienne ordinaire. La surprise continue si nous passons aux formes verbales plus complexes. En tête, c'est le mot *faire* (*fare*) qui arrive 945 fois. Même si c'est un verbe tout à fait ordinaire, il semble suggérer quelque chose de significatif de la mentalité de Don Bosco. Mais encore plus surprenant est le fait que la seconde place est occupée par le verbe *prier* (*orare*) qui arrive 343 fois. Si vous y ajoutez les 201 occurrences des correspondances, cela monte à 544. Ainsi nous pourrions conclure que 13^e siècles après Saint Benoît, Don Bosco proposait dans ses lettres (renversant l'ordre des mots) ce qui avait été le *motto* du fondateur de la vie religieuse occidentale : *ora et labora* !

⁸ L'auteur (historien!) écrit *10 siècles*. A quel autre Benoît pense-t-il? St Benoît : 490-547

La règle pour vaincre les difficultés à venir : retenir les leçons du passé.

(Mémoires de l'Oratoire)

3

CES FORMIDABLES VINGT PREMIÈRES ANNÉES (1815-1835)

Il y a ceux qui affirment que l'expérience inclut tout ce qui arrive, d'autres qui disent qu'elle inclut seulement ce dont ils sont conscients, tandis que d'autres encore maintiennent que l'expérience humaine suppose toujours le langage. Nous allons en parler aujourd'hui, non pas de façon scientifique, mais avec la philosophie du sens commun qui nous permet d'attribuer à l'expérience 7 éléments avec lesquels on peut jongler : le contexte, la perspective, la perception, la valeur, le désir, la décision, et l'habitude. Ceci est vrai de l'Écriture Sainte, de la littérature, du théâtre, de l'histoire : et aussi de *la merveilleuse histoire du jeune Don Bosco*. Quand nous relisons nos vies, nous ne pouvons pas oublier le passé, et le relire, en vérité, doit être fait non seulement à *la lumière de l'Évangile*, mais aussi à *la lumière de l'expérience humaine*.

Don Bosco n'offrit pas seulement à ses jeunes gens les biographies de plusieurs d'entre eux - comme modèles adaptés à leur âge et à leur situation ; mais il présentait aussi sa propre expérience, comme paradigme pour tout Salésien. Il reçut du pape la demande spécifique d'écrire l'histoire de sa propre vocation : *Vous n'avez aucune idée du bien que vous ferez à vos fils*. Et ainsi don Bosco nous a laissé les *Mémoires de l'Oratoire*, un livre qui pour les Salésiens est un combiné apologétique et théologique, un échantillonnage et ni un livre ressources programmable. En d'autres

mots ce n'est pas une autobiographie, mais un document éducatif édifiant : *Il servira de guide pour venir à bout des difficultés futures en appliquant les leçons du passé.* Dans les *Mémoires de l'Oratoire*, écrits à 60 ans, sont combinées trois réalités distinctes : ce qui s'est réellement passé dans le passé, des choses du présent qui donnent sens et signification à ce qui s'est passé dans le passé, et des éléments pour l'avenir à bâtir sur l'acquis des expériences passées. Cette combinaison – bien qu'elle fasse de l'analyse des *Mémoires* un vrai casse-tête –, se révèle être en fait un grand avantage positif, et inespéré du point de vue du message charismatique, du business plan, des valeurs, des présupposés sociaux, religieux, éducatifs et moraux, ainsi que de l'interprétation idéale des faits : toutes choses que Don Bosco voulait nous léguer, et le tout évidemment ficelé dans le cadre de son temps, de sa culture et de sa mentalité. Nous devrions lui en être reconnaissants. Si le pape Jean XXIII a écrit son journal pour rassembler tous les messages que Dieu lui avait donnés à travers sa parole, ses inspirations intérieures et les événements de sa vie, qui l'incitèrent à répondre à l'appel, Don Bosco fit de même pour le bénéfice de ses enfants.

Ainsi sur la base des *Mémoires*, analysons quel type de garçon, puis de jeune homme était don Bosco. Son enfance et sa jeunesse sont d'une grande signification pour nous, et lui-même voulait que cela en fût ainsi, quand il en rédigeait le récit, parce que de temps à autre, il y revenait pour quelque correction.

I- Le premier environnement. Chez lui (1815-1831)

La Famille

Ceci nous le connaissons tous : son père mourut quand il avait seulement 2 ans, et maman Marguerite dut jouer le double rôle du père et de la mère. C'est d'elle qu'il apprit le sens de la vie que donnent la foi et la pratique chrétiennes. Il raconte que sa mère

l'instruisit dans sa religion, lui enseignant ses prières (récitées en commun avec le reste de la famille), le préparant à sa première confession, et l'assistant au moment important de sa première communion. Nous ne manquons pas de remarquer aussitôt combien ces expériences fondamentales de l'enfance d'une famille vivant sa foi dans toutes ses expressions - incluant la charité et la confiance en la Providence -, devaient lui servir plus tard comme modèles éducatifs. Cela le rendit aussi capable de parler d'expérience quand plus tard il aborda dans ses livres les relations père-mère et parents-enfants. Pour Don Bosco la famille chrétienne est le lieu idéal pour le développement de la personnalité chrétienne authentique.

La Communauté paroissiale

Au commencement était la mère, écrivit son biographe danois J. Joergenson en 1929. Peut-être aurait-il été plus complet d'écrire : Au commencement était la mère, dans le petit village de Murialdo, et la paroisse de Castelnuevo, Buttigliera. C'est là que le jeune Jean acquit les principaux éléments de sa spiritualité : habitudes de prière, de devoir, de sacrifice avec un peu d'études (Père Lacqua) : c'est ici aussi qu'il fit sa première confession (à l'âge de raison) et sa première communion (à l'âge de discrétion) ; il y apprit le catéchisme de cette époque. Tout ceci formera sa personnalité et posera les fondations élémentaires de son intense activité ultérieure en tant qu'écrivain et religieux éducateur de la classe ouvrière.

Lieux de travail et d'études

Son village natal fut aussi l'endroit de ses premières leçons de lecture et d'écriture, spécialement de lecture. Sa volonté d'étudier grandit après sa rencontre avec Don Calosso, le curé de Murialdo (1829-1830) avec lequel il avait fait un petit arrangement de programme d'études et de travail : il étudierait au presbytère et

pendant les allées et venues, et le reste du temps il travaillerait. Une combinaison analogue continuera plus tard quand il fréquenta l'école de Castelnuovo : logement chez un tailleur qui lui offrit une place bien payée que Jean déclina pour pouvoir suivre sa vocation, et à Chieri, chez un boulanger tavernier qui lui aussi... Mais Jean déclina de nouveau. Ceci sera inclus plus tard dans les *Mémoires*, évidemment avec des intentions pélagiques, allant même dans des détails sur les lieux, et les sortes et qualités des multiples métiers qu'il exerça temporairement. C'était une préparation anticipée pour son sacerdoce qui n'était à l'époque que désir et inspiration.

Dans les *Mémoires* Don Bosco rappelle, avec beaucoup d'émotion et une grande signification, sa rencontre avec l'humble curé de Murialdo, introduisant en même temps quelques éléments de la spiritualité du prêtre et de l'éducateur chrétien. Voici un extrait de ce dialogue :

- Pourquoi veux-tu étudier ?
- Pour devenir prêtre !
- Et pourquoi veux-tu devenir prêtre ?
- Pour être proche de mes camarades, leur parler et leur enseigner la religion. Ils ne sont pas mauvais, mais ils le deviennent parce que personne ne s'occupe d'eux !

Nous savons comment Don Calosso offrit de l'aider dans la réalisation de sa vocation, lui fit démarrer le latin et plus tard lui donna le gîte et le couvert. Avant tout c'était un père spirituel, et Don Bosco disait : *Mes paroles, mes pensées et mes actions, je lui confiais tout immédiatement*. Mais nous savons aussi que peu de temps après, ce guide stable, cet ami de son âme mourut, et une fois de plus Don Bosco se retrouva seul pour choisir son état de vie.

Passe-temps.

Mais il y a une autre facette très importante de la vie du jeune Jean, celle de la fête, de la joie de son temps libre, qui n'entrait jamais en conflit avec la mentalité réaliste et chrétienne du garçon, celle de sa mère, celle de la communauté chrétienne. Et ainsi voici les jeux et les activités récréatives, les antiques acrobaties, mêlées de moments religieux, ce qui annonce la future *Joyeuse Union*, et le grand espace donné au temps libre dans la spiritualité du système préventif. De plus Don Bosco vivait et offrait un style de vie familiale plutôt que de donner les détails exacts d'une situation objective (cela changera plus tard) : son propos était d'éclairer les vicissitudes d'un garçon qui va devoir construire sa propre vocation personnelle sur la base de ses dons naturels, nourris par la sagesse de sa mère, qui quoique paysanne n'était ni hyperanxieuse ni surprotectrice quant à son fils.

Et ainsi Don Bosco vécut son enfance et sa jeunesse avec grand enthousiasme ; il vivait à plein et le communiquait à ses compagnons par ses riches qualités intérieures. Il écrivait : *Chacun voulait m'avoir comme ami ou arbitre, et pour ma part, j'ai essayé de faire le bien à tous et de ne blesser personne*. Si quelqu'un blasphémait, ou utilisait de gros mots, ou encore refusait de prendre part aux pratiques religieuses, il était exclu du groupe.

D'après l'histoire de ses exploits parmi ses compagnons sous l'œil aimant et attentif de sa mère (hors mis l'épisode de sa chute de l'arbre au nid d'oiseau qui lui coûta des blessures), il est clair que Jean avait un grand amour de la vie, et même sur ses aspects extérieurs, ne connaissant aucune difficulté ni avec son corps ni avec son esprit, malgré la situation familiale inconfortable sans père (substitué par un oncle comme protecteur) et avec un demi-frère de 5 ans son aîné, et qui le voyait d'un mauvais œil entamer ses études. Il fut forcé comme beaucoup d'autres garçons de son âge à chercher du travail loin de chez lui.

Heureux de vivre comme il était, parce qu'il acceptait la situation dans laquelle la vie l'avait placé, il grandit en grâce. Quelle différence avec l'état des jeunes gens d'aujourd'hui, mécontents de leur propre corps et cherchant une inaccessible perfection, basée sur des modèles de télévision ou de cinéma !

II- Jeune étudiant au Lycée de Chieri (1831-1835)

École, collège, éducateurs.

De 1831 à 1835 Don Bosco étudia la grammaire, les humanités et la rhétorique au collège de Chieri. Il y passa trois ans de 17 à 20 ans, période de maturation culturelle, avec l'explosion des relations sociales, une nette dimension apostolique ainsi qu'un choix ferme de sa vocation. À cette époque, se dégagent certains traits de sa future spiritualité pour la jeunesse :

- à la toute première place, le trinôme : études, piété, bonne humeur, qui reviendront plus tard sous différentes formes dans ses lettres ;

- ajoutons le soin donné à la promotion de la culture et à l'acquisition du savoir, choses si importantes pour la future organisation des collèges et essentielle pour les cours réguliers de philosophie et de théologie en vue du sacerdoce ;

- études : l'un des principaux devoirs d'une jeune personne. Le désir d'étudier est l'une des passions dominantes de don Bosco à travers toute sa jeunesse. Il arguait que l'étude était le chemin par lequel Dieu lui avait donné croissance et protection et l'avait accompagné dans la réalisation de sa vocation. Il avait l'habitude de consacrer encore une partie de la nuit à l'étude au risque de ruiner sa santé. Le résultat de tout cela, c'est que ses condisciples se mirent à avoir recours à lui pour ce que Don Bosco appelait *la*

charité scolaire, c'est-à-dire qu'ils copiaient son travail - ce qui était interdit jusqu'à un certain point ! Mais il aidait toujours de quelque façon les jeunes avec lesquels il vivait.

Dans les *Mémoires*, il apparaît déjà comme un fondateur, un formateur d'éducateurs. Et ainsi il n'hésite pas à exprimer ses jugements sur les professeurs et les éducateurs de son collègue, soulignant leurs qualités et leurs limites. L'un d'entre eux, le Professeur Banaudi qu'il loue pour sa méthode éducative qui ressemble à celle que lui-même utiliserait plus tard avec les jeunes de du Valdocco. Un autre, le père Maloria, qu'il loue pour ses talents de directeur spirituel et pour son travail contre les pervers. Il appréciait d'autres prêtres de la région pour leur travail pastoral dans les paroisses, mais regrettait de n'avoir jamais noué une relation plus intime : ce qui l'avait conduit à se dire dans son cœur que, si un jour il devait devenir prêtre, il développerait une autre approche. On connaît aussi sa conversation avec Don Cafasso à la porte de l'église :

- Mon ami, pour un prêtre, les représentations et les spectacles, ce sont les actes liturgiques !

- Ce que vous dites est vrai ! Mais il y a un temps pour chaque chose : un temps pour l'église, et un temps pour la récréation !

Dans sa vie de collègue, réglée par des normes précises, Don Bosco découvrait le fondement moral et religieux pour la vie et l'étude ; la valeur de l'instruction et la pratique religieuse chrétienne ; le souci de l'ordre, la discipline et la moralité (assurée par les préfets), la formation intérieure au travers des assemblées, de la direction spirituelle et de l'utilisation des sacrements ; la lumière jetée sur le devoir d'être sérieux par un caractère humain et des relations interpersonnelles entre étudiants et professeurs ainsi qu'entre étudiants eux-mêmes, l'usage des récompenses et la modération dans les punitions.

La Joyeuse Union

Don Bosco lui consacra tout un espace dans ses Mémoires. C'était une valeur religieuse et morale de premier ordre, plutôt qu'un compagnonnage en même temps qu'une sorte de culture club. Comollo, le doux et docile Comollo, en était un membre éminent : Don Bosco le rencontrerait à nouveau au séminaire. Il y avait aussi le juif Jonah (plus tard) converti avec lequel il passait plus d'une heure heureuse à pianoter, à lire, à échanger des expériences (une autre méthode loin d'être neutre pour se rapprocher de la pratique spirituelle de don Bosco). Les nombreuses pages que les *Mémoires* consacrent à cette joyeuse vie d'étudiant au cœur léger nous rappellent ce qu'il écrivit avec emphase dans les notes de 1862, puis dans celles 1874 (qui sont contemporaines des *Mémoires*) : *Dans ces jeux et ces passe-temps (tous de très bon goût : et il en donne la liste), s'il n'était pas le meilleur, Jean n'était pas le dernier.* Il est presque certain qu'il voulait indiquer par là un style, ou mieux un esprit caractéristique, inconnu auparavant dans le champ du travail éducatif et pastoral.

Ses relations avec ses condisciples

Il est vrai à n'en pas douter que l'homme est relation, et que les relations humaines constituent l'être même de la personne : nous pouvons nous demander maintenant comment Jean y allait avec ses camarades.

Il faut dire tout d'abord que Don Bosco ne laissait pas le hasard décider de ses relations. Il choisissait ses amis avec soin. L'une de ses caractéristiques hors pair était la clarté intérieure de son esprit au milieu des gens. À certains il disait oui, à d'autres non, parce qu'après en avoir fait le tour, il trouvait les premiers positifs et constructifs, mais les seconds captateurs. Quand plus tard, il écrira

à propos des garçons de dispositions bonnes, ordinaires ou de difficiles, et comment manager chaque type, il avait en tête sa propre expérience de jeunesse. *Dans les quatre premières classes, j'ai dû apprendre par moi-même comment faire avec mes camarades. Je les ai répartis en trois catégories : bons, indifférents, mauvais. J'ai éliminé de suite le 3^{ème} groupe une fois établi ce qu'ils étaient ; si j'avais à traiter avec les indifférents, c'était avec courtoisie ; mais si je tombais sur les bons, je cultivais leur amitié.*

Don Bosco aussi mûrit grâce à ses relations, comme par exemple avec les jeunes Brajen, Comollo et Garigliano, avec lesquels il partageait son temps de récréation et son travail scolaire. Il a souligné jusqu'à quel point ces amitiés l'avaient aidé dans sa jeunesse, une fois soigneusement choisies. Il était de plus très fidèle en amitié : toute sa vie et aussi longtemps qu'il le put, il se confessa régulièrement au Père Giacomello qui avait été un compagnon de séminaire. Pour Don Bosco l'amitié n'était pas quelque chose de purement ordinaire, a hobby émotif, mais une des perspectives fondamentales sur lesquelles construire sa propre vie et plus tard celle de ses garçons. Il disait de Comollo : *Il fut toujours mon ami le plus proche, je peux dire que c'est de lui que j'ai la première fois appris comment vivre en chrétien. J'avais pleine confiance en lui et lui en moi.*

Ses amitiés étaient spécialement mûries et spirituelles. On peut citer beaucoup d'exemples à ce sujet : *Nous allions ensemble nous confesser et communier, ensemble nous faisons notre méditation et notre lecture spirituelle, ensemble notre visite Saint Sacrement et le service de l'autel.* Ce niveau de confiance ne s'atteint pas facilement, même pour nous qui sommes religieux, mais c'est le but que nous devons atteindre - Don Bosco le considérait comme essentiel.

La joie

Dans sa jeunesse Don Bosco avait le souci extraordinaire de rendre les autres heureux. Sachant que tous les jeunes sont friands de vie, il vit instinctivement que pour se rapprocher d'eux et devenir leur ami, il devait lui-même avoir cette fringale de vie qui se manifeste dans le bonheur. Mais quelle espèce de bonheur ! La réponse se trouve dans les règles de la Joyeuse Union.

En premier lieu, c'était un bonheur volontariste, qui ne venait pas simplement du hasard, mais d'un plan de vie. Il écrit : *Chacun est tenu de chercher des livres, des passe-temps et des thèmes d'échanges qui peuvent nous rendre heureux.* Ça, c'est un Don Bosco qui se maintenait toujours de la sorte : *C'était incroyable - comme dirait don Cerutti bien plus tard - le mal que Don Bosco se donnait pour nous rendre heureux : il inventait des tas de trucs, et ses condisciples super-sérieux le traitaient de dingue !*

C'était un bonheur qu'il fallait défendre ! Don Bosco savait instinctivement que le bonheur a ses ennemis qui doivent immédiatement être mis en déroute : *Tout était interdit qui pouvait causer de la tristesse, de la dépression et spécialement tout ce qui était contraire à la loi divine.* Un bonheur qui n'était ni vulgaire ni dangereux, comme il avait pu expérimenter lui-même quand quelque mauvais condisciple l'invitait : invitation déclinée sèchement chaque fois. Ici nous avons l'association du péché et de la tristesse, du bonheur et de la grâce : toutes caractéristiques du système préventif. Si nous ne comprenons pas cela, alors nous n'avons pas non plus compris la raison pour laquelle il insiste sur le bonheur que l'on trouve à travers toute la pédagogie de Don Bosco. C'est toujours un bonheur qui monte du cœur du Seigneur notre Ami, un bonheur au service de l'évangélisation des jeunes, c'est-à-dire qui proclame que Dieu est notre bonheur.

Un bonheur qui appelle aussi à l'engagement. Le second article des règles stipule : *l'exactitude dans l'accomplissement des devoirs*

*scolaires et religieux. C'était la proclamation de la pédagogie du devoir que Don Bosco utilisa toute sa vie. Dieu ne demande pas des choix extraordinaires, mais seulement que nous soyons mûrs pour faire ce que nous sommes obligés de faire, dans les petites choses de chaque jour. Il suffit de lire seulement ses biographies des trois garçons : il s'agit de savoir comment devenir un saint. Et un témoin le dit très bien : *Nous ne remarquons pas la sainteté de Don Bosco parce qu'il était si simple, en faisant tout comme il fallait. Seul quelqu'un qui savait le travail qu'il abattait pour le faire chaque jour, savait aussi que pour le faire jusqu'au bout, il fallait vraiment être un saint !**

Et finalement un bonheur qui évangélise. S'il est vrai que cette sorte de bonheur vient d'un cœur en relation d'amour avec Dieu, c'est aussi vrai qu'il doit être chéri et répandu parmi les autres. Pendant la semaine, la Joyeuse Union avait coutume de se réunir dans la maison de l'un ou l'autre de ses membres pour échanger à propos de religion : et c'est là que l'on trouve les débuts de l'Oratoire. Le bonheur dont parle Don Bosco est la joie de quelqu'un qui croit. C'est pourquoi ceux qui l'approchaient entraient en extase : *Ah que je voudrais – dit St Orione - faire tout ce qu'il m'est possible, juste pour revenir en arrière et vivre un petit moment avec Don Bosco, comme je l'ai fait quand j'étais petit garçon !*

III- Le choix de la vocation : été 1835

Tout commença par un rêve ! peut-on lire dans moult biographies de Don Bosco. Cette remarque est assez juste, à une condition toutefois : c'est seulement à l'âge adulte, et non avant, qu'il comprit que tout avait commencé par un rêve. Que veux-je dire par là ? Uniquement ceci : plusieurs fois dans sa vie, Don Bosco connut l'angoisse, doutant de la vocation qu'il avait choisie. Le rêve de ses 9 ans ne lui apporta aucune certitude. Il ne savait pas

s'il devait entrer au séminaire ou devenir franciscain, prêtre séculier ou religieux, prêtre domestique ou partir en mission, travailler en paroisse ou chercher quelque autre sorte d'apostolat sacerdotal.

Cependant en 1835, quand vint le temps du premier choix, la décision fut prise à travers un processus pédagogique qu'il recommanda plus tard à ses garçons : réfléchir, consulter une personne sage, prier intensément et ensuite avancer calmement suivant l'avis d'un conseiller sacerdotal. Examinons les détails d'une telle méthode de choix.

Le choix est toujours un processus ravageur. Ne nous faisons aucune illusion ! Il n'y pas de choix sans peine. A l'âge de 19 ans don Bosco écrivait : *Mon style de vie, les habitudes de mon cœur (orgueil) et l'absence complète chez moi des qualités nécessaires à l'état ecclésiastique me faisaient douter et rendaient ma délibération très difficile.* Le rêve des 9 ans, plusieurs fois répété et d'une manière toujours plus claire le pressait de choisir l'état ecclésiastique pour lequel en vérité il sentait une certaine inclination. Mais le choix demeurait quand même difficile.

Le choix est né d'une comparaison : tout d'abord avec un guide spirituel. Don Bosco ressentait le manque d'un tel guide : *Si seulement j'avais eu quelqu'un pour s'occuper de ma vocation ! Quel trésor c'eût été pour moi, mais je n'en avais pas ! J'avais bien un bon confesseur, qui s'occupait de ma vie chrétienne, mais n'avait jamais voulu se mêler de vocation.*

Le choix se fait face à Dieu. Les choix de vie ne se font pas face aux hommes, mais seulement face à Dieu. Don Bosco réfléchit par-devers lui-même, lut quelques livres, et se décida pour la vie sacerdotale franciscaine. Il fit sa demande aux Franciscains Conventuels Réformés et fut admis ; il se préparait à entrer dans leur couvent de Chieri, quand un rêve sur la vie franciscaine le fit douter à nouveau sur le pas qu'il allait faire. Il chercha un confesseur une fois de plus, mais de nouveau ne trouva aucune

aide. Il se rabattit sur l'opinion d'un oncle de Comollo - qui était à la fois prévôt et prêtre de paroisse. Le choix d'un état de vie est une matière éminemment sérieuse, comme le témoigne une confiance terrible et typique de don Bosco - qu'il répéta souvent au cours des décennies : *J'étais convaincu que du choix d'un état de vie dépendait mon salut ou ma damnation éternelle !*

Le choix se joue aussi en comparaison avec d'autres. L'expérience de groupe est une aide. Dans la promotion de Jean au séminaire se trouvaient 25 étudiants, dont trois devinrent médecins, 1, homme d'affaires, et 21, prêtres. On peut se demander dans quelle mesure le choix de Jean influença ses compagnons, étant donné les qualités indéniables de leader qu'il exerçait parmi eux. Mais on peut aussi bien se demander quelle influence ses compagnons exercèrent sur son choix propre, pour ne pas parler de l'opinion de son compagnon Comollo, avec lequel il avait fait une neuvaine, demandant à Dieu de l'inspirer pour prendre la bonne décision. De même qu'est évidente cette hésitation de la part de Don Bosco et de ses compagnons, il est également évident que notre propre choix est déjà une sorte de communication qui aide d'autres à choisir, et que notre propre incapacité à le faire peut devenir une inhibition pour d'autres. Nous sommes en fait insérés dans une chaîne de salut dans laquelle tout ce que nous faisons devient *message* pour d'autres.

Le choix implique enfin une réelle conversion. Les maîtres spirituels nous disent que dans la vie des saints, nous arrivons habituellement à ce qu'on pourrait appeler *une seconde conversion*. Ils se donnent à Dieu, même avec une grande générosité, pendant un certain temps. Puis, de façon inattendue, on assiste à une intensification de leur vie spirituelle, comme s'ils avaient engagé la vitesse supérieure. Don Bosco connut cette expérience à l'âge de 20 ans quand il décida de revêtir la soutane ; ce fut la manifestation d'une conversion plus profonde au Seigneur. Il écrivait : *Après ce jour, je me souciais davantage de moi, j'avais revêtu l'habit*

ecclésiastique, et ma vie antérieure devait maintenant être radicalement réformée ; auparavant je n'avais pas été une mauvaise personne, mais j'avais été orgueilleux et dissipé, m'adonnant à des passe-temps et à des jeux triviaux, qui me procuraient bien un plaisir passager, mais ne me comblaient jamais le cœur.

Conséquences du choix

Don Bosco fut un jeune homme très bien : mais il fut très sévère dans son jugement sur sa vie passée.

Il décida alors de la façon dont il avait désormais l'intention de mener sa vie, en imposant des limites à ses expériences de jeunesse : *1- A l'avenir, je ne fréquenterai plus spectacles publics ni foires. 2- Je ne ferai plus le jongleur ni le magicien : ces choses sont, à mon avis, contraires à l'esprit et au décorum ecclésiastiques.* En fait Don Bosco reprendra ces activités pour ses garçons, non pas par plaisir, mais dans le sens de faire de tous ses actes une œuvre évangélisatrice. Le renversement de direction est le signe d'une conversion austère, la rupture avec l'ancien profil de vie pour en adopter un autre, différent. Il écrivait : *Je veux aimer et pratiquer le retrait des choses mondaines, la tempérance dans le manger, dans le boire ainsi que dans le dormir.* Dans la vie de Don Bosco, la croix prit fréquemment la forme de la tempérance, c'est-à-dire l'austérité dans les pratiques de la vie quotidienne.

La direction de sa vie est marquée aussi par une vigilance soigneuse pour ce qui touche la liberté du cœur. *De même que dans le passé je servais le monde avec des lectures du monde, ainsi pour l'avenir je veux servir Dieu par des lectures religieuses. Je combattrai résolument toutes choses - en pensée, en parole et en action - contraires à la vertu de chasteté. Et d'autre part, je ferai tout - même la plus petite chose - qui puisse contribuer à la préservation de cette vertu.* Sa conversion fut plus marquée par une

profonde immersion intérieure dans une atmosphère de foi. Don Bosco qui estimait avoir dissipé son temps à satisfaire son penchant pour les classiques et la poésie, voulut pour l'avenir servir Dieu en lisant seulement de la littérature religieuse. *En plus des pratiques ordinaires de piété, je n'omettrai jamais quelque méditation quotidienne et lecture spirituelle.*

Riche de ces expériences, il planifia de le faire chaque jour. La dernière des résolutions qu'il prit avant la cérémonie et l'entrée au séminaire était : *Chaque jour je rappellerai quelque exemple ou maxime pour le bénéfice de l'âme de mon prochain. Je le ferai avec mes compagnons, mes amis, mes parents : et quand je ne pourrai pas le faire avec d'autres, je le ferai avec ma mère.* Il voulait exprimer le fond de son cœur, c'est-à-dire qu'il voulait *témoigner*.

En lisant entre les lignes cette histoire de la jeunesse de Don Bosco, on voit déjà les traits de l'homme mûr et du futur éducateur. À l'âge de 20 ans, c'était déjà un homme. Il y a une continuité entre ses expériences et celles qui viendraient après. Il ne désavoua à jamais ses années de jeunesse. La jeunesse est une grâce, une période pleine de grâce et il nous enseigne à la prendre au sérieux. Être jeune n'est pas une qualité biologique ou chronologique, c'est un temps pour grandir dans la grâce. Cela dépend de nous de voir nos jeunes répondre à cette grâce par l'écoute, l'engagement ou la fidélité. De Don Bosco nous devons aussi gagner un message pour nous-mêmes : choix et décisions se prennent en paix et en conscience en présence de Dieu. Il nous portera, selon le psalmiste, comme une mère porte son enfant dans ses bras.

Je sais à qui j'ai donné ma foi ! (2 Ti 1,12)

4

DIX ANS DE PRÉPARATION (1835-1844)

Ce matin nous nous sommes attardés sur la petite enfance, l'enfance et la jeunesse de don Bosco. Nous avons vu les expériences premières qui contribuèrent à produire quelques éléments et dimensions significatives de ce qui plus tard deviendront la mentalité, la spiritualité et la pédagogie du futur éducateur du Valdocco. Sur la même lancée, nous allons maintenant suivre Don Bosco comme séminariste au séminaire de Chieri, puis comme prêtre au Collège Ecclésiastique de Turin. Nous ajouterons quelques suggestions empruntées aux lettres qu'il écrivit aux séminaristes et aux clercs.

Au séminaire de Chieri : 1835-1841

Le 25 octobre 1835, don Bosco reçut la soutane : ce fut un changement radical dans son style de vie. Il adopta les mœurs ecclésiastiques appropriées à quelqu'un dont la spiritualité apostolique et ecclésiastique se renouvelait. Il avait été un élève modèle dans les écoles de Chieri, et maintenant il sera un étudiant modèle pendant ses études de théologie, et ensuite un prêtre irréprochable au Collège et dans sa première fondation au temps de la Casa Pinardi.

Les années de séminaire furent une période très importante de sa vie. Sa spiritualité s'éclaira et se définit au cours de sa formation

ecclésiastique, bien qu'évidemment elle connût une maturation par la suite, dans le bouillon de culture de l'activité et la multiplicité de ses relations personnelles et contacts culturels. Ce fut de cette expérience du séminaire que Don Bosco tira l'inspiration et acquit quelques concepts qui l'accompagnèrent substantiellement au cours de ses futures entreprises d'éducation.

Avec la soutane, un autre don Bosco était né, très différent du premier. Participèrent à cette nouvelle naissance, les paroles qu'il avait bien enregistrées de sa mère : 1- *Ce n'est pas la soutane mais la vertu qui honore ton état. Quitte-le, plutôt que de le déshonorer.* 2- *Prie toujours la Sainte Vierge : sois à elle pour toujours...* Sa vie au séminaire commença par les Exercices Spirituels : ensuite, il se donna corps et âme à la tâche de se préparer intellectuellement et spirituellement à la prêtrise. Ainsi maintenant voyons-le absorbé dans la vie du séminaire.

Le plus important de ses soucis touchait les pratiques de piété. Chaque matin : messe, méditation et rosaire ; et lecture édifiante à table. La confession était obligatoire tous les 15 jours, mais la communion ne pouvait être reçue que les dimanches et autres solennités spéciales. Quelquefois, il arrivait qu'il communiât en semaine, avec l'accord tacite des supérieurs. Ainsi, il pouvait communier fréquemment : il disait que *ce fut la nourriture la plus efficace de ma vocation.*

Dans les *Mémoires*, il s'étend sur le début de ses études philosophiques en 1836 :

Je me mis à lire l'Imitation de Jésus-Christ devant le Saint Sacrement, quelques chapitres à la fois. En songeant aux pensées sublimes que j'y trouvais, et en même temps à la forme claire et ordonnée dans laquelle elles étaient rendues, je me pris à reconnaître que l'auteur en était, à n'en pas douter, un homme de culture. Et comme je m'adonnais fréquemment à la lecture de ce petit livre en or, j'en vins bientôt à réaliser qu'un seul extrait de son contenu, contenait plus de doctrine et

de moralité que j'en eusse jamais trouvée dans les volumes massifs des anciens classiques.

Comme chacun sait, l'*Imitation de Jésus-Christ* est un recueil de réflexions et d'instructions de nature religieuse, exprimées en remarques mêlées d'exhortations spirituelles, pour conduire le lecteur à la perfection, par l'intermédiaire d'un processus de conversion basée sur la prière et l'ascèse. L'idée de base est l'*Imitation de Jésus-Christ* bien sûr - mais une imitation dans laquelle l'attention est dirigée spécialement vers l'exemple du Jésus historique. 13 ans plus tard en 1849, il écrira dans *La Clé du Royaume* ce qui ressemble à un autoportrait :

Le modèle que chaque chrétien devrait imiter, c'est Jésus-Christ. Personne ne peut prétendre appartenir au Christ à moins de se mettre à l'imiter. C'est pourquoi la vie et les actions d'un chrétien se doivent de refléter la vie et les actions de Jésus lui-même. Le chrétien doit prier comme Jésus sur la montagne, avec recueillement, humilité et confiance. Le chrétien doit être accessible, comme l'était Jésus, aux pauvres, aux ignorants, aux enfants. Le chrétien doit agir avec son prochain comme le Christ avec ceux qui le suivaient. Et ainsi ses manières doivent être édifiantes, charitables et sérieuses, mais en même temps simples et douces. Le chrétien doit être humble comme Jésus. Le vrai chrétien se considère comme moindre que les autres et le serviteur de tous. Il doit obéir comme le Christ a obéi. Le vrai chrétien obéit à ses parents, à ses employeurs, à ses supérieurs. En matière de nourriture et de boisson, le vrai chrétien doit être comme le Christ à Cana et à Béthanie. Avec ses amis le chrétien doit se tenir comme le Christ avec Saint Jean et Lazare. Le vrai chrétien doit souffrir privation et pauvreté avec résignation comme le Christ l'a fait. Il doit être capable de faire face aux contradictions et aux calomnies. Il doit être prêt à supporter la souffrance de l'esprit. Le bon chrétien doit, volontairement et avec patience, accepter la persécution, la maladie et même la mort : comme Jésus-Christ. Tout cela, de telle façon qu'il puisse dire avec l'apôtre Paul : Je vis : non pas moi, mais le Christ qui vit en moi.

Évidemment imiter le Christ aujourd'hui ne veut pas dire répéter ses gestes physiques. Il ne veut pas de copies ou de clones, mais des disciples qui se comportent comme s'ils étaient très profondément ancrés dans son esprit et portés par ses grandes intentions.

Don Bosco établit une bonne relation avec les supérieurs, qui se montrèrent très aimables avec lui, même s'il ne pouvait pas leur parler pour leur demander conseil quand il aurait bien voulu le faire. Le futur auteur des *Mémoires* se sentit obligé de souligner la distance de fait entre supérieurs et séminaristes, mais il était impressionné par Don Borel, dont il admirait grandement beaucoup de traits : son heureux caractère et ses remarques humoristiques toujours pleines de sous-entendus de solidité morale ; il aimait sa sérieuse préparation avant la messe, sa dignité et sa ferveur dans la célébration elle-même et l'action de grâces ; sa popularité, son brillant, sa clarté et le feu de son évidente charité dans ses paroles – en fait l'exacte image de ce que don Bosco lui-même voulait devenir.

Comme amis proches, il choisit des séminaristes remarquables par leur vertu, notant qu'un grand nombre de jeunes gens semblaient rentrer au séminaire sans s'être assez donné la peine de penser à leur vocation, ni sans l'esprit ou l'intention d'être un bon séminariste. Il considérait ces gens-là comme dangereux ; mais lui-même étant plutôt joyeux, sociable et de bonne nature avec tous - se chargeant de toutes les petites tâches ingrates (ressemeler des chaussures, coudre des boutons) -, il se faisait aimer de tous. Et par-dessus tout entretenait-il sa profonde amitié spirituelle pour Comollo - pour qui il gardait quelque réserve quant aux formes de pénitence, mais dont il partageait de tout cœur les convictions sur les devoirs d'un bon séminariste et les responsabilités spirituelles d'un futur prêtre. Tout cela fera partie de la pédagogie spirituelle qu'il défendra plus tard. Pensez par exemple, en relation avec la mort de Comollo, à l'idée que la vie est une préparation à la mort,

avec l'évidente peur salutaire du jugement d'un Dieu juste et miséricordieux, idée qui conduisit don Bosco à inclure dans *L'Ami des Jeunes* la méditation sur les *Quatre Fins Dernières* et, chaque mois, le très réaliste *Exercice de la Bonne Mort* (pour ne rien dire de ses derniers rêves sur les fins dernières et ses prémonitions de mort).

La période des vacances pouvait être dangereuse pour un séminariste. En ces occasions Don Bosco avait l'habitude de lire, d'écrire, d'étudier, de travailler dans les champs et de donner quelques cours de catéchisme aux enfants et aux adultes. *J'ai aussi commencé à donner quelques entretiens, et aussi des homélies, avec la permission et l'aide du prêtre de la paroisse. Je ne sais quel bien cela a pu faire. Tout le monde m'applaudissait, mais à la fin je perdis mes illusions... Dieu miséricordieux fit en sorte que je prenne une leçon...*

Don Bosco prit ses études très au sérieux : étudiant jour et nuit, ne perdant jamais un moment. Il dut lire des douzaines de livres, spécialement ceux qui traitaient de l'Église, du christianisme et des saints. Il suivait les cours, mais il abattait un énorme travail personnel. En morale, il étudia le *probabiliorisme*, en théologie pastorale le *rigorisme* spécialement, et en droit canon le *Gallicanisme* et les matières juridictionnelles. Il ne négligea pas non plus la culture profane : il savait le latin et l'italien classiques et appréciait la beauté des auteurs ecclésiastiques. À la fin de sa troisième année, il demanda la permission de passer aussi les examens de la quatrième année et être ainsi dispensé de cette dernière – il étudia intensément pendant toute la période d'été, et passa les examens de quatrième année : il fut admis avec la mention : *Séminariste zélé et prometteur*.

On peut retrouver beaucoup d'autres choses sur cette période de Don Bosco au séminaire de Chieri dans les *Mémoires de l'Oratoire*

et dans les *Mémoires Biographiques*. Il est quasiment certain qu'il trouva cette vie difficile, étant donné son tempérament extraverti et ses désirs qui s'opposaient certainement aux types de règlements, d'études et de vie monotone dans un système qui semblait répressif plutôt que préventif. Et c'est pourquoi il est surprenant qu'à la fin de son séjour au séminaire, il ait pu dire qu'il avait eu de la peine en partant. Au séminaire en tout cas, il acquit deux choses en particulier : l'ouverture aux sciences et l'esprit ecclésiastique.

Au Collège Ecclésiastique de Turin (1841-1844)

Ici on apprend à être prêtre écrivait Don Bosco. Ce fut ici, en premier lieu, qu'il découvrit le concept de théologie morale de saint Alphonse de Ligori, qui jetait un pont entre le rigorisme des Jansénistes et une certaine réaction très répandue contre ce dernier. Mais cela demeurait un système moral basé plus sur la loi plus que sur la conscience, ce qui conduisait aisément au conflit entre la loi et la liberté. Une grande importance était consacrée en conséquence à la force des sacrements. Parmi les sciences théologiques, on insistait sur l'histoire sainte et ecclésiastique, avec une approche apologétique et édifiante – une histoire qui interprétait les événements d'un point de vue théologique, providentialiste, hagiographique et moral.

De plus la figure de Don Cafasso renforçait les éléments de sa spiritualité : espérance chrétienne, sens du devoir comme style de vie religieuse cohérente et pratique, importance du recours aux sacrements dans l'activité pastorale, fidélité à l'église et au pape, orientation du travail pastoral au bénéfice des jeunes abandonnés, pensée des *Fins Dernières et Exercice de la Bonne Mort*.

Au collège, Don Bosco s'entraîna à la préparation de méditations et d'instructions pour retraites et missions paroissiales. Son style était simple et sans prétention, élémentaire pour ce qui touche la structure linguistique, sans illustration recherchée ; il était

aussi élémentaire quant à son contenu théologique et spirituel, mais très pratique en regard des objectifs à atteindre.

À partir du Collège, les jeunes prêtres allaient aussi s'exercer au travail pastoral dans les prisons ou aux prédications de carême, spécialement pour les immigrants. Après de Don Cafasso Don Bosco gagna l'expérience des prisons, (incluant l'assistance religieuse à un prisonnier de la place du Valdocco, condamné à mort par pendaison) et l'enseignement du catéchisme aux immigrants (Barthélémy Garelli). De cette expérience dans les prisons, grandit l'idée que *mieux vaut prévenir que guérir (la prévention est préférable la répression)*. C'est du catéchisme qu'il enseigna en l'église de saint François d'Assise, que sa dernière œuvre prit son origine : *A son début, cette société ne fut qu'une simple leçon de catéchisme.*

Un nouveau prêtre avec un programme spécifique

Pendant la retraite de préparation à l'ordination sacerdotale, le 5 juin 1841, Don Bosco prit quelques résolutions spécifiques, qui furent peut-être suggérées par les prédicateurs de la retraite à tous les retraitants. Il les a retranscrites dans les derniers *Mémoires* comme testament spirituel (écrit dans les années quatre-vingt). Mais elles ont été évidemment présentes à son esprit pendant toute sa vie jusqu'à la fin. Elles viennent après ce qui peut être considéré comme la conclusion formelle de sa retraite.

Aucun prêtre ne va au ciel ou en enfer seul. S'il a bien agi, il va au ciel avec toutes les âmes qu'il a sauvées par son bon exemple. S'il a mal agi, il sera perdu pour l'éternité avec toutes les âmes condamnées à cause de son scandale.

- 1- *Je ne ferai jamais de promenade pour le plaisir, mais seulement quand c'est nécessaire pour des visites de malades ou d'autres raisons similaires ;*

2. *je veillerai attentivement à ne jamais perdre de temps ;*
3. *je veux toujours et partout accepter la souffrance et l'humiliation, et être prêt à faire tout ce qu'il est possible quand il s'agit de sauver des âmes ;*
4. *la charité et la douceur de saint François de Sales seront mes guides en tout ;*
5. *je me montrerai toujours satisfait de la nourriture qu'on me servira, à moins que cela ne soit nuisible à ma santé ;*
6. *je ne boirai de vin que mêlé d'eau, et seulement comme remède, dans la mesure où ma santé le requiert ;*
7. *le travail est une arme très forte contre les ennemis de l'âme : ainsi je ne dormirai pas plus de cinq heures par nuit. Et durant le jour, et spécialement après le repas de midi, je ne prendrai pas de repos. Je ferai une exception en cas de maladie ;*
8. *chaque jour, je consacrerai du temps à la méditation et la lecture spirituelle. Au cours de la journée je ferai une courte visite, au moins une prière, au Saint Sacrement. Je passerai au moins un quart d'heure à me préparer avant la messe et un autre quart d'heure en action de grâces ;*
9. *je ne tiendrai aucune conversation avec les femmes en dehors de la confession, ou pour un quelconque besoin spirituel.*

Il serait profitable de comparer ces textes avec les *Recommandations Confidentielles aux Directeurs* et avec les *Souvenirs pour missionnaires* (dont nous parlerons plus loin).

Don Bosco directeur spirituel des aspirants au sacerdoce

À ce point, je pense qu'il peut être d'un grand intérêt et très utile de considérer la façon avec laquelle Don Bosco en tant que prêtre et éducateur traitait avec les jeunes aspirants au sacerdoce et avec les séminaristes. Pour cela je vais utiliser les lettres qu'il leur écrivait.

4.1. Comment don Bosco apparaît-il à partir de telles lettres ?

Il apparaît tout d'abord comme un ami et un père spirituel, et il veut en conséquence aider chacun à réaliser la vocation à laquelle il a été appelé. Il se montre très soucieux de le voir atteindre le bonheur spirituel et temporel et ainsi, selon l'esprit de Don Bosco, atteindre le salut éternel. La dimension paternelle de Don Bosco est entièrement spirituelle, basée sur une confiance sans entrave, sur l'affection et la prière mutuelle. Cela peut se voir de suite à la façon dont il commençait ses lettres. *Mon cher fils, Fils bien-aimé, Très cher dans le Seigneur...* Tout était élevé à une dimension vraiment spirituelle dans ses relations où familiarité et amitié ne naissent pas de sentiments humains mais avaient leurs racines dans le Christ. De même dans ses conclusions : *Aimons-nous les uns les autres dans le Seigneur, Avec affection en Jésus-Christ, Prie pour ton père affectueux en Jésus-Christ...* En effet Don Bosco est un ami de l'âme, sur lequel les clercs peuvent se reposer : *Si tu as besoin de quelque chose... Si je peux faire quelque chose pour toi, tu peux compter sur moi...* ; et avec l'aide de Dieu, il est toujours préoccupé d'assurer leur salut éternel : *Prends courage, cher Baratta, d'une façon ou d'une autre et avec l'aide de Dieu, je peux t'assurer que tu es sur la route du paradis.* Don Bosco partageait aussi avec ses clercs son souci du salut des âmes des autres : *Toi, cher Passero, tu as toujours été le délice de mon cœur, et maintenant je t'aime encore plus puisque tu t'es entièrement donné aux missions. Tu as tout abandonné pour te consacrer au salut des âmes. Alors prends courage cher Passero, et prépare-toi à être un bon prêtre et un saint salésien. Je prierai pour toi et je t'en prie, n'oublie pas l'ami de ton âme...* À un autre clerc, il écrit : *Ne doute jamais que tu es l'ami de Don Bosco, et qu'il veut que tu l'aides à gagner des âmes à Dieu. Tu as mis la main à la charrue, et je prie Dieu qu'il te conserve dans ton désir d'être bon et vertueux, et qu'il t'aide à sauver ton âme. Mes vœux et mes prières ne te manqueront jamais. Je suis heureux d'apprendre ce que tu as fait, aussi, je t'en*

prie, continue de m'écrire fréquemment. Souviens-toi toujours que nous sommes sur la terre pour travailler pour le ciel. Le lien profond de paternité spirituelle s'étendait aussi à ceux qu'il ne connaissait pas personnellement : Nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais nous nous comprenons dans le service de Dieu. Le même Seigneur qui t'a fait devenir salésien, et un fervent salésien exemplaire, t'aidera à gagner beaucoup d'âmes pour le ciel.

Mais affections mutuelles et amitiés profondes (toutes deux valeurs spirituelles) passent par la médiation humaine, à travers une relation sincère et intime basée sur la confiance et la foi, données et reçues. Don Bosco insiste beaucoup sur la confiance, la sincérité et l'ouverture du cœur comme conditions indispensables non seulement pour l'amitié mais spécialement pour un profond dialogue spirituel. À un clerc qui avait exprimé des doutes sur sa vocation, Don Bosco répliqua : *Nous parlerons de tout cela aussi vite que possible. À Lanzo, nous pourrons ouvrir nos cœurs en toute sincérité.* À un autre, il écrivait : *Si tu me dis avec des mots ce qui tu as sur le cœur, tu auras en moi un ami qui pourra te faire tout le bien possible.* Au clerc Jean Cinzano, il demande une complète ouverture du cœur : *N'oublie jamais que tu es avec un ami qui ne veut rien d'autre que ton bien spirituel et temporel. Ceci, nous pourrons y arriver avec l'aide de Dieu et en conservant nos cœurs toujours ouverts.* Être l'ami Don Bosco est synonyme d'avoir une totale confiance et faire connaître ses sentiments, intentions et plans comme point de départ pour une orientation spirituelle conduisant au bonheur terrestre et spirituel - qui est toujours l'objectif ultime de don Bosco. Dans une lettre à Jean Garino, il écrit : *Comme je te l'ai dit la fois dernière, j'ai besoin d'une confiance illimitée et je suis sûr que tu me la donneras si tu te souviens de la sollicitude que j'ai montrée par le passé, et continuerai de plus en plus dans le futur pour tout ce qui peut contribuer au bien de ton âme et à ton bien-être temporel.*

Persévérance dans la vocation

L'un des aspects sur lequel Don Bosco insistait en écrivant aux clercs était la persévérance dans la vocation. Beaucoup de ses lettres sont des réponses à des problèmes, à des doutes, à des situations que lui présentaient les clercs à propos de leur vocation. Souvent, c'est lui qui prenait l'initiative de les encourager et de les stimuler dans les moments de difficultés.

Écrivant au clerc Bonetti, engagé dans une lutte intérieure, Don Bosco le presse de ne pas s'en soucier, lui expliquant les raisons de cette lutte et l'assurant de ses prières : *Ne laisse pas le problème dont tu me parles te miner comme ça ! Le démon voit que tu es déterminé à échapper à ses griffes et c'est pourquoi il fait tout pour te tromper. Suis mon conseil : avance en paix. En attendant, chasse ta tristesse en chantant cette chanson avec St Paul...*

À un autre clerc qu'il avait rencontré personnellement et conseillé, mais qui resté insatisfait, cherchait conseil auprès d'autres personnes, Don Bosco écrivait : *Je te répète ce que je t'ai dit quand nous nous sommes rencontrés. Continue sur le chemin ecclésiastique auquel Dieu t'appelle, et souviens-toi qu'en multipliant le nombre de ceux à qui tu demandes conseil, tu n'arriveras qu'à multiplier tes tracas !*

Il n'était pas toujours facile de régler et simplifier tous les types de problèmes qui pouvaient empêcher le don total de sa vie pour le salut des âmes. Ses mots étaient toujours stimulus et encouragement : *Avance et n'aie pas peur !* Et ensuite il rappelait l'objectif : *ça va toujours bien, cher Lugano ? J'espère que oui ! Ne regarde jamais en arrière ! Garde ton œil rivé au ciel qui t'attend ! Une grande récompense est en train de t'être préparée. Travaille, gagne des âmes et sauve la tienne !*

Il intervenait au moment approprié, délicatement mais toujours fermement, tout en respectant le rythme du processus de maturation de chacun et sa liberté pour prendre sa décision personnelle en dehors de toute interférence. Une fois que l'autre avait pris sa décision, Don Bosco était satisfait. *Ta lettre m'a enlevé un grand souci qui m'empêchait de faire ce que je voulais pour ton bien ! Formidable ! Tu es maintenant dans les bras de Don Bosco et il va enfin pouvoir se servir de toi pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de ton âme !*

Moyens pour préserver la vocation

La sollicitude de don Bosco pour préserver la vocation des clercs ne se limitait pas à résoudre des problèmes, à éclairer ceux qui doutaient et à encourager le zèle ; le but poursuivi était aussi une orientation et formation doctrinales. Il avait l'habitude de désigner clairement et précisément où gisait le point faible, suggérait un remède approprié et pressait à l'acquisition de certaines vertus selon les besoins de l'individu concerné. Il insistait par-dessus tout sur la chasteté et l'obéissance, l'humilité, le travail, le témoignage de vie, la crainte de Dieu et la sainteté. Il soulignait aussi des aspects qui n'étaient pas seulement adéquats pour la persévérance dans la vocation, mais des éléments fondamentaux de la vie sacerdotale salésienne. Examinons deux d'entre eux.

L'humilité, la chasteté et la charité étaient les trois pierres précieuses avec lesquelles un clerc devrait orner son âme. En écrivant au clerc Parigi, Don Bosco lui suggéra la pratique de ces trois vertus comme conditions du progrès spirituel dans la croissance de la sainteté.

Quels sont les moyens pour cultiver la vertu de chasteté ? Don Bosco suggère la tempérance dans la nourriture, l'observation des périodes prescrites pour le jeûne, la promptitude au coucher et au lever, l'engagement pour l'étude, l'évitement de l'oisiveté, le signe

de la croix, la prière - jaculatoires et autres -, la vigilance et la fuite des occasions dangereuses.

Les moyens sont simples et pratiques, mais il les considérait efficaces seulement s'ils étaient pratiqués comme il le fallait et avec persévérance. *Ces troubles diaboliques peuvent être mis en déroute par le signe de la croix, la Mère de Miséricorde et Jésus vivant, et spécialement par le mépris, par la prière et la vigilance, et par la fuite de l'oisiveté et des occasions dangereuses.*

Don Bosco considérait la chasteté comme une vertu, comme un état d'habitude absolument nécessaire pour accéder au sacerdoce, une condition sine qua non. À un clerc proche de l'ordination et qui lui confiait ses difficultés par rapport à cette vertu, Don Bosco répondit : *J'ai reçu ta lettre. Ta franchise est louable et je remercie Dieu pour la bonne volonté qui l'a inspirée. Par tous les moyens, suis le conseil de ton confesseur : Qui vos audit me audit, dit Jésus dans l'Évangile. Travaille âprement à correspondre aux impulsions de la grâce divine qui a le pouvoir de pénétrer ton cœur. Peut-être le Seigneur t'appelle-t-il à un haut degré de vertu ? Mais ne nous leurrons pas. Si tu ne peux pas être victorieux en cette matière, ne va pas plus loin, ne cherche pas l'avancement des ordres sacrés avant d'avoir passé au moins une année sans faillir.* Ensuite il cite les moyens ordinaires : la prière, la fuite de l'oisiveté et des occasions de péché, le recours aux sacrements, la dévotion à notre mère Marie, à Saint Louis (de Gonzague) et la lecture de bons livres.

Quelque temps plus tard, un clerc lui écrivit sur le même problème. Peut-être Don Bosco le connaissait-il mieux ou peut-être moins : mais le fait est qu'il proposa une période d'essai plus courte sur un ton différent.

Pour répondre directement à ta lettre estimable, j'ai besoin de savoir combien de temps a passé depuis ta dernière chute. Mon sentiment devant Dieu est que tu devrais surseoir aux ordres pendant une période d'essai de

six mois. Mais je ne t'interdis pas *de chercher l'opinion d'autres qui t'ont encouragé à avancer.*

Dans ce second cas, le ton est moins précis, mais cordial, et bien que délicat, plus réservé et laconique. Don Bosco se limitait à exprimer sa propre opinion en toute humilité, mais sans prendre position, et laissait place à la liberté de conscience de l'individu.

C'est l'un des aspects sur lequel le don Bosco insiste le plus. Il la présente comme *la vertu sainte*, la fondation et le soutien de toutes les autres, un moyen d'obtenir et de vaincre les scrupules et une condition nécessaire pour être admis aux ordres sacrés.

Don Bosco ne parle de l'obéissance en termes génériques, mais toujours en rapport avec chaque individu. Et ainsi écrit-il à Louis Calcagno : *Travailler gagne des âmes et sauve la vôtre. Chez toi, la tempérance et l'obéissance ne font qu'un.* À un autre, tout en lui recommandant d'être un Salésien modèle, il décrit l'obéissance comme la première vertu dans son cas particulier : *Fais en sorte de devenir un Salésien modèle. L'obéissance est la fondation et le soutien de toutes les vertus.*

Don Bosco exigeait de ses clercs une obéissance prompte et humble, sans limite, critique ni murmure. Au clerc Guidazio, il décrit l'expérience propre aux clercs : *Tu seras toujours tracassé - et je dirais même malheureux -, aussi longtemps que tu ne pratiqueras pas l'obéissance que tu as promise et que tu ne t'en seras pas remis entièrement entre les mains de tes supérieurs. Jusqu'ici le diable t'a cruellement tourmenté en te poussant à faire le contraire. Dans ta lettre et dans notre précédente conversation, je ne vois aucune raison pour te dispenser de tes vœux. Si j'en voyais, je devrais écrire au Saint-Siège, à qui cela est réservé. Mais coram Domino, je te conseille de considérer le abneget*

semetipsum, et de te souvenir que vir obediens loquetur victoriam : Aie foi en mon expérience. Le diable aimerait bien nous tromper tous deux, et il y est parvenu en partie pour ce qui te concerne, mais pour ma part, il a perdu complètement pour ce qui te touche. Fais-moi totalement confiance, comme je l'ai fait avec toi ; ceci n'est pas une affaire de mots, mais de faits, de détermination efficace, d'obéissance humble, prompte et sans limite. Ce sont des choses qui t'apporteront à la fois bonheur spirituel et temporel, et à moi une authentique consolation.

On pourrait encore citer beaucoup de suggestions de Don Bosco aux jeunes clercs. Aujourd'hui nous avons les nouvelles Constitutions, les nouveaux critères d'admission aux vœux - qui tiennent compte des progrès des sciences humaines, de la pensée théologique et de l'expérience de beaucoup d'autres congrégations ainsi que du contexte culturel dans lequel nous vivons. Mais je ne pense pas que tout cela nous éloigne beaucoup de la pensée essentielle de Don Bosco. Nous n'avons qu'à lire dans nos Constitutions ce qui se rapporte aux vœux d'obéissance et de chasteté, et à la confiance dans le directeur spirituel et dans le confesseur. Nous y reviendrons plus tard.

Repartir de Don Bosco - Francesco Motto, sdb

Traduction - Vincent-Paul Toccoli, sdb

Nous devrions parler peu de Don Bosco, mais beaucoup comme lui !

(Père Joseph Quadrio, sdb, Serviteur de Dieu)

5

L'OPTION FONDAMENTALE : LES JEUNES (1844-1846)

Dès la fin de ses études, don Bosco entra de suite en action. En moins de deux ans il avait fait le choix qu'il devait assumer pour le reste de sa vie : travailler pour les jeunes.

Effectivement en automne 1844, après avoir quitté le Collège Ecclésiastique, Don Bosco se vit confier le poste d'aumônier de l'hospice Sainte Philomène qui devait être ouvert l'été suivant par la marquise Barolo pour les enfants malades et les jeunes filles. En attendant, il continuait son travail auprès des jeunes qu'il avait commencé au collège, en équipe avec d'autres aumôniers, au refuge Barolo qui offrait un service de protection pour les filles en danger, déjà victimes de violence.

C'est du refuge que naquit l'Oratoire saint François de Sales, le saint patron de la future chapelle de l'hospice non encore construite - qui devait donner son nom 15 années plus tard à la Société Salésienne. L'affinité avec le saint genevois - bien connu au séminaire de Chieri -, se vit consolidée ici, contribuant à la définition de la future spiritualité salésienne, autour des trois axes suivants : la charité apostolique comme objectif, la douceur noble comme méthode et le zèle ardent comme force animatrice derrière chaque chose.

Et ainsi bien avant ce jour de novembre 1846 qui vit le déménagement décisif au Valdocco avec sa mère - après s'être remis d'une maladie qui faillit l'emporter -, nous trouvons Don Bosco comme prêtre du diocèse de Turin, et quasi religieux dans la mesure où il avait déjà assumé une forme radicale de pauvreté, en refusant diverses offres de travail pastoral dans la structure du diocèse, qui lui aurait procuré un salaire officiel : préférant se reposer uniquement sur des donations et offrandes. Il pratiquait une chasteté au-delà de tout soupçon, étant donné qu'il travaillait avec des jeunes gens difficiles, qui avaient déjà été victimes d'expériences négatives et peu ragoûtantes entre eux et avec des adultes. Il promettait obéissance à l'évêque dont il dépendait en tout et pour tout. Il était enfin animé d'un amour ardent pour les jeunes auxquels il se sentait appelé à consacrer sa vie.

Ainsi en ce mois de novembre 1846 démarra l'aventure qui devait se conclure début 1888. En un seul passage de son *Histoire d'une âme*, Don Bosco lèvera plus tard (1854) le secret sur la raison qui l'avait poussé à agir ainsi : *Quand je me suis voué à cette part du ministère sacré, mon intention était de consacrer tous mes efforts pour la plus grande gloire de Dieu et le salut les âmes. J'avais l'intention de travailler pour faire des jeunes gens de bons citoyens ici-bas, de façon qu'un jour ils puissent être dignes d'être les habitants du ciel. Que Dieu m'aide à continuer dans cette perspective jusqu'à mon dernier jour. Amen !*

Un document fondamental

Un texte concis et essentiel concerne ces 50 premières années : il est intitulé *Plan de règlements pour l'Oratoire de garçons de saint François de Sales au Valdocco de Turin*. Texte qu'en fait Don Bosco ne publia jamais et qui nous ramène aux origines réelles du premier Oratoire, sans les commentaires, interprétations et aménagements ajoutés aux rédactions suivantes, préparées pour

raison de publicité, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la société salésienne. Parce qu'il exprime les intentions qu'il avait en tête et les initiatives qu'il allait prendre, au début, dans toutes les réalisations suivantes, ce texte donne une meilleure interprétation des riches possibilités pratiques et pédagogiques :

« Ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum

Il me semble que les mots du saint Évangile qui permettent de connaître le divin Sauveur, venu du ciel sur la terre pour rassembler les enfants de Dieu disséminés ici-bas, peuvent s'appliquer presque littéralement aux jeunes gens de nos jours. La part de l'humanité la plus précieuse et la plus délicate, dont dépendent les espérances d'un avenir heureux, n'est pas intrinsèquement dépravée. N'eussent été la négligence de leurs parents, l'oisiveté, les mauvaises fréquentations, spécialement dimanches et jours de fête, il serait tout à fait aisé d'instiller dans leurs tendres cœurs des principes d'ordre, de bonnes manières, de respect et de religion ; et si, comme cela arrive souvent, ils sont déjà corrompus, c'est plutôt par irréflexion que par malice délibérée. Ce dont ces jeunes ont besoin, c'est d'une main douce pour prendre soin d'eux, les cultiver, les conduire à la vertu et les garder loin du mal. Le problème réside dans les moyens à trouver pour les rassembler, être capable de leur parler et leur enseigner quelques principes moraux. C'était la mission du Fils de Dieu, et seule sa sainte religion peut y arriver. Mais cette religion, en elle-même éternelle et interchangeable, a toujours été et restera toujours la maîtresse des hommes et contient une loi si parfaite qu'elle est applicable aux conditions de tous les temps et adaptable aux différents caractères de toutes les âmes. »

Le préambule à ce document - ainsi que d'autres parties -, indique tout de suite qu'à la base du choix de l'Oratoire se trouvait premièrement la volonté salvifique que Dieu exprimait dans l'incarnation de son fils, envoyé spécifiquement pour rassembler autour de lui dans l'unité, les hommes qui erraient à l'aventure dans le labyrinthe des erreurs et des fausses pistes de salut. L'Église est

appelée à répondre dans le temps à cette divine mission de salut, rendue possible par un double processus de raisonnement : l'un de nature théologique (offert par la solidité et la flexibilité de la religion) et l'autre de caractère pédagogique (consistant dans l'éducabilité fondamentale des jeunes sujets). De cette façon l'Oratoire est inséré dans l'économie du salut ; c'est une réponse humaine à l'appel divin, et pas seulement un travail fondé sur la bonne volonté d'une personne. Don Bosco à l'âge de 40 ans était déjà conscient que Dieu l'avait appelé, et l'appelait toujours à cette mission parmi les jeunes ; il était convaincu – quoique après coup -, que dans l'Oratoire se trouvait sa raison de vivre. Un bon exemple de cette connexion est la courte biographie - qu'il écrivit au début de ses années de prêtrise en 1849 -, de Saint-Vincent-de-Paul qui rappelle ce que nous avons dit hier à propos de *l'imitation du Christ*.

Pour compléter son portrait, nous n'avons plus qu'à ajouter qu'il prit Jésus-Christ comme modèle, tirant de l'Évangile tous ses principes moraux, tous ses guides civiques et sa diplomatie. Un jour, il déclara : Je n'ai rien trouvé que j'aime, sinon en Jésus-Christ (). Vincent était convaincu que le disciple était parfait seulement quand il ressemblait à son maître (), qu'il gardait constamment devant les yeux (). Nous devons être résolus à imiter le Christ et à partager ses souffrances, sinon nous ne partagerons jamais sa gloire. Qui vult gaudere cum Christo, oportet pati cum Christo.

Avec saint François de Sales, Saint-Vincent-de-Paul était sans aucun doute une des figures les plus significatives pour Don Bosco, pas seulement à un niveau théorique mais dans la vie pratique quotidienne et dans la réalisation de son idéal sacerdotal. C'était un prêtre à l'activité apostolique infatigable, dans toutes les différentes situations de pauvreté et d'abandon : *un père pour les pauvres à*

cause de la promptitude, de l'étendue et la persévérance de sa charité, mais aussi à cause de ses sentiments de tendresse et d'humilité avec lesquels il accompagnait son action. On peut ajouter que le même saint Vincent suivit l'exemple de saint François de Sales dont la noblesse et la gentillesse extraordinaires le frappèrent si vigoureusement à leur première rencontre : en se surveillant, il finit par devenir lui-même si doux et si affable qu'il aurait pu être le leader du siècle en de telles matières, n'eût été le saint évêque de Genève.

Mais à côté de la dimension religieuse, la dimension sociale était également remarquablement présente : *pour instiller dans leurs tendres cœurs des principes d'ordre, de bonnes manières et de respect. Ce n'est pas pour rien qu'il avait écrit quelques années plus tôt, dans une circulaire de 1851 : Et maintenant tandis que certains d'entre nous sont en train de travailler de façon louable à répandre la lumière du savoir, la formation commerciale, l'éducation dans les grandes écoles et collèges, dans le modeste Oratoire de saint François de Sales, nous sommes principalement engagés à donner une instruction religieuse et civile à ceux qui, bien que moins fortunés, ont cependant le désir de pouvoir être de quelque utilité à eux-mêmes, à leurs familles et à leur pays.*

Le problème réside dans les moyens à trouver pour les rassembler, être capable de leur parler et leur enseigner quelques principes moraux.

C'est ce qu'écrivait don Bosco : il rencontrait des difficultés dans l'apostolat, dans son financement et dans l'environnement ; il connut de réelles difficultés objectives à rédiger une série de règlements qui pouvaient se résumer sous le titre *unité d'esprit et de discipline* en différents styles éducatifs. Nous lisons dans le document de 1850 dont nous avons déjà parlé.

Parmi les moyens aptes à répandre l'esprit de religion dans des cœurs frustes et abandonnés, les Oratoires ont une haute réputation. Ils sont des endroits où les jeunes peuvent se rassembler pour se récréer dans la paix et l'honnêteté, après avoir participé aux offices liturgiques. Le soutien que je reçois des autorités civiles et ecclésiastiques, l'enthousiasme montré par beaucoup de personnes de mérite qui viennent donner leur temps et leur argent, sont un signe sûr des bénédictions de Dieu et de la satisfaction publique des hommes. Il s'agit maintenant d'esquisser quelques Règlements qui puissent servir de normes pour administrer cette partie du ministère sacré et de guides pour les laïques et les ecclésiastiques dont beaucoup travaillent dans ces domaines avec zèle. Souvent je me suis mis à écrire (les Règlements), mais je remettais toujours à cause des nombreuses difficultés qu'il fallait résoudre. Le problème réside dans les moyens à trouver pour les rassembler, pouvoir leur parler et leur enseigner quelques principes moraux... Mais maintenant pour préserver l'unité d'esprit et la consistance de la discipline, et pour satisfaire à plusieurs personnes d'autorité qui m'ont conseillé de le faire, j'ai décidé de m'attacher à ce travail quelque forme qu'il prenne.

De tout cela, on peut déduire de suite un tableau de la situation des habitants de Turin pendant les années 1840 : le modèle paroissial - hérité d'une culture rurale en vigueur à l'époque -, n'était plus capable de rassembler des masses de jeunes urbains vivant surtout dans les banlieues, dans un état d'abandon matériel, et plus souvent moral et religieux.

En conséquence une nouvelle stratégie pastorale fut adoptée, une sorte de formation jamais tentée jusque-là, pour répondre à la transformation radicale de la situation urbaine de Turin. Entre 1838 et 1848, la population avait augmenté d'environ 17 % (de 117 000 à 136 000), avec un pourcentage encore plus élevé pour l'habitat (de 2600 à 3200) et le nombre de familles (de 26 00 à 33 000), sans tenir compte d'une large population flottante de personnel militaire, étudiants, saisonniers etc.. Sur le total de la population, pas plus de 10 % parlaient et comprenaient l'italien correctement. 20 % (22 000) étaient des jeunes, augmentant en nombre avec le temps,

spécialement à cause de leur emploi comme main-d'œuvre à bon marché dans le textile et la construction.

La réponse de la communauté chrétienne était souvent dogmatique, même si elle n'allait pas jusqu'à condamner l'immigration des régions rurales vers les villes - comme une dangereuse innovation -, accompagnée de la perte du vieux système des pôles de référence et, partant, de la foi et de la pratique religieuse. L'opinion commune à propos de la ville disait que c'était le lieu du mal qui détruisait les valeurs culturelles catholiques et empêchait de nouer des relations personnelles simples, si bien entretenues et si utiles dans les régions rurales. Face une telle situation, Don Bosco ne baissa pas les bras, mais réagit plutôt athlétiquement. Le développement économique n'est pas en lui-même une cause de vice ni une école de perdition ; l'éducation des classes défavorisées – attendue depuis longtemps par les libéraux, mais considérée avec appréhension par les cercles conservateurs -, n'est pas nécessairement un mal à exorciser, mais une ressource valable à revoir en vue du progrès humain et chrétien de la jeunesse.

Mais ce n'était pas tellement les tendances balbutiantes de l'ère libérale qui émouvaient son zèle apostolique et son esprit de *missionnaire des jeunes sans paroisse*, mais bien les motivations spécifiques de la charité catholique traditionnelle, inspirée par l'Évangile et anxieuse de satisfaire aux besoins matériels et spirituels des pauvres, des orphelins et des laissés pour compte. Don Bosco était un fils de son temps, il sentait lui-même profondément cet appel de l'Évangile. Il constata que les structures ecclésiastiques telles qu'elles fonctionnaient n'arrivaient pas à faire face au changement social et culturel du temps. En accord avec les autorités ecclésiastiques - à qui il suggérait de nouvelles façons de faire et des perspectives éducatives plus courageuses -, il essaya de nouvelles méthodes, ouvrit de nouveaux horizons pour les jeunes déracinés de leur terroir et laissés sans défense.

Évolution de l'Oratoire

Il arriva ce qu'il arriva parce que la situation l'exigeait. La pauvreté culturelle des jeunes entraîna l'ouverture d'une école élémentaire, d'abord seulement le dimanche, puis le soir, et hors des jours ouvrables, spécialement pour ceux qui ne pouvaient pas fréquenter l'école publique. Puis vinrent les ateliers, et peu à peu se développa tout le complexe qui s'ajouta à l'Oratoire Saint François de Sales qui connut un progrès remarquable : d'un simple lieu de concentration dominicale de jeunes, pour une leçon de catéchisme et des parties de jeu, ce devint le lieu d'une formation globale pour un certain nombre de jeunes sans moyens : un centre où des programmes plus élaborés se développèrent, avec la possibilité de recevoir les sacrements et une instruction religieuse élémentaire (avec lectures instructives), de pratiquer des activités de détente (jeux, sport, repos), d'apprendre les arts (musique et chant), de participer à des fêtes religieuses et profanes, et même de recevoir des cadeaux (un simple morceau de pain pouvait être une aubaine !). Au terrain de jeu et à l'Église s'ajoutèrent bientôt d'autres structures : salles de classe et ateliers professionnels, évitant par là même la fréquentation en ville de lieux, trop souvent immoraux et dangereux, pour des jeunes déjà marqués par des expériences négatives dans le passé. La Casa Pinardi fut destinée à devenir en très peu de temps un complexe comprenant différentes écoles, des entreprises et des œuvres humanitaires, avec la plus forte concentration de jeunes en Italie (800), le tout soumis à l'insuffisance des moyens et au manque de personnel, mais sans limites dans les plans et les rêves de son fondateur.

Déjà cependant, dans le premier Oratoire étaient présentes les intuitions importantes qui devaient acquérir plus tard une valeur plus profonde. L'Oratoire dans sa phase primitive – malgré son organisation provisoire et son allure de simple péripétie pédagogique à la mode du temps -, contenait déjà à l'état

embryonnaire les germes de la future synthèse - que préparait Don Bosco - d'une plus grande complexité humaniste et chrétienne.

- La structure flexible qu'il donna à l'Oratoire - nécessairement ni paroissiale ni interparoissiale -, en faisait une institution intermédiaire entre l'Église, la société urbaine et les éléments jeunes de la population. Précisément le pont entre Eglise et monde réclamé plus tard par Jean-Paul II.
- Le respect et l'appréciation de l'importance du voisinage de la classe ouvrière.
- La place de la religion à la base de l'éducation selon les normes de la pédagogie catholique acquise au Collège Ecclésiastique.
- Les interactions dynamiques entre formation religieuse et développement humain, entre catéchèse et éducation, tout autant que la convergence entre éducation en général et éducation de la foi (intégration entre foi et vie).
- La conviction que l'instruction constitue l'instrument essentiel pour éclairer l'esprit.
- L'éducation - comme aussi la catéchèse -, développée dans toutes ses expressions, compatibles avec le manque de temps et de ressources : éducation élémentaire pour ceux qui n'avaient jamais eu l'opportunité de profiter d'aucune forme d'instruction scolaire, de placement, d'emploi, d'assistance hebdomadaire, d'activités de groupe ou d'assistance mutuelle (Conférences de Saint-Vincent-de-Paul).
- La pleine occupation du temps libre et son utilisation à des buts positifs.

- La *douceur aimante* comme style d'éducation et plus généralement comme style chrétien de vie.

Étant donné le principe suivant lequel les initiatives en matière d'éducation et de bien-être de Don Bosco pour le bénéfice des jeunes se déroulaient sans aucune régularité de rythme, la solution donnée aux problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentaient ne pouvait être ni programmée ni réalisée en fonction d'une vision globale, prévisionnelle et organisée, du cadre plus général du travail social et religieux du XIX^e siècle, et du problème social particulier de l'époque. Don Bosco devait faire face à une succession de problèmes locaux particuliers, chacun d'entre eux requérant une réponse immédiate. Ce n'est que graduellement que les diverses conditions de la jeunesse le conduisirent à une vue globale du problème des jeunes.

Typologie des jeunes assistés

De façon analogue aux types d'œuvres développées au Valdocco (et ailleurs), nous devons garder à l'esprit les types de jeunes dont Jean Bosco s'occupait en son temps.

Parmi les garçons du premier Oratoire se trouvaient des ex-prisonniers (probablement peu nombreux), des jeunes immigrants, étrangers au langage et à la culture du monde religieux de Turin (plus nombreux), et en général des jeunes sans aucun lien solide avec leurs paroisses respectives. À l'exception du premier groupe, la même distribution se retrouve dans tous les Oratoires qui suivront (avec écoles dominicales, vespérales ou diurnes), dans toutes les sociétés d'aide mutuelle et de travailleurs, et autres associations de toutes sortes.

De même niveau social et culturel, mais peut-être légèrement plus élevé, il y avait ceux qui étaient admis à l'Oratoire ou dans les homes annexes, en tant qu'étudiants et artisans (parce que loin de

chez eux), et qui venaient en ville apprendre un métier ou étudier en vue d'une qualification et un emploi.

Un certain nombre de jeunes appartenant à cette catégorie ou en difficulté particulière, mais qui disposaient de quelques ressources financières plus importantes et en faisaient la requête, avaient la possibilité d'apprendre un métier dans des ateliers organisés à l'intérieur des homes ou d'étudier à l'extérieur dans des écoles d'un niveau plus élevé. Cette population incluait habituellement, en accord avec les règlements, deux classes sociales différentes : ouvrière et moyenne.

Des besoins particuliers poussèrent aussi à l'ouverture d'écoles pour élèves diurnes (écoles élémentaires et techniques ou écoles agricoles et professionnelles), même pour les classes moyennes et supérieures, quand il fut question de combattre les initiatives laïques et protestantes ou pour assurer une éducation catholique intégrale en ligne avec les principes fondamentaux du système préventif (comme en Italie par exemple à Lanzo, Varazze, Alassio, Este, etc. et ailleurs en Amérique du Sud).

Une catégorie en soi était formée par les jeunes qui étaient les plus pauvres de tous et les plus en danger : ceux qui n'avaient pas la lumière de la foi. On les trouvait dans les territoires de mission, immergés dans l'obscurité de l'idolâtrie – qu'on croyait à l'époque soumise au règne du démon. C'était la pire forme de pauvreté, et cette catégorie incluait les fils de chefs, et même un fils du Grand Chef lui-même, Zéphirin Namuncura. Naturellement l'activité missionnaire ne s'arrêtait pas aux enfants, mais tâchait d'y intégrer tout le monde environnant, sans se limiter d'ailleurs à une activité strictement pastorale, qui s'étendait à tous les aspects de leur vie civile culturelle et sociale. Don Bosco lui-même écrivit dans une lettre le 1^{er} novembre 1886 : *Le but était d'apporter religion et civilisation à ces peuples et pays qui les ignoraient jusqu'ici tous deux.*

Enfin, les garçons qui montraient une inclination et une aptitude pour l'état ecclésiastique ou religieux, étaient acceptés sans distinction de classe. C'était la plus grande contribution qui pouvait être faite à l'Église et à la société civile elle-même.

Typologie des jeunes non assistés par Don Bosco

Évidemment, même si nous limitons notre analyse au XIX^e siècle en Italie, il existe de vastes domaines de pauvreté et de détresse juvéniles qui restèrent en dehors des vastes sphères d'influence programmée par Don Bosco. Parmi d'autres facteurs, les forces limitées de personnel disponible étaient en eux-mêmes un élément qui empêchait des entreprises plus étendues et plus hétérogènes. Voici quelques exemples vraiment tragiques de situations humaines et sociales.

Les vagues déferlantes de jeunes de plus en plus nombreux à être enrôlés dans les industries en croissance, et qui avaient besoin d'assistance, de protection et de formation sociale, par exemple en matière syndicale. Le monde de la véritable délinquance juvénile, telle qu'elle existait à Turin, comme le montre l'histoire ; et aussi les œuvres de sauvetage et de réhabilitation des jeunes délinquants ou ceux qui menaçaient de le devenir. Pour certaines de ces entreprises, Don Bosco était déjà engagé dans des négociations préliminaires à différentes étapes. Les vastes étendues de pauvreté et de dénuement, non seulement urbaines, mais aussi rurales, parfois plus grandes encore. Les énormes domaines d'analphabétisme et, en face, la montée du statut social des artisans et des professionnels. Le monde du chômage et les conséquences de l'émigration, menaçant l'explosion. Restait encore le monde des handicapés physiques et mentaux.

Il est significatif que la préférence que nous clamons pour les plus pauvres des pauvres fut considérée comme compatible avec notre engagement massif dans les écoles et collèges de la classe moyenne, non seulement sur le plan pratique, mais aussi en accord avec les règlements.

Don Bosco ne refusait jamais quiconque, mais sa préférence allait aux classes moyennes et laborieuses, parce que plus nécessiteuses d'aide et d'assistance. Mais avec les obligations de salaires, il n'était pas possible de faire beaucoup plus pour les réellement pauvres, excepté pour des groupes qui recevaient de l'argent public ou privé.

En fait, affronté à une société glauque, et qui élevait mal ses enfants, il semble que Don Bosco considérait que tous les jeunes avaient un besoin grandissant d'aide, fragiles qu'ils étaient, et souvent abandonnés (au sens qu'on les ignorait ou que leurs parents les sous-estimaient), en danger ou à risques. Tous les jeunes, aujourd'hui comme hier, peuvent être classés à *risques*, sans distinction de niveau économique, culturel et social.

Sur la base de ce type de situations, une méthode particulière - qui plus tard sera connue comme *le système préventif* -, proposée et adoptée pour l'éducation et la rééducation de groupes de toutes sortes (jeunes de l'Oratoire, élèves des écoles et des collèges publics, pensionnaires des maisons de redressement ou même des prisons) gagna une large notoriété publique, et fut promue *méthode universelle pour l'éducation de la jeunesse*.

Repartir de Don Bosco - Francesco Motto, sdb

Traduction - Vincent-Paul Toccoli, sdb

*Le but de cette Société est le bien spirituel de ses membres,
à travers la charité pratiquée envers son prochain
et en particulier envers la jeunesse pauvre (Don Bosco)*

6

**LE CHOIX VITAL : CONSACRES ET
ENVOYÉS POUR UNE MISSION
COMMUNAUTAIRE
(1854 - 1874)**

Paragraphe Manquant

L'option pour les jeunes – ou en d'autres mots, la mission salésienne –, est nécessairement bâtie sur l'humus de la consécration. Bien que Don Bosco n'écrivît jamais de traité spécifique sur la théologie spirituelle de la vie religieuse – et comment l'eût-il pu ? –, il ne manque pas de textes dans ce sens parmi ses écrits, et nous allons les utiliser comme base de cette méditation. Délibérément nous allons nous limiter à Don Bosco seul. Je vous laisse le soin d'une remise à jour, explicitement rappelée par les nombreux et riches documents émanant du Saint-Siège et du Magistère Salésien.

Les deux dimensions du salésien : consacré et envoyé.

Au premier article des Constitutions, Don Bosco soulignait le lien indivisible entre consécration et mission : Le but de cette société est le bien spirituel de ses membres à travers la pratique de la charité envers notre prochain et spécialement envers la jeunesse pauvre.

L'idée que Don Bosco se faisait du Salésien - un religieux mais en même temps un homme consacré aux jeunes -, est exprimée dans les termes les plus clairs dans le mémorandum Notes historiques sur la congrégation de saint François de Sales présenté en mars 1874 aux autorités romaines responsables de l'approbation des constitutions.

Pour la raison évidente de les former d'une manière religieuse, la Congrégation Salésienne accepta des individus vertueux et de bonnes manières, désirant se consacrer au bien de la jeunesse, spécialement les enfants pauvres à risques. Pour cette raison, en commençant par le noviciat, les pratiques spirituelles classiques (prière et méditation, conférence ascétique et morale) étaient intégrées avec ce que Don Bosco appelait la part la plus importante du processus d'examen, en d'autres mots : enseigner le catéchisme, assister les enfants en maison, donner quelques cours dans les écoles de jour ou de soir et préparer les ignorants aux sacrements.

Une circulaire du 6 janvier 1884 est un véritable compendium de la doctrine sur la vie religieuse caractérisée par l'interaction entre les deux consécérations : à Dieu et aux jeunes. Nous sommes devenues religieux non pas pour notre propre plaisir mais pour souffrir et gagner du mérite pour nous-mêmes et pour la vie éternelle ; nous sommes consacrés à Dieu non pas pour commander mais pour obéir, non pas pour nous attacher aux créatures mais pour pratiquer la charité envers notre prochain, mus par le seul amour de Dieu. Ici nous pouvons détecter l'avertissement tiré de la première version des Constitutions, et conservé dans les éditions suivantes : Chacun devrait être prêt à souffrir le froid et la chaleur, la faim et la soif, l'ennui et le mépris, chaque fois que la gloire de Dieu et le salut des âmes le requièrent.

Les deux dimensions inhérentes à la vocation.

La fidélité à la double dimension de l'existence salésienne s'enracine dans le choix fondamental de la vocation dont nous parlions ce matin. En elle Don Bosco soulignait trois éléments de base : la réponse confirmée à l'appel concret de Dieu au salut ; l'impulse intérieure, libre et généreuse, de la charité pratique envers notre prochain, spécialement les jeunes, et notre désir d'autoréalisation de nos possibilités à travers la nature et la grâce.

Dans *l'Introduction aux Constitutions*, l'emphase est mise spécialement sur le premier aspect avec l'indication d'une obligation presque morale d'accepter la vocation comme une *grâce spéciale*. Elle nous soustrait aux dangers du monde où *tout est plein de malice* ; elle offre la tranquillité au milieu des orages de la vie ; elle est l'Arche de Noé qui nous libère des trois chemins dans lesquels l'ennemi de la race humaine exerce tous ses mauvais desseins contre les hommes, c'est-à-dire *la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et la concupiscence de la vie*. Et si l'acceptation volontaire de la vocation semble pour don Bosco presque obligatoire, elle tend à devenir plutôt moindre dans la vie quotidienne : *Dieu a décidé pour chaque individu d'un chemin de vie : en le suivant, on parviendra aisément au salut ; sinon, on courra le risque de ne pas disposer des grâces nécessaires pour sauver son âme*. En conséquence, ce n'est pas seulement le seul chemin, mais le chemin le plus aisé et le plus sûr.

Mais il y a aussi un aspect typiquement salésien pour un choix en toute liberté, suggéré par la charité fraternelle. Tout ce que don Bosco pouvait dire sur la vocation aux jeunes et aux Salésiens en formation combinait les deux sortes de salut : le salut de soi-même et le salut des autres. Mais il mettait en garde contre l'exercice de toute pression : *Il ne faut jamais dire : deviens prêtre, ou bien tu ne deviendras rien !* Ce qu'il fallait transmettre, est une simple information. Il recommandait : *Recherchez ceux qui possèdent une*

*inclination et une aptitude pour la congrégation. Mais ne forcez personne à y entrer. Cependant, il n'est pas inconvenant d'aspirer à une vie heureuse, où trouver la paix et la sécurité, avec une formation culturelle et professionnelle et une vie heureuse en communauté. Pour les candidats coadjuteurs, il va plus loin. Dans les *Chroniques de Don Barberis*, après avoir présenté la vocation religieuse salésienne à *quiconque veut sauver son âme*, il ajouta : *En toute confiance dans l'assistance maternelle de la divine Providence, je peux vous assurer que vous ne manquerez jamais du nécessaire, que vous soyez en bonne santé ou malade, jeune ou âgé.* Et la *Chronique* continue en décrivant les innombrables opportunités de travail et de prestige acquis par les Salésiens coadjuteurs en Amérique latine, qui, à l'Oratoire, *ne montraient pas de qualités extraordinaires.**

Un aspect à approfondir : Don Bosco comme salésien.

Pratiquement personne - ni même don Ceria dans son *Don Bosco avec Dieu (Don Bosco con Dio)*-, n'a écrit quoi que ce soit de significatif sur Don Bosco comme personne consacrée, c'est-à-dire sur son entrée dans la vie religieuse, professant les vœux et vivant la vie religieuse en communauté avec les Salésiens, partageant leur dévotion et la vie de charité, en tant qu'individu consacré, inséré dans le contexte social et ecclésial. Et cependant, en présentant la vie religieuse à ses successeurs, il nous laisse voir implicitement et explicitement ses propres convictions profondes, c'est-à-dire, la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes pour la promouvoir. En d'autres mots : l'imitation et la reproduction en nous-mêmes de Jésus-Christ notre Sauveur qui *se mit à faire et à enseigner*, à sa suite dans ses mystères, même jusqu'à la mort. Nous en avons parlé le premier jour d'ouverture de la retraite. Ici, nous avons seulement besoin de rappeler que les objectifs principaux de la vie religieuse salésienne sont les âmes à gagner au Christ par nos activités. Cette tâche ne saurait être remplie que par

un éducateur chrétien qui se fixe comme but sa sainteté personnelle.

De plus le Père éternel, le Christ notre Maître et Notre Vierge bénie, *Mère et Secours de notre Congrégation* étaient vécus par don Bosco comme les protagonistes de sa propre histoire personnelle et celle de la Congrégation. Il écrivit dans son *Testament Spirituel : Le Dieu de miséricorde et sa Sainte Mère vinrent toujours à notre secours dans nos besoins. Ceci était spécialement vrai quand il s'agissait de prendre en charge nos garçons pauvres et abandonnés et plus encore quand leurs âmes étaient en danger.*

Avec cette conviction Don Bosco transmet à ses successeurs, dans sa volonté et dans son testament, la certitude que la présence de Jésus ne manquerait jamais. *Votre premier Recteur est mort. Mais notre Supérieur véritable, Jésus-Christ, ne mourra jamais. Il sera toujours notre maître, notre guide et notre modèle. Mais souvenons-nous que lui, en son temps, sera aussi notre juge et celui qui nous récompensera de notre fidélité à son service.* Et de la même façon pour la présence constante de Marie.

Conditions : les vœux

À l'origine de l'option *religieuse*, Don Bosco donnait beaucoup d'importance à son aspect fonctionnel, soulignant ce que Pie IX lui disait : *Sans vœux, aucun lien effectif entre les membres ni entre supérieurs et confrères.* Mais les références évangéliques et théologiques touchant à la consécration et à l'imitation du Christ sont notables, et même essentielles. En premier lieu, les vœux brisent les chaînes qui nous tiennent esclaves du monde (satisfaction sensuelle, pression des biens temporels, volonté propre etc.) ; et deuxièmement, ils nous lient très étroitement à *la tête suprême de l'église, et en conséquence avec Dieu lui-même*, nous

détachant des choses terrestres, et créant ainsi une cohésion communautaire compacte.

Mais la consécration des vœux apporte avec elle des enrichissements radicaux quant à la grâce. Le mérite de nos travaux est grandement augmenté, notre innocence baptismale restaurée, c'est comme si nous avions subi le martyre, car là où le vœu manque en intensité, il le rattrape en durée. De tout ceci, retenons le rappel final : *A chaque nomination, dans tous nos travaux, peines ou sacrifices, n'oublions jamais que nous sommes consacrés à Dieu, que c'est pour lui seul que nous travaillons, et que nous attendons notre récompense.*

La vertu et le vœu d'*obéissance* exigent une soumission inconditionnelle à la volonté de Dieu. En s'inspirant de St Paul (Phil 2,3), ceci devrait suivre *l'exemple de notre divin Sauveur qui la pratiquait même dans les choses les plus difficiles, et jusqu'à la mort sur la croix. Et la gloire de Dieu exigerait-elle autant de nous, nous devrions nous aussi être obéissants jusqu'au sacrifice de notre propre vie.* Mais puisqu'elle demande grande confiance dans le supérieur, elle offre aussi de grandes possibilités pratiques. L'égoïsme individuel n'exclut pas la recherche commune pour le bien commun de la Congrégation, qui considère l'honneur de l'un comme l'honneur de tous, consolidant par là l'esprit de corps. Don Bosco inculquait et louait continuellement une sorte d'obéissance qui était passée d'une pratique purement amicale et familiale à un réel sacrifice religieux. De ce point de vue, il déclare de façon emphatique, citant Jérôme, Bonaventure et Grégoire : *Dans le vœu d'obéissance repose le corps de toutes les vertus ; le tout de la perfection religieuse consiste dans la pratique de l'obéissance ; l'obéissance conduit à la possession de toutes les autres vertus et les préserve toutes.* Au Troisième Chapitre Général (1880), il regrettait un certain laxisme dans l'obéissance, déclarant qu'il était intolérable qu'un *confrère sans rien dire à personne néglige la tâche dont il est responsable* parce que cela aurait causé un mal

immense à la Congrégation. L'obéissance se devait d'être absolue, en commençant par le Chapitre Supérieur jusqu'aux directeurs, préfets et tous les membres de la Congrégation. Et à quelqu'un qui disait que l'observance des règles était ennuyeuse, il répliqua : Mon cher frère, voulez-vous aller au paradis en carrosse ? Nous ne sommes pas devenus religieux pour notre plaisir personnel, mais pour souffrir et gagner du mérite pour la vie qui vient ; nous sommes consacrés à Dieu non pas pour commander mais pour obéir, non pas pour nous attacher aux créatures, mais pour pratiquer la charité envers notre prochain pour l'amour de Dieu, non pas pour mener une vie facile, mais pour être pauvre avec Jésus-Christ, être pauvre avec lui sur la terre de façon à mériter sa gloire au ciel.

Pour ce qui touche la *pauvreté*, il est significatif que le premier Chapitre Général (1877) ait commencé par publier d'abord la partie des Actes traitant du thème central de l'économie : c'est-à-dire *épargne et austérité*. Nous savons bien sûr que sur les armes de la Congrégation Don Bosco ne voulut pas du motto *travail et prière*, mais *travail et tempérance*. Le texte des Constitutions voyait la vertu et le vœu de pauvreté plutôt du point de vue de la vie commune, bien qu'encore avec référence au *détachement de tous les biens terrestres*. Même la circulaire sur la pauvreté, envoyée aux Salésiens la veille de l'approbation définitive des Constitutions, contient seulement des normes pratiques à propos d'économie et d'épargne - rendues nécessaires par les nombreuses dépenses occasionnées par la construction de nouvelles maisons et *l'augmentation de toutes sortes de nourritures* -, avec quelque réel allègement en finale. Mais sous-jacent, on trouve le vigoureux appel de l'Évangile. Dans la Congrégation, le religieux salésien est *considéré comme ne possédant littéralement rien, s'étant fait lui-même pauvre pour devenir riche avec Jésus-Christ, suivant l'exemple du Sauveur, qui est né dans la pauvreté, a vécu privé de tout et mourut dépouillé de ses vêtements sur la croix*. Il y a, bien

sûr, d'autres motivations. La congrégation et ses maisons vivent des dons de la charité et ont décidé constitutionnellement de vivre de cette façon-là, sans s'assurer de ressources sûres, de fondations et de revenus, etc. *Nous vivons de la charité de nos bienfaiteurs* et conséquemment : *Il faut considérer cela comme un principe inviolable, que nous ne conservons aucune propriété d'aucune sorte, sauf les maisons et tout ce qui est nécessaire à la santé des confrères et des élèves. Garder propriété pour un gain financier est une insulte à la divine Providence qui vient toujours à notre aide, de façon merveilleuse et même étonnante.* Plus tard, à la maison, on l'entend marteler : *Si nous commençons à nous laisser aller à la facilité et au confort, notre pieuse société courra à sa ruine. Le monde nous fera bon accueil tant que notre souci se portera vers les enfants sauvages, sans-logis et pauvres, vers ceux qui dans la société courent le plus de risques. Ceci est notre vrai bonheur que personne ne nous envie ni ne veut nous arracher.* Finalement le Salésien se libère lui-même par la pauvreté de tous les fardeaux des soucis temporels, ce qui booste ses activités avec efficacité, à telle enseigne que Don Bosco avait l'intention de la radicaliser encore plus, sans demi-mesures ni compromis : *Pour nous, rien de plus que la nourriture et le vêtement, le reste est superflu et contraire à la vocation religieuse.*

En matière de *chasteté* - et même plus que dans le cas de l'obéissance et de la pauvreté -, Don Bosco se réfère plus fréquemment à la vertu qu'au vœu. Ses conférences et entretiens aux Salésiens se ressemblent tous plus ou moins, avec quelques aménagements quand il parle aux novices, aux jeunes profès ou aux jeunes gens en général. Pour les Salésiens, il souligne toujours la délicatesse de leur mission parmi les jeunes, et ceci d'autant plus que ces derniers sont issus d'environnements moralement dégradés. Dans *l'Introduction aux Constitutions*, Don Bosco se montre prodigue dans sa louange des vertus et dans ses avertissements sur les dangers et les précautions à prendre : on retrouve cela en partie

dans les Constitutions elles-mêmes. Il indique même des thérapies, analogues à celles suggérées à tous sans discrimination : éviter la familiarité avec les personnes de l'autre sexe et les amitiés particulières avec les jeunes, garder ses sens sous contrôle, pratiquer la tempérance, spécialement en matière de nourriture et de boisson, et éviter bien sûr de fréquenter les endroits, les personnes et les situations trop mondaines. Dans des conférences ciblées pour les Salésiens, pour les jeunes gens, et pour les adultes, il parlait de moyens positifs et négatifs en termes analogues à ceux qu'il utilisait avec les garçons. Le point de départ consistait dans la méthode de *la fuite* : *Je suis toujours en train de vous recommander de vous tenir au milieu des jeunes, et maintenant je vous demande de les fuir ! Qu'est-ce que je veux dire ? Que nous devons être avec eux, que nous devons être au milieu d'eux, mais jamais seul avec un seul d'entre eux, jamais avec l'un plus qu'avec un autre. Regardons les choses en face : ceci a été la cause de la ruine de congrégations religieuses, dédiées à l'éducation des jeunes.* C'est le paradoxe de la chasteté salésienne : avec la responsabilité la plus généreuse et affectueuse, avec la tendresse aimante, il faut recommander le détachement le plus radical ; à la vulnérabilité émotive doit s'adjoindre la rigueur de l'autodiscipline. Pour préserver la chasteté, Don Bosco parlait aussi de moyens positifs : méditation, examen de conscience etc. et spécialement *de petites choses faciles à faire mais efficaces*, résumées dans le programme compréhensif suivant *remplir exactement ses devoirs* : étude, assistance, enseignement, ponctualité aux repas et à la récréation, respect de l'emploi du temps. Don Bosco était infatigable dans la bataille pour la défense de la moralité. Il voulait *une atmosphère générale, environnementale et personnelle* ; et en plus de la chasteté, il appelait à être vigilant en matière de conduite et parole, de livres, journaux, décorations et représentations théâtrales. *Ne laissez pas le moindre blâme éclater au milieu de nous*, insistait-il au cours du second Chapitre Général 1880.

En communauté

Liée par des structures substantiellement ordinaires, la communauté religieuse (immergée dans la communauté plus grande des garçons) vit comme telle, spécialement au travers les liens internes entre ses membres qui partagent les mêmes idéaux, ont professé les mêmes vœux, entretiennent une relation particulière avec les supérieurs en vertu de l'obéissance religieuse, et ont leurs propres moments de réflexion, de formation religieuse, ainsi que quelques temps de prière particuliers.

Le premier schéma spécifique en fut donné par les délibérations du premier Chapitre Général (1877), sous cinq titres : étude, vie commune, moralité, économie et directives aux Provinciaux.

Mais par-dessus tout, chaque chose devait être imprégnée par l'esprit défini essentiellement dans les Constitutions. *Tous les membres vivront une vie commune, unis seulement par les liens de la charité fraternelle et des vœux simples qui les lient ensemble afin de former un seul cœur et une seule âme pour aimer Dieu et le servir.*

Les relations hiérarchiques vinrent plus tard comme une conséquence naturelle - ainsi que pour l'obéissance et la charité. Dans le second Chapitre Général Don Bosco prend sur lui de s'opposer à des changements majeurs spécialement dans les écoles, et pour cultiver l'esprit de charité et de douceur de saint François de Sales qu'il estimait en déclin, spécialement dans les écoles où les élèves étaient regardés de haut, voire pas si bien traités, négligés et mis à la porte des classes. Des désaccords surgissaient entre enseignants et supérieur, si ce dernier s'aventurait d'adoucir les mesures répressives. Il conclut : *C'est mon désir le plus ardent que vous pratiquiez tous ce véritable esprit de douceur et de charité et que vous fassiez tout ce qui est possible pour le répandre parmi les membres de votre maison. Je veux aussi que chaque directeur*

pratique et répande autour de lui l'esprit de saint François de Sales.

Dans son *Testament Spirituel*, Don Bosco consacre toute une section au concept familial de *Cor unum et anima una*. Et de suite après, il dénonce comme le mal absolu - la peste des pestes, comme il dit -, les critiques, les murmures et l'intolérance. Et il recommandait la thérapie de l'unité entre supérieurs et confrères, de l'harmonie entre eux, du conseil et de l'aide mutuels et de la fidélité aux devoirs respectifs. Cela dépendait aussi de l'attitude du supérieur, comme il le déclara aux membres du quatrième Chapitre Général : *Don Bosco recommande que chaque chose soit faite au nom du supérieur et que les règles soient observées, non pas comme une imposition personnelle, mais en vertu du devoir qui s'impose par la règle elle-même. Une approche du type « Faites-le parce que je le dis », casse tout.*

Dans une conférence donnée en février 1876, Don Bosco réaffirmait que les Constitutions étaient comme un code que tous, supérieurs comme confrères, devaient observer dans un esprit religieux. Fini le temps de mener une gouvernance de type traditionnel et presque patriarcal. On devait maintenant adhérer aux règlements récemment approuvés : en prendre connaissance, et les appliquer. Cela procurait deux avantages : le travail serait *collectif et non plus simplement individuel* et le *gouvernement du directeur pouvait rester paternel comme nous le désirons tant*. Et ainsi, comme il s'avéra lors d'une intervention au second Chapitre Général, l'observance doit inclure la communauté salésienne à tous ses niveaux hiérarchiques, à commencer par les membres du Chapitre Supérieur jusqu'aux directeurs, préfets et à tous les membres de la Congrégation. Il insistait là-dessus en faisant particulièrement allusion aux niveaux intermédiaires, aux enseignants et aux maîtres d'atelier qui avaient tendance à devenir autonomes et à négliger les directives des supérieurs.

La marque de toute chose devait être la figure du directeur qui devait être *un clone de Don Bosco, directeur de l'Oratoire*. C'est à lui et à ses responsabilités qu'étaient adressés - en plus des recommandations confidentielles -, les diverses conférences, règlements, délibérations des Chapitres Généraux ainsi que les directives et observations faites par Don Bosco et Don Rua lors de leurs visites officielles ou privées.

*Le directeur est le supérieur de chaque maison. Il nourrit le progrès spirituel, scolaire et matériel de la maison à lui confiée, et pour cette raison, il adhère aux règles posées par le chapitre 10 des Constitutions. Un ton plus spirituel se reflète dans les recommandations que Don Bosco adressait au directeur d'une maison et à ses confrères dans le Testament Spirituel. Il doit être un modèle de patience avec ses confrères et se doit ainsi de les assister, aider, instruire de leurs devoirs à remplir, mais jamais par des paroles dures ou offensantes ; il doit leur témoigner sa confiance et les traiter avec douceur, les aviser sévèrement si nécessaire, mais *semper in camera caritatis*... même dans le cas de réprimande publique ou de dénonciation.*

Instruments de cohésion

La solidité et la fertilité de la communautaire religieuse et éducative pouvaient être renforcées encore, selon Don Bosco, par deux autres pratiques, confiées en premier lieu au directeur : le *rendiconto* (entretien amical) et les conférences.

Le texte des Constitutions sur le thème du *rendiconto* fut soumis à de laborieuses transformations, passant d'une forme trop insistante à une autre - en harmonie avec la pratique canonique -, qui déboucha sur une formule approuvée en 1874 : *Que chacun ait pleine confiance dans son supérieur : cela sera d'une grande aide pour les confrères de rendre compte de temps en temps de leur for externe aux supérieurs de la Congrégation. Chacun devrait*

confesser avec promptitude et simplicité les fautes externes commises contre les règles, ainsi que le progrès réalisé dans la vertu, de façon à recevoir aide et secours, et si c'est nécessaire, quelque admonition appropriée.

Au second Chapitre Général, une session entière fut consacrée à une réflexion par Don Bosco sur l'unité de la direction, nécessaire à une congrégation en expansion rapide, pour assurer l'unité d'esprit et d'action. Elle avait besoin de la synergie entre supérieurs et confrères. *Les directeurs et Provinciaux doivent se considérer eux-mêmes comme une seule famille, avec la seule préoccupation commune de faire tous les efforts nécessaires pour qu'elle continue avec succès. Que tous les membres considèrent le directeur comme un père aimant, ou un grand frère, qui a reçu la tâche de les aider à remplir leurs propres obligations comme il faut. Qu'ils ne lui dissimulent ni le bien ni le mal qu'ils ont pu commettre, mais s'ouvrent à lui en toute simplicité.*

Un avertissement passionné est adressé aux directeurs dans le *Testament Spirituel*. *Autant que possible n'omettez jamais le rendiconto, et à cette occasion, que chaque directeur devienne l'ami, le frère ou le père de ses confrères. Qu'il leur accorde tout le temps et la liberté dont ils ont besoin pour parler et exprimer leurs besoins et intentions. De son côté, qu'il ait le cœur ouvert, sans montrer aucune rancœur ni ramener sans cesse les manquements anciens, sinon dans le but de donner un avis paternel ou un rappel charitable des devoirs qui auront été négligés.*

Parallèlement, il insiste sur les conférences mensuelles. Il en parla au premier Chapitre Général. *Le directeur devrait demander aux enseignants de lui communiquer le fruit de leur expérience, et y faire allusion lors des rencontres. À cette fin, il devrait donner au moins trois conférences par an aux enseignants. Et encore plus loin, dans le second Chapitre Général. Ces conférences (bimensuelles pour les confrères) sont comme un lien second,*

permettant aux confrères et au directeur de former un seul corps et une seule âme. Dans les Actes publiés en 1882, dans les Directives aux directeurs, on peut lire un petit article qui prescrivait : Qu'il donne au moins trois conférences par an à tout le corps enseignant et assistant. Qu'il ne manque jamais de recevoir chaque mois le rendiconto de tous les membres.

La communauté religieuse salésienne n'est ni un monastère et ni un couvent, ni encore une simple résidence ou encore un centre d'opérations. C'est une communauté de type familial, à la fois sous son aspect pédagogique (communauté éducative) et parce qu'elle est constituée de personnes consacrées vivant ensemble (une maison d'éducation religieuse). Vie et travail se passent à *la maison* avec grand dévouement, parce que tout est ici la combinaison de tout : incluant les destinataires de l'œuvre ! De ce point de vue, la communauté est capable de régénération et d'innovation continues. Elle se renouvelle à travers l'acquisition de nouveaux collaborateurs. Le souci de l'extension de cette œuvre dans les deux directions est un trait caractéristique supplémentaire du profil des Salésiens.

La recherche de vocations est la tâche de chacun, individus et communautés, et Don Bosco pressait à utiliser toutes les ressources du système préventif : sacrements, prière, tendresse aimante, esprit de famille. Au second Chapitre Général, face à des difficultés spécifiques, il proposa les deux remèdes classiques : *D'abord je vois que nous aurions besoin de nous traiter les uns les autres avec grande charité et tendresse et que nous fassions de même avec tous les membres. Et la base pour les vocations est la moralité.* Dans cette connexion, il déplorait l'étendue de l'immoralité, réputée être présente dans les familles des jeunes, dont les membres étaient impliqués dans une chaîne d'immoralité, même dès l'âge de quatre ou cinq ans.

Il suggérerait aussi quelques moyens pour promouvoir les vocations - dans la durée. Dire toujours du bien des prêtres. Se garder des mauvaises fréquentations et de lire de mauvais livres. Inviter enseignants, surveillants et même les directeurs, depuis leur chaire, à évoquer fréquemment la vocation et à faire comprendre que c'est le grand pas dont dépend toute la vie. Tenir prêt les brochures, les biographies de Dominique Savio et de Michel Magon, etc. *Et beaucoup de travail de notre part*, comme par exemple d'apparaître comme Salésiens en toute occasion, et pas seulement au prêche ou au confessionnal, mais aussi comme enseignant ou dans toutes les autres activités pour lesquelles nous sommes bien connus

Dans le *Testament Spirituel*, il revient explicitement et avec insistance sur le thème des vocations comme une marque distinctive de la Congrégation. *Dieu a appelé la pauvre Congrégation Salésienne à promouvoir les vocations ecclésiastiques parmi les jeunes pauvres et d'humble condition. Les familles riches sont généralement trop immergées dans l'esprit du monde, et malheureusement leurs enfants s'imbibent automatiquement du même esprit, perdant celui de la vocation que Dieu a placée dans leurs cœurs.* Et il concluait : *Souvenons-nous que nous offrons un trésor à l'Église chaque fois que nous trouvons une vocation de qualité. Il importe peu que ce soit une vocation diocésaine ou missionnaire, ou encore religieuse. C'est toujours un grand trésor à faire à l'Église de Jésus-Christ.*

Et maintenant nous allons faire une pause, même si il y a d'autres sujets très intéressants dont nous pourrions parler : par exemple le Salésien comme religieux dans l'Église et comme citoyen libre dans la société civile. Mais ce que nous avons dit sera suffisant. Essayons de résumer un peu.

La spiritualité religieuse des Salésiens est caractérisée par le fait qu'elle se confond en quelque sorte avec la mission auprès des

jeunes, caractérisée par le système préventif. Au concept traditionnel classique du religieux comme *homme pour Dieu* sont combinées chez le Salésien des exigences de sa condition comme *homme pour les hommes*, ou mieux *homme pour les jeunes*.

La vie divine, le travail, le paradis sont en conséquence le cœur de la spiritualité salésienne, lesquels sont vécus dans une activité de synthèse harmonieuse de prière, de vie intérieure et de charité. Le travail est sans aucun doute le pilier de l'existence religieuse salésienne : fondé sur la foi et trempé dans la charité qui pousse à aimer Dieu, et à aimer notre prochain parce que Dieu l'aime et de la même façon que Dieu l'aime.

Les derniers mots du *Testament Spirituel* fournissent la clé pour interpréter l'activité salésienne comprise comme charité totale, serait-ce au prix du sang et jusqu'à l'union mystique avec Dieu, comme un amour sans frontières d'auto sacrifice. *Quand il arrive qu'un Salésien meurt au travail pour les âmes, on peut dire que la Congrégation a gagné un grand triomphe, en plus des bénédictions du ciel !*

*La plus grande entreprise de notre congrégation
Est celle de la Patagonie (Don Bosco)*

7

LE TOURNANT STRATÉGIQUE : LES MISSIONS (1875)

La société salésienne est née de l'esprit missionnaire de Don Bosco - qui déjà comme prêtre diocésain préférait se vouer à ceux qui se situaient loin de l'église, plus que dans la structure ordinaire du travail pastoral diocésain. Sa propre *mission intérieure aux jeunes* devint en fait la plate-forme de lancement idéal pour les missions étrangères. Le tournant missionnaire survint, comme nous le savons, en 1875 quand la *Congrégation des Oratoires* devint aussi *l'Institut pour les Missions Étrangères* et que le Salésien *envoyé aux jeunes* se transforma en *envoyé aux nations*.

Le souci aigu de don Bosco l'empêchait de se satisfaire d'objectifs déjà atteints ; cela l'excitait au contraire à inoculer une énergie nouvelle à la société religieuse en lui assignant de nouveaux objectifs. À *propos du grand besoin de missionnaires et des innombrables êtres humains encore à convertir* - note le chroniqueur don Barberis le 20 mai 1875 -, la discussion en vint à l'Asie (). *La Chine seule (l'empire chinois) avait déjà presque 500 millions d'habitants et l'Inde presque 200 millions. Nous croyons qu'il y a déjà beaucoup de travail à faire en Europe, mais l'empire chinois à lui tout, a la population une fois et demie plus nombreuse que l'Europe tout entière. Nous sommes habitués à parler du Piémont. Nous étudions son histoire et ses avancées positives et négatives. Mais le Piémont n'est qu'une goutte d'eau*

dans l'océan. Et quel point minuscule représente notre Oratoire du Valdocco ! notait don Bosco dans un sourire. Et cependant il nous donne tant à faire ! Et de ce petit trou du monde, nous pouvons prévoir d'envoyer des membres, ici, là et partout !

De plus don Bosco voulait se libérer des restrictions légales locales, autant civiles que canoniques. Et à ceux qui étaient effrayés que l'extension de l'œuvre outremer ne diminuât ce qui pouvait être fait en Italie, il répliquait - toujours selon le même chroniqueur - : *Ils ne voient pas qu'ici nos prêtres ont les bras coupés ! Pour trouver des occasions de confesser, ils doivent remuer terre et ciel ! Et ceux qui cherchent des occasions de prêcher, trouvent que cela leur arrive trop peu souvent ! J'ai besoin de trouver quelque endroit où l'on puisse travailler sans autant de frustrations.* Dans ce contexte, l'initiative américaine se lia avec l'expansion de l'œuvre en France, qui démarrait en même temps.

À la tête de l'entreprise américaine, il plaça quelques hommes extraordinaires : le père Jean Cagliari, qui plus tard devint à la fois évêque et cardinal ; le modeste, mais tenace et infatigable père François Bodrato ; le créatif et vivant père Louis Lasagna qui devint lui aussi évêque et mourut tragiquement dans un accident de train en 1895 à l'âge de 45 ans ; le père Jacques Costamagna qui devint évêque et vicaire apostolique en Équateur ; le père Joseph Vespignani, à l'éminente personnalité dans le monde salésien d'Amérique du Sud et au Généralat Salésien. D'un point de vue historique, c'est eux qui s'acquittèrent sur place du travail immédiat d'établir les fondations et de lancer l'activité pastorale d'évangélisation. Mais Don Bosco restait toujours présent à chaque étape. C'est lui l'initiateur des missions, et il continuera de les soutenir au mieux de ses capacités, en dépit du manque de ressources et de personnel. Il travaillait intensément à promouvoir les vocations missionnaires, à fournir le personnel nécessaire, et à rechercher des bienfaiteurs. Il envoyait des lettres d'animation spirituelle, individuelles et collectives, prêtant une attention toute

particulière aux leaders - Provinciaux et directeurs -, sans oublier les individus. Il se réservait la tâche de garder vivante - parmi les confrères et devant les autorités civiles et ecclésiastiques des deux côtés de l'océan -, la réalité missionnaire de son entreprise. Il parvint même à lui donner un fondement juridique, par l'institution pontificale - bien qu'imparfaite et incomplète -, des premiers Vicariat et Préfecture Apostoliques en Patagonie et en Terre de Feu.

Le tournant missionnaire de la Congrégation

Une fois acceptées les deux œuvres d'activité pastorale et d'éducation en Argentine, Don Bosco se mit bientôt à parler de *missions* (au pluriel). La lettre circulaire aux Salésiens du 5 février 1875 leur demande individuellement de se porter volontaires. *Parmi les nombreuses suggestions de lancement d'une mission dans les pays lointains, il semble que la préférence pourrait être donnée à la République Argentine. Dans ce pays, en effet, en plus des régions déjà civilisées, on trouve encore d'immenses territoires habités par les natifs chez qui, par la grâce de Dieu, le zèle des Salésiens pourrait trouver un terrain d'action. Maintenant nous devons préparer le personnel de cette première expérience, et je veux y envoyer uniquement des confrères qui en feront le libre choix, et non par obéissance.*

Le thème des missions devint dominant dans la propagande de Don Bosco, à commencer par les conférences aux Salésiens au Valdocco jusqu'à sa correspondance privée. À la fin du mois d'août, dans une requête au Préfet de la Congrégation Propaganda Fide, il présenta l'administration du collège Saint-Nicolas comme spécialement avantageuse pour les missions. Ensuite, après avoir souligné que c'était que la première fois que la Congrégation Salésienne ouvrait des maisons en territoire de mission, il demanda *qu'on lui accordât toutes les faveurs, grâces spirituelles et*

privilèges que le Saint-Siège garantit d'habitude aux religieux à l'œuvre aux missions étrangères, ainsi que toute contribution en argent, livres en espagnol et toutes autres choses utiles pour l'Église et l'école.

Dans son discours d'adieu du 11 novembre 1875, don Bosco reprit à son compte les paroles de l'Évangile : *Allez dans le monde entier, enseignez toutes les nations, annoncez l'Évangile à toute créature !* Et il déclara : *Avec ces mots, le divin Sauveur nous donne un commandement - et non pas quelque vague conseil -, d'aller en mission et de prêcher l'Évangile.* Il continua : *C'est en obéissant à ce précepte que l'idée de cette mission a été conçue et préférée à toute autre suggestion en faveur de la Chine, l'Australie ou autre part en Amérique. De cette façon nous commençons un grand travail - non pas que nous ayons une quelconque prétention ou espérance de convertir le monde entier en un clin d'œil -, mais qui sait si ce départ, cette petite entreprise ne sera pas la petite graine qui deviendra un grand arbre. J'espère qu'il en sera ainsi.* Puis il leur déclara qu'ils étaient envoyés par l'Église et sa Tête Suprême : *En avant, allez proclamer l'Évangile et administrer les sacrements dans ces régions lointaines, et souvenez-vous que l'Église est la même en Europe et en Amérique. La Providence qui nous gouverne ici, vous gouvernera aussi là-bas. Jésus-Christ est également le Sauveur des âmes d'ici comme de là-bas.* Et finalement, se tournant vers ceux qui étaient en partance, et leur dévoilant un point intéressant de ces fameux souvenirs qu'il avait écrits spécialement pour eux : *A chacun d'entre vous individuellement, j'ai confié ce qui inspirait mon cœur et que je pensais vous être utile. À vous tous, je laisse maintenant par écrit quelques rappels généraux qui sont mon testament pour ceux qui partent en ces pays lointains.*

Cette sorte d'envoi se renouvellera lors de chaque expédition missionnaire les années suivantes

Traits de la spiritualité missionnaire

En quittant Turin, chaque missionnaire emportait avec lui une copie des *Souvenirs*. Ce document synthétique - les discours du départ, d'autres plus tard -, fournissait le cadre d'une spiritualité éminemment catholique et salésienne. C'est une spiritualité missionnaire élaborée, dans laquelle se mêlent les exigences et les qualités de ceux qui étaient *envoyés aux jeunes* et de ceux qui étaient *envoyés aux nations*.

Da mihi animas. Rechercher des âmes - mais pas l'argent, les honneurs ni les dignités -, prenait place en tête des *Souvenirs*. La mission salésienne était née et prend place dans la continuité vitale avec le précepte du divin Sauveur d'*aller proclamer l'Évangile*. Le ciment de tout est le Pape, et pour cette raison (pour citer encore la chronique de Don Barbéris), *dès que nous avons évoqué ces missions, nous nous en sommes immédiatement ouverts au Saint-Siège, et tout a été fait avec la pleine connaissance de Sa Sainteté*. De plus, avant de partir, tous les missionnaires allaient chez le Saint-Père pour le vénérer et lui demander sa bénédiction apostolique : pratique catholique en accord total avec la sensibilité salésienne. *Mon cœur se réjouit aussi, avec grande consolation, de voir s'étendre le royaume du Jésus-Christ, notre Congrégation se consolider, et notre modeste action contribuer de sa petite pierre au grand édifice de l'Église*. (Barberis). Dans l'adresse du 11 décembre 1875 - que nous avons déjà citée -, Don Bosco dépeint, en un tableau très cru, le besoin d'assistance spirituelle ressenti par les prêtres en Argentine, ainsi que la forte attirance de beaucoup d'autochtones pour la religion chrétienne. *Ils ne sont pas sauvages par nature, et quand ils entendent prêcher la religion de Jésus-Christ, ils l'acceptent immédiatement*. De là, le besoin de disposer de beaucoup de travailleurs de l'Évangile, et de prier pour que le Maître de la moisson envoie des ouvriers à sa moisson, des ouvriers selon son cœur, pour que le royaume du Christ puisse s'étendre sur cette terre.

Les 20 paragraphes des *Souvenirs* résument et confirment pour les missionnaires les traits fondamentaux de la spiritualité salésienne. Ils sont adressés de façon spéciale à ceux qui peuvent avoir à travailler dans des environnements particulièrement difficiles à plusieurs titres : religieux, moral, social, culturel et politique.

En premier lieu, la moralité - à quoi se réfèrent au moins 4 des 20 paragraphes. (2) *Être charitable et très courtois envers tous ; éviter conversations et familiarités avec les personnes de l'autre sexe, et avec des personnes dont la conduite est sujette à soupçon. (3) Pas de visites, sauf pour des motifs de charité ou de nécessité. (4) Ne pas accepter d'invitation à dîner, sauf pour des raisons graves. Et dans ce cas s'arranger pour se faire accompagner d'un confrère. (9) Éviter l'oisiveté et les disputes, et observer une grande modération dans la nourriture, la boisson et le sommeil.*

Viennent ensuite des recommandations - se rapportant spécifiquement aux pays étrangers -, envers tous les types d'autorités, civiles ou ecclésiastiques. (6) *Montrer du respect à toutes les personnes en position d'autorité, civiles et religieuses. (7) Lors d'une entrevue avec une personne d'autorité, prendre soin de la saluer avec le respect qui lui est dû. (8) De même envers les personnes et les ecclésiastiques appartenant à des instituts religieux. (10) Aimer, révéler et respecter les autres ordres religieux, et n'en parler que pour en dire du bien. De cette façon, vous serez estimés par tous et vous travaillerez à la promotion de notre Congrégation.*

Parmi les populations en voie de développement, mais en même temps les émigrés débarquant en masse et les nombreux autochtones, le commandement de la pauvreté est d'une particulière importance pour ceux qui travaillent avec les populations autochtones. Ceci est résumé dans les trois paragraphes suivants : (5) *Prendre un soin spécial des malades, des jeunes, des*

personnes âgées et des pauvres : et vous gagnerez la bénédiction de Dieu et la bienveillance des hommes. Prendre soin de sa propre santé. Travaillez, certes, mais seulement autant que vos forces vous le permettent. (12) Qu'on voit et sache que vous êtes pauvres dans le vêtement, la nourriture et l'habitation : vous serez riches aux yeux de Dieu et gagnerez le cœur des hommes.

Pour préparer les Salésiens à des situations de besoin inhabituel, on trouve des paragraphes qui suggèrent une conduite personnelle et communautaire ravivée par la charité, nourrie par la dévotion et productive en vocations. Le paragraphe 13 est une incitation à la charité : *Aimez, conseillez et corrigez-vous les uns des autres, sans vous laisser emporter par l'envie ou la rancœur. Que le bien de l'un soit celui de tous, que les troubles et les souffrances de l'un soient les troubles et les souffrances de tous, et que chacun s'efforce d'évacuer, ou au moins d'adoucir, les soucis des autres.* En étendant une telle application à tous ceux dont on s'occupe, on peut y raccrocher le paragraphe 19 : *Écouter les deux sons de cloches avant de se faire une opinion en matière de rapport et de controverse.*

Quatre paragraphes sont des rappels en matière de piété et de dévotion : (14) *Observer la Règle, et ne jamais oublier chaque mois l'Exercice de la Bonne Mort.* (15) *Chaque matin, recommander à Dieu les occupations du jour et spécialement les confessions, les cours, l'instruction religieuse et les homélies. Soutenir avec constance la dévotion à Marie Secours des Chrétiens et au Très Saint Sacrement.* (17) *Recommander aux garçons la confession fréquente et la communion.*

Le souci des vocations est tenu en alerte par le paragraphe 18 : *Pour cultiver les vocations ecclésiastiques, inculquer constamment : (a) l'amour de la chasteté, (b) l'horreur du vice opposé, (c) l'évitement des mauvaises fréquentations et (d) la fréquente communion. Être toujours charitable, agréable et doux.*

Le 20^{ème} et dernier paragraphe est une invitation à élever fréquemment pensée et aspirations vers les *quatre fins dernières* : *Quand surviennent fatigue et souffrances, ne jamais oublier qu'une grande récompense nous attend au ciel.*

Traits de la spiritualité missionnaire dans la correspondance avec les Supérieurs aux missions

Le contenu des *Souvenirs* fut plus tard confirmé et enrichi par des lettres personnelles aux missionnaires. Elles renforcent la fidélité à la vocation originale : le travail auprès des jeunes. Elles encouragent l'engagement dans le ministère dont le besoin urgent se faisait sentir parmi les émigrants et les gens en général. Et elles rappellent sans cesse *le rêve missionnaire*, accompagné d'exhortations – répétées -, au courage et au sacrifice pour le développement futur de l'œuvre.

Les débuts en Argentine et en Uruguay furent la rampe de lancement pour une expansion imprévue en Amérique du Sud. Les pionniers de l'installation en Argentine 1875 et en Uruguay à partir de 1877 eurent à se débrouiller tous seuls, sans moyens ni personnels adéquats. De gros problèmes surgirent bientôt. Mais la véritable activité missionnaire en soi connut un démarrage relativement lent, à cause de l'inaptitude de quelques sujets, la mauvaise adaptation d'autres et quelques défections. Mais cependant, ceux qui avaient grandi à l'école d'un homme aussi courageux et aussi prophétique que Don Bosco - et étaient encore gonflés par la fascination qu'il continuait d'exercer sur eux -, s'attaquèrent au travail à un rythme intense et efficace.

Les Salésiens d'outre-mer qui occupent une place éminente dans les lettres de Don Bosco étaient ceux qu'il destinait à devenir Provinciaux et directeurs.

Les deux premières années, une importance considérable s'attache à la correspondance avec Cagliero, chef des missionnaires, maintenu membre du Chapitre Supérieur qui avait toute autorité. Voici quelques notes à ce propos. Une lettre du 12 février 1876 est de particulière importance. Don Bosco y montre son grand regret, à cause d'une lettre écrite par le père Tomatis de Saint-Nicolas en Argentine au père Francesia directeur de Varazze, dans laquelle il dit ne pas s'entendre du tout avec un certain confrère, et qu'avant longtemps il rentrerait en Europe. Et il continue en touchant deux aspects très significatifs de la spiritualité missionnaire : *Dis-lui deux choses : (1) un missionnaire doit obéir, souffrir pour la gloire de Dieu et montrer le plus grand sérieux à observer les vœux par lesquels il est consacré au Seigneur ; (2) quand il n'est pas content, qu'il s'en ouvre à son supérieur ou qu'il m'écrive directement, et moi, je lui dirai quoi faire.* Plus tard, il écrivit directement à Tomatis (7 mars 1876) : après lui avoir fait part de son regret à propos de la lettre de Varazze, il dessine le profil du missionnaire. *Écoute un peu, cher Tomatis : un missionnaire doit être prêt à donner sa vie pour la plus grande gloire de Dieu : ne serait-il donc pas en conséquence capable de mettre fin à cette petite antipathie pour un compagnon, même si ce dernier est plein de défauts ? Écoute bien ce que dit St Paul : Portez le fardeau les uns des autres et c'est ainsi que vous remplirez la loi du Christ. La charité est douce, patiente et supporte tout. Et si quelqu'un ne prend pas soin des siens ni de ceux de sa maison, il est pire qu'un infidèle. Ah, mon cher fils, accorde-moi cette grande consolation - ou plutôt fais-moi ce plaisir : c'est don Bosco qui te le demande -, de faire de Molinari ton grand ami à l'avenir : si tu ne peux l'apprécier à cause de toutes ses limites, fais-le pour l'amour de Dieu, aime-le pour l'amour de Dieu. Tu le feras pour moi, n'est-ce pas ?.. À part cette histoire, je suis satisfait de toi, et tous les matins à la sainte messe, je recommanderai à Dieu les efforts que tu fais.* Dans une autre lettre au père Cagliero (29 juin 1876), il souligne encore la fidélité

à la mission salésienne spécifique : *C'est ce que Dieu nous demande à ce point du temps. Des maisons et des collèges sans prétention, des abris dans lesquels nous pouvons accueillir des jeunes primitifs ou à demi civilisés, si possible. Et un grand effort pour promouvoir les vocations.* Plus tard la même année, le 1^{er} août, il écrivit de nouveau, pressant de développer l'expansion missionnaire : *De manière générale, gardez toujours présent à l'esprit que Dieu veut que nous orientions nos efforts en direction des Pampas et de la Patagonie et vers les pauvres enfants abandonnés. Sachez qu'il y a ici grand enthousiasme pour les missions : hommes de loi, notaires, prêtres de paroisse et enseignants demandent à devenir salésiens afin de pouvoir partir aux missions. Fais de ton mieux pour trouver des élèves, et des personnes plus âgées parmi ces primitifs. Si l'un ou l'autre d'entre eux avait envie de venir en Europe étudier et apprendre un métier, envoie-les par tous les moyens.* En attendant se répandait le rêve américain, et avec lui – peut-être un peu trop rapidement –, le rêve missionnaire. Le 10 janvier 1877, dans une lettre à un certain Boassi, Don Bosco était heureux d'entendre que ce dernier avait noué une très bonne relation avec Don Pedro et sa femme l'impératrice du Brésil : il ajouta : *Si cela se présente, suggère-leur que nous ouvrons une maison dans cet immense pays.* Un mois plus tard, le 14 février il confia au père Cagliero un plan d'avenir à n'en pas croire ses yeux. *Il avait été poussé, dit-il, par deux suggestions du pape qu'il avait acceptées. Un Vicariat apostolique en Patagonie, à Carmen ou Santa Cruz ou Punta Arenas, ou mieux, un seul Vicariat embrassant les trois.* Et alors, Cagliero ? Don Bosco continua : *Il peut partir pour l'Inde. Pour le début de 1878, nous allons prendre le Vicariat apostolique de Mangalore qui a quelque 3 millions d'âmes.* Naturellement un frein allait devoir être mis aux plans pour l'Asie (mai 1878) : *Parce qu'à l'allure où nos maisons se multiplient et que notre personnel s'amenuise, nous allons devoir suspendre les plans pour Ceylan, Mangalore et l'Australie etc. jusqu'à ce que tu reviennes.* En août Cagliero rentra

en Europe et d'autres prirent les responsabilités en Amérique Latine : et en fait, lui-même resta à Turin, comme une sorte de super-Provincial pour l'Amérique.

Le premier Provincial domestique en Argentine fut le père Bodrato qui resta en poste jusqu'à sa mort le 2 août 1880. Les quelques rares lettres que Don Bosco lui écrivit contiennent une sorte de ligne de conduite pour la direction paternelle des Salésiens (1) *Fais tous les sacrifices pour préserver la charité et l'union parmi les confrères ; (2) si tu dois donner une correction ou un avis particulier, ne le fais jamais en public mais toujours 'entre quat'z' yeux' ; (3) et quand tu as donné une correction, oublie la faute et témoigne au délinquant la même gentillesse qu'avant* (31 décembre 1878). À une autre occasion (17 avril 1880) il écrivait : *Recommande à nos chers confrères (1) de travailler autant que leur santé le leur permet, mais que chacun veille à la paresse ! (2) Recommande l'observance de nos règles. Malheur à nous si nous les étudions sans les mettre en pratique.* Dans les deux dernières lettres qu'il écrivit à don Bosco (1880), le père Bodrato souligna spécialement ce que la figure du fondateur signifiait pour lui et pour les Salésiens d'Amérique, ainsi que la relation de filiale dévotion qui les liait au Supérieur Majeur. Dans une lettre du 6 avril, le fondateur apparaît comme *un vivant message* de leur style de vie. *Don Bosco est notre norme de vie. Nous devons inverser la phrase : Gloria Patris Filius Sapiens : la gloire du Père, c'est la sagesse du Fils ! Ah, si seulement Don Bosco était avec nous, quel bien ne ferait-il pas avec ses travaux d'imprimerie. Nous sommes encore des enfants, même si j'ai déjà atteint l'âge de 57 ans. De ce que j'ai dit, vous pouvez aisément déduire que le nom de Don Bosco possède en lui quelque chose de prestigieux et de mystérieux, qui exerce une force d'attraction cachée. S'il vous plaît, ne m'oubliez pas le jour de votre fête ! Dieu seul sait mon grand désir, et vous cher Père, vous savez qui est le père Bodrato ! – affectueusement obéissant jusqu'à la mort et toujours réceptif à*

un conseil. S'il vous plaît, considérez-moi comme l'un de vos vétérans et faites de moi ce dont vous m'estimez capable. Et terminant sur une note de souffrance : J'éprouve grand besoin de vous parler sur des sujets difficiles à mettre par écrit parce qu'ils sont difficiles à expliquer : ils ont besoin d'être discutés (15 mai 1880).

Avec l'arrivée en Amérique des membres de la troisième expédition missionnaire, la correspondance augmenta entre don Bosco et le père de Jacques Costamagna qui, avec le père Vespignani, devait rapidement devenir l'un des phares illuminant l'histoire salésienne d'Amérique. À la fin de 1880, il succéda au père Bodrato comme directeur du collège de Saint-Charles à Buenos Aires et comme provincial. Dans une lettre au père Costamagna le 31 décembre, Don Bosco recommandait : *Fais ce que tu peux, mais seulement ce que tu peux. Mets ta confiance en Dieu et dis avec Saint-Paul : Je peux tout en celui qui me conforte. Nourris la charité parmi les confrères. Solidarité, unité et courage* étaient toutes trois recommandées dans les lettres d'Amérique, spécialement après la mort du père Bodrato. *Maintenant vous devez être courageux*, écrit-il au père Vespignani le 22 août 1880 – *Patience, prière et courage : voilà votre programme à présent. Fais tout ton possible pour encourager les confrères et les rendre heureux. Dis aux étudiants et aux aspirants que j'attends d'eux de grandes choses. Moralité, humilité, études : voilà leur programme.* En janvier 1880 cinq Salésiens et quatre religieuses, avec à leur tête le père Joseph Fagnano - qui en novembre 1883 devint préfet apostolique -, quittèrent l'Italie pour la Patagonie et démarrer le travail missionnaire proprement dit. Dans une lettre au père Fagnano, un gros travailleur mais 'un peu traficoteur et porté à se la jouer plutôt perso'⁹, Don Bosco écrivait le 21 octobre 1880. *Enfin j'ai reçu ta lettre du 6 septembre, la première depuis que tu es parti*

⁹ A bit of a wheeler-dealer and inclined to be autonomous

pour la Patagonie ! Il l'assure qu'avant de l'y envoyer - une obéissance que le père Fagnano n'avait pas désirée -, la question avait été bien étudiée. J'avais besoin d'envoyer quelqu'un dans lequel j'ai totale confiance, quelqu'un capable de traiter affaires, quelqu'un à la moralité sûre. Plus loin, il revient sur le même point, prophétisant ce qui devait arriver le 31 janvier 1881. La plus grande entreprise de notre congrégation est celle de la Patagonie. En temps utile, tu comprendras tout, mais et je ne peux te cacher qu'une grande responsabilité repose sur tes épaules. Plutôt il avait rappelé au père Fagnano, le 14 novembre 1877, le motto qui constitue une partie des armes de la Congrégation. Rappelle sans cesse à tous les Salésiens le motto que nous avons choisi : travail et tempérance.

Sur un autre sujet, il écrivait au père Lasagna le 31 janvier 1881 pour le consoler. *Il n'a pas été possible de t'envoyer des imprimeurs. Ceux qui ont le savoir nécessaire manquent de courage et ceux qui ont du courage manquent du savoir nécessaire. Également bref et précis, un rappel à Tomatis, envoyé dans une lettre à Costamagna (1^{er} octobre 1881) : Je ne comprends pas Tomatis. Il faut qu'il m'écrive, ou me fasse écrire, sur l'état du personnel de son collège, et m'informe de sa situation matérielle et morale, ainsi que des espoirs et des craintes pour l'avenir de notre œuvre ! Sans cette information, nous ne pouvons tirer aucun plan, à moins d'avancer à l'aveuglette ; et il ne m'envoie rien ! Et il conclut : Que Dieu nous bénisse tous, et qu'il fasse des Salésiens autant de saints, et de toi, un super-saint !*

Fragments de spiritualité dans les lettres d'animation

Tandis qu'une nouvelle fournée de missionnaires était en route vers l'Amérique, Don Bosco terminait une lettre à Cagliari avec des mots qui témoignaient de sa sollicitude pour eux : *Je recommande que chacun prenne soin de sa santé. Quand tu*

m'écriras, fais-moi savoir si quelqu'un a été malade en mer et s'il a maintenant recouvré la santé. Quand tu transmets des nouvelles aux autres confrères, essaie si possible de leur faire lire aussi ce que je vous ai laissé (4 décembre 1875). En effet les motivations consignées dans les *Souvenirs* sont fréquemment reprises dans les lettres de direction et d'animation, enrichies d'autres pensées qui lui tenaient également à cœur.

À Taddeo Remotti, il suggérait (11 novembre 1877) : *Quand le démon te tracasse dans ton travail, fais de même avec lui : par un acte de mortification, une prière jaculatoire, en travaillant encore pour l'amour de Dieu. Je vais t'envoyer deux compagnons qui, j'espère, te donneront satisfaction. Témoigne leur grande patience et charité. De toi, je suis bien satisfait. Ne change pas. Pratique l'obéissance et nourris-la chez les autres, c'est le secret du bonheur dans notre congrégation.* Avec le même Remotti, il se réjouissait de la franchise et de la sincérité avec lesquelles il lui avait souvent écrit, et il lui offrit quelques conseils : (1) *Oublie les défauts des autres, même s'ils causent des difficultés ; (2) cache leurs limites ; ne fais jamais d'esprit sur quelqu'un si tu prévois qu'il s'en sentira offensé ; (3) travaille, mais travaille pour l'amour de Dieu ; arrête tout, plutôt que d'offenser la charité. Nous nous rencontrerons de nouveau sur la terre si Dieu le veut. Sinon le ciel nous attend, si Dieu dans sa miséricorde nous accorde d'y parvenir !*

Il rappelait plusieurs choses dans une lettre au père Tomatis, le 14 septembre 1877 : *Voici quelques lignes qui, je pense, te plairont, venant de la part d'un véritable ami de ton âme (). Je t'ordonne d'essayer d'être un modèle pour les nouveaux venus quant au travail et à la mortification, à l'humilité et à l'obéissance. Je suis sûr que tu le feras. Mais j'aimerais que tu m'envoies de temps en temps une longue lettre, une espèce de rendiconto, à propos des exercices spirituels et que tu me parles franchement de ta vie et de tes vertus, et même de ces expériences 'miraculeuses'*

que tu as eues dans le passé, et que tu espères avoir dans l'avenir ! Le feras-tu, cher Tomatis ? Aime don Bosco exactement comme il a une grande affection pour toi. À ce même père Tomatis, nouvellement nommé directeur de Saint-Nicolas, Don Bosco donna le 30 septembre 1879 les conseils qu'il avait l'habitude de donner aux directeurs : (1) Prends soin de ta santé et de celle des confrères ; veille à ce que personne ne travaille trop, mais que personne ne reste oisif à ne rien faire. (2) Tâche de dépasser les autres en piété et dans l'observation des règles, et fais en sorte qu'elles soient aussi observées par les autres, spécialement : la méditation, la visite au Saint-Sacrement, la confession hebdomadaire, la messe bien célébrée et la communion fréquente pour les non-prêtres. (3) Héroïsme à oublier les défauts des autres. (4) Montre une grande tendresse aux élèves, et facilite-leur l'accès à la confession.

Le 12 juin 1878, il fit parvenir une lettre énergique au coadjuteur Scavini qui était tenté de quitter la congrégation : *Garde-t-en ! Toi, qui es consacré à Dieu comme Salésien missionnaire, l'un des premiers à être partis en Amérique et en qui don Bosco a une grande confiance, tu veux ainsi retourner dans ce monde plein de dangers de perversion ? J'espère que tu ne commettras pas une telle erreur. Écris-moi et dis-moi ce qui te tracasse, et comme un père aimant, je donnerai à un fils bien aimé le conseil qui le rendra heureux dans ce monde et dans l'autre.*

Encourageante aussi la note brève du 12 juin 1878 envoyée à un jeune prêtre, Valentino Cassini, dont il avait appris la santé fragile : *Je vais tout faire pour toi ! Si besoin, tâche de te remettre quelque temps entre les mains de Don Mazzarello, et entre vous deux s'allumera un grand feu qui embrasera tout le collègue, et même au-delà. Ne doute jamais du bien que je te veux, ainsi qu'à tous mes chers fils d'Amérique. Pour ce qui touche les affaires de*

conscience, continue de faire ce que tu as écrit. Après la tempête vient le calme. Le clerc Antonio Passeri reçut une note datée du 31 janvier 1881 : Toi, cher Passeri, tu es toujours le délice de mon cœur, d'autant plus que tu t'es entièrement voué aux Missions : ce qui signifie que tu as abandonné tout le reste pour te consacrer complètement au salut des âmes. Alors courage, cher Passeri ! Prépare-toi à être un bon prêtre, un Salésien saint. Le même jour, il recommandait à Calgano : Ne regarde pas en arrière. Gardons nos yeux fixés sur le ciel qui nous attend. Une grande récompense nous y attend. Travaille, gagne des âmes et sauve la tienne. Pour toi, sobriété et obéissance sont tout. Écris-moi souvent !

Une note de bons vœux le 31 janvier 1881, reçue par Jean Pierre Rodriguez Silva, le premier clerc d'Uruguay qui plus tard deviendra prêtre : *Que le Seigneur qui t'a appelé à être Salésien - mais un Salésien fervent et exemplaire -, t'aide à gagner beaucoup d'âmes pour le ciel : tu y parviendras par ton bon exemple et l'exacte observance des règles.*

Enfin il rappelle une série de thèmes salésiens à un prêtre de paroisse, en même temps directeur, le père Allavena : l'observance de nos règles en premier lieu. *En plus, tu trouveras grand avantage à lire fréquemment les délibérations de nos chapitres généraux... Mais comme prêtre de paroisse, use de charité avec tous tes vicaires, de façon qu'ils puissent t'aider avec zèle dans le ministère sacré, et prends un soin spécial des enfants, des malades et des personnes âgées. Si dans les missions ou peu importe où, il t'arrive de localiser quelque jeune qui montre quelque promesse de sacerdoce, sache que Dieu a mis en tes mains un réel trésor. Nul soin, travail ou dépense n'est assez grand quand il s'agit de nourrir une vocation. C'est toujours un bon investissement !*

Les missions salésiennes étaient une source de bonheur pour Don Bosco. L'image positive propagée partout par le Bulletin Salésien soulevait de toutes parts enthousiasme, vocations et aide financière. Pourtant tout n'était pas toujours rose ! Mais en fin de compte, la Société Salésienne enfonçait de profondes racines en Amérique et connaissait finalement plus de succès que d'échecs.

Mais cette histoire attend encore d'être écrite : car beaucoup de sources importantes attendent toujours d'être étudiées !

Repartir de Don Bosco - Francesco Motto, sdb

Traduction - Vincent-Paul Toccoli, sdb

Simple et humbles travailleurs dans la vigne du Seigneur

(Benoît XVI)

8

LA MISSION SALÉSIENNE AUJOURD'HUI

Après le regard rapide jeté sur l'histoire de Don Bosco, jusqu'à son option définitive de travailler pour les jeunes et la fondation historique d'une société d'éducateurs consacrée à cette tâche, essayons maintenant de résumer tout ce qui précède en termes pratiques pour aujourd'hui, comme le titre le suggère.

Mission : explication des termes.

En première place, nous avons clarifié ce que nous voulons dire par le terme de mission. Il n'est pas question d'un groupe de gens envoyés dans quelque pays étranger pour y faire des affaires. Nous n'utilisons pas ce terme non plus pour désigner un simple groupe de personnes qui abandonnent leur patrie pour quelque place lointaine et convertir d'autres à une religion particulière. Nous ne désignons même par un champ d'activité. Nous avons à revenir au latin *mittere* d'où vient le mot *mission* : *envoyer quelqu'un de la part de quelqu'un d'autre pour faire quelque chose*. Pour résumer, la mission doit être comprise dans les sens suivants.

- *Sens théologique* : par l'appel personnel qu'il nous s'adresse, Dieu nous consacre par le don de l'Esprit Saint et nous *envoie*. Le service salésien, reçu et vécu comme une mission de Dieu, demande à être *prié et évangélisé*. Le Salésien au service des autres, mais qui

veille à un contact régulier avec Dieu, devient certainement *un homme, du milieu des hommes, au service des hommes*, mais non pas *un homme de Dieu, du milieu des hommes, au service des hommes*

- *Sens ecclésial* : notre mission fait partie de celles de l'Église qui donne effet au dessein salvifique de Dieu et à la venue du Royaume. Le nôtre est un service reçu et vécu comme une *mission d'Église (missio Ecclesiae)* et en conséquence portée dans l'Église (*fidélité à l'Église*), avec l'Église (*en communion ecclésiale*) et pour l'Église (*pour nourrir sa croissance*).
- *Sens communautaire* : un service reçu et vécu comme une *mission communautaire (missio communitatis)* avec deux obligations particulières : sauvegarder la fidélité au charisme du fondateur et réaliser la communion dans l'apostolat.
- *Sens historique* : notre vocation nous appelle à être solides dans le monde et dans l'histoire : les besoins des jeunes gens incitent et guident notre activité pastorale.
- *Sens mystique* : nous travaillons pour le salut. Le Salésien fait l'expérience de la paternité de Dieu. Il reçoit et assure son plan sur le schéma de la charité du Christ. Il construit l'unité de sa vie en basant chaque accent et chaque effort dans un projet spirituel qui l'identifie au Christ Sauveur. Le manque de profondeur spirituelle conduit à l'activisme. Sans nourriture spirituelle, on ne peut pas être *du côté de Dieu* assimilant les principes d'inspiration et les critères de jugement fournis par l'Évangile. La primauté de Dieu doit être visible - et au Valdocco, c'était certainement le cas.
- *Sens ascétique* : le Salésien se donne à sa mission avec une application et une abnégation sans faille. Nous devons seulement rappeler le Décalogue Salésien du père Albert Caviglia : *Ceux qui ne veulent pas travailler ; qui sont intempérants ; qui ne sont pas réellement pauvres ; qui n'ont pas de cœur ; qui ne sont pas purs, qui ne sont pas dociles, mais suivent leur idée, qui ne se mortifient pas, qui manquent d'intention droite, qui n'ont pas l'âme eucharistique, et qui n'ont pas de dévotion à la Vierge... ne sont pas salésiens.*

- *Le sens concret* : le Salésien est envoyé avec en main. les moyens et les outils nécessaires.

La voie salésienne de ‘la médiation’.

Pour réaliser une telle mission - analogues dans une certaine mesure pour tous les instituts actifs de vie consacrée -, au moins trois options sont possibles. Toutes se sont produites dans les dernières décennies.

La diaspora : après 1968, beaucoup de religieux se sont immergés dans le monde, jusqu’à en perdre leur visibilité. La consécration est devenue pour eux une sorte de patrimoine secret : pas d’habit commun, pas de privilèges, pas de sécurité pour leurs institutions. On devait les reconnaître seulement par leur style de vie, car ils rejetaient toute discussion sur les structures et l’habit. Cela a conduit à l’augmentation spontanée et en nombre d’instituts séculiers, forts du seul témoignage qu’ils portaient à la foi et à la charité.

La pure évangélisation : la réaction contre la *domination* de l’inspiration monastique a conduit à l’abolition des cloîtres et clôtures, pour laisser resplendir l’absolu de Dieu, dans la seule écoute de sa parole, dans la foi et la prière : une vie simple, sans directe adjonction d’activité pastorale. Mais ceci soulève le gros problème que le charisme du fondateur doit avoir été exprimé dans une activité concrète perceptible, et le résultat est que la crise des œuvres devient souvent la crise du droit d’exister, comme nous l’avons vu le premier jour.

La troisième voie – qui est la nôtre -, est celle de la *médiation* : nous ne pouvons pas imaginer que Don Bosco fut d’abord un religieux à qui il arriva de s’intéresser à l’éducation. Non, Don Bosco était un religieux *parce qu’il* était éducateur. Nous avons vu comment cela s’est passé. Pour nous, la vie religieuse consiste à se

vouer à Dieu et aux jeunes, même si la façon dont nous travaillons change continuellement, et même si nous ne savons pas où cela finira par nous mener. Le choix de cette troisième voie - plutôt que l'une des deux autres -, est plus incertain, plus problématique et peut-être moins stimulant - mais c'est le nôtre !

Phénoménologie de l'attitude en face de l'innovation¹⁰.

Nous avons déjà réfléchi sur ce thème le premier jour. Dans l'histoire phénoménologique des instituts religieux, on arrive à un curieux paradoxe : alors qu'ils ont été suscités par Dieu pour percevoir, 'relire' et interpréter prophétiquement '*ce qui émerge de neuf*¹¹', le risque est cependant constant - et c'est pourquoi il y a eu des réformes et des réformateurs -, de toujours donner priorité à la dimension traditionnelle, comme si le caractère antique était le seul critère de vérité. Au fur et à mesure que les années passent, le dynamisme de ce qui est soi-disant une *prophétie du futur*, se perd dans la confortable installation de la maintenance du passé, courant ainsi le risque de perdre de vue la réalité du présent. En fait, c'est la soudure essentielle avec la réalité qui est la vraie fondation où implanter les innovations.

Une congrégation qui se limiterait au seul charisme qu'elle a reçu est vouée à s'effondrer. Une province – lourde de ses œuvres et structures pour identifier les problèmes et y répondre -, a des difficultés à voir au-delà, à percevoir les défis lancés par les nouvelles situations de pauvreté de la jeunesse. Elle finit d'autant plus facilement à voir seulement ses propres *pauvres* jeunes à elle, - c'est-à-dire ceux qui sont formatés à ses propres œuvres -, et reste aveugle aux besoins de tous les autres. Ainsi devons-nous procéder à des innovations, - non seulement pour être au goût du jour, ni

¹⁰ what is new

¹¹ novelties

seulement pour satisfaire l'opinion publique, mais à cause d'une fidélité dynamique.

Nos œuvres ne peuvent pas s'organiser comme un simple service social fournissant des aides que la société elle-même devrait fournir. La tâche permanente des instituts religieux pourrait peut-être se concevoir au plan pratique comme autant *d'antennes prophétiques provisoires*, capables de découvrir les nouveaux horizons de pauvreté de la jeunesse, capables d'imaginer des solutions nouvelles, capables peut-être d'en être les protagonistes en montrant comment répondre aux situations urgentes et difficiles, mais de façon provisoire, c'est-à-dire jusqu'à ce que la société finisse par reconnaître le problème comme normal et fournisse la solution elle-même. Le travail de l'institut n'est alors plus nécessaire à cet endroit, et peut être transféré à un autre endroit que la société n'a pas encore atteint.

Nous avons le droit de nous demander où sont passés les risques, courage, créativité, et impact que saint François d'Assise et Don Bosco ont su encourir, montrer, développer et exercer à leur époque ! Qu'est-il donc arrivé aux positions prophétiques qu'ils ont prises pour défendre les droits de l'homme et ceux de Dieu (prophétie sans arrogance mais avec détermination) ?

De nos jours la crise des Salésiens est plus vraisemblablement une crise de crédibilité que d'identité. Je parle effectivement du monde occidental que je connais. Mais il est tout à fait clair que nous traversons une période de ralenti, qui nous néglige et nous sous-estime. Nous sommes dans une situation en pat¹². Nous avons beau être convaincus de la vérité des valeurs théologiques dont notre vie est imprégnée, nous constatons en même temps la difficulté d'atteindre le cœur des jeunes ; nous sommes ébranlés par l'absence d'écho de la foi dans la construction de leur vie : nous

¹² Comme aux échecs

sommes conscients de la distance qui nous sépare d'avec leur monde : nous voyons que ce que nous faisons et disons semble n'avoir aucun effet du tout dans leur vie.

De plus, nous ne sommes pas toujours très au clair sur le rôle auquel nous nous vouons ; peut-être beaucoup d'entre nous ne sont-ils pas convaincus non plus de l'utilité de notre mission ; peut-être n'avons-nous pas l'engagement requis si nous ne semblons plus bien capables de lui redonner vigueur ou de le renouveler ; peut-être nous sentons-nous prisonniers d'une série d'urgences qui le deviennent toujours plus ?

De nouveau - et en rapport avec nos œuvres -, souvent les laïcs en ont une haute estime, seulement à cause de la rapidité et de la détermination de nos interventions, du point de vue du service. Ils semblent n'en voir que l'aspect philanthropique et non la charité ou l'inspiration évangélique. Parfois ils les considèrent seulement comme des entreprises lucratives ou un prestige à opposer à l'État-providence.

Les croyants eux-mêmes vont souvent jusqu'à douter de la valeur religieuse de nos œuvres, même quand ils les aident et les utilisent ; ils en rejettent la responsabilité sur les dirigeants en poste et ne bénéficient plus de l'inspiration de l'expérience religieuse de la Congrégation.

Quatre innovations qui demandent à être considérées soigneusement

La crise de crédibilité actuelle : ad intra et ad extra.

La Congrégation Salésienne a fait de grands pas en avant – qu'elle ne pouvait pas ne pas faire – vu que les jeunes de l'an 2000 sont bien différents par rapport à ceux de la fin du XIX^e siècle, mais aussi par exemple par rapport à ceux du temps de notre jeunesse. Les sociologues distinguent dans la seconde moitié du

XX^e siècle au moins cinq phases différentes dans lesquelles s'expriment les soi-disant *conditions* ou *culture* des jeunes : la phase du boom économique, celle de 68, celle du refuge dans la sphère privée des années quatre-vingt, celle de la vague hédoniste des années quatre-vingt-dix, celle de l'indépendance, de l'autonomie et des fuites dans le *look* et de la *high tech* des années 2000.

Aujourd'hui dans le milieu salésien, si le chapitre général 18 (1958) nous n'avait pas accueilli en profondeur les transformations de l'après-guerre - pour qui dispositions résolutions ne s'avéreront pas si différentes de celles des années vingt et suivantes -, de 1965 et pour la suite, il ne s'est fait rien d'autre que de tenter de prendre ce virage qui s'est ensuite fondu dans *la pastorale globale*, un terme jusqu'alors étranger à la littérature salésienne, mais depuis lors stablement introduit : conjugué successivement aussi avec *la charité pastorale* et traduit dans *l'esprit de l'Oratoire*.

Cependant, résultat imprévu – non pas en conséquence du virage -, voilà la crise de crédibilité, l'image biaisée, la pénurie des vocations, le futur incertain, non seulement en Europe : ce dont nous sommes tous bien conscients. Et il est vrai que nous nous trouvons sur la voie des véhicules lents, sous-estimés et qu'on n'attend plus. Nous avons du mal à parler au cœur des jeunes. Nous sommes ébranlés devant la non-pertinence de la foi dans la construction de leur vie. Nous constatons rarement une syntonie avec leur monde. Nous voyons bien que nous ne réussissons pas à être significatifs et à communiquer à fond avec eux. Nous notons qu'eux-mêmes sont insérés sans défense dans un monde dans lequel la fracture entre la foi et la vie traverse dramatiquement tous les milieux et à tous les niveaux de l'expérience humaine (culturelle, sociale, anthropologique, morale, technico- scientifique, juridique, politique). Nous nous rendons compte que la liberté agonisante semble avoir perdu ses raisons, pour lesquelles tout se résout en opinions ou en sensations superficielles. Pour le moins,

en Occident, on est pris par un sentiment de dégoût non seulement en face du vieux monde qui retourne aux vices du paganisme, mais aussi en face de la congrégation qui vieillit et semble manquer d'élan. On a l'impression que quelque chose est en train de s'écrouler, et qu'on ne sait pas comment faire pour ne pas être emportés...

En outre au niveau personnel, nous voyons peut-être avec moins de clarté le rôle auquel nous nous dédions et sommes loin de l'enthousiasme contagieux et de la sensation légitime des premières générations de salésiens qui ont vécu et réussi à exporter dans le monde le charisme de Don Bosco. Beaucoup d'entre nous peut-être ne sont pas pleinement convaincus de l'utilité de notre mission aujourd'hui, telle que nous la réorientons. Peut-être ne trouvons-nous pas l'engagement d'un travail adéquat et significatif parce que nous ne savons pas réinvestir ni innover.

Encore à propos de nos œuvres : les laïcs qui ne sont pas en syntonie avec notre charisme propre, les apprécient seulement pour la rapidité et la réactivité de l'intervention, pour l'aspect utilitariste du service. Ils y voient de la philanthropie, mais non la charité et l'inspiration évangélique, et les considèrent à la façon d'entreprises lucratives ou seulement de prestige, plus ou moins, pour challenger l'assistance de l'État. Les croyants eux-mêmes doutent trop souvent de leur valeur, même quand elles les secourent et qu'ils les utilisent. Dans leur vie personnelle, pourtant, ils ne s'inspirent pas de l'expérience religieuse de la congrégation.

Redécouverte de l'Église locale

Avant Vatican II, nous parlions de l'Église Universelle, mais maintenant l'ecclésiologie est centrée sur les Églises Locales et leur communion. Les Religieux, tout en restant exempts, doivent s'adapter à cette nouvelle situation. D'où :

il ne sera plus suffisant d'être attentif à ce qui arrive des Quartiers Généraux. Nous avons à vivre à l'intérieur de l'Église locale, partageant avec elle : à la fois en donnant et en recevant. Le charisme particulier doit être transmis comme un héritage aux laïcs dans la communauté dont nous faisons partie. *Nous ne pouvons par être de l'église sans être dans l'église. Il ne suffit plus de travailler pour elle, nous avons à vivre à côté d'elle.*

Mais ne nous y trompons pas : il ne semble pas que nos œuvres fassent plus que cela pour sensibiliser les Églises locales. Si, jadis, nous nous lamentions sur la division des religieux à l'intérieur de l'Église, aujourd'hui il semble que prenne place une progressive marginalisation. Nous risquons d'être exploités pour l'aide que nous sommes capables d'apporter, plutôt que pour la contribution d'un service spécialisé. Le fait est que le '*paroissialisme*'¹³ dominant du clergé est en train de se subordonner toutes les énergies disponibles, dans le but de disposer de nombreuses forces pour s'occuper de ses propres initiatives. Chaque charisme est nécessaire pour cet objectif : un charisme qui reste enterré est inutile. Pourquoi est-ce si difficile d'appliquer le texte *Mutuae Relationes* encore valide, qui révisait de telles relations ? Est-ce à cause d'une mauvaise volonté pour tomber d'accord sur les zones d'intervention, ou bien est-ce à cause d'une divergence en matière d'ecclésiologie ?

Les Salésiens appartiennent au sacerdoce en tant que tel, aussi bien qu'à leur communauté religieuse : le sujet apostolique est la communauté. En conséquence, il faut prêter attention au confrère travaillant de son côté, montrant un individualisme excessif, plutôt que de refléter la voix de la communauté. Il y a des religieux qui arrivent à s'aménager une place significative dans l'action pastorale, mais sans aucune référence à leur communauté. Le

¹³ parochialism

résultat est que leurs initiatives sont considérées comme une action individuelle, sans tenir compte de son identité congrégationnelle.

Changement de l'environnement apostolique

Depuis longtemps désormais, on se dirige vers des projets de pastorale territoriale plus que de pastorale dépendant totalement d'un centre présumé unique. Jusqu'à hier, on travaillait en maison, dans nos œuvres. La maison était alors une île : un lieu religieux, réservé, un lieu de silence, presque une enclave ; aujourd'hui, et de plus en plus, on va au-delà des œuvres, dans des lieux aconfessionnels, séculiers : nous sommes immergés dans le monde, que ce soit en maison ou dehors. Pourtant plus que la communauté, ce sera l'individu qui sera seul à témoigner de la foi et du charisme, même si la communauté en tant que telle, comme on vient de la dire, doit avoir sa part. Dans les nouvelles conditions de travail, l'individu ne pourra plus jamais compter par la communauté pour le défendre, le protéger et en pallier ses déficiences. Encore faut-il capacités, maturité personnelle, professionnalisme, sans anonymat, mais aussi une bonne dose de spiritualité.

Un exemple pour être clair. Pendant très longtemps, la pauvreté fut considérée individuellement, dans le cadre d'une solide propriété, régie par un principe d'économie selon lequel ce qui était gagné et épargné était réinvesti dans les œuvres, et on ne se rendait pas trop compte de la valeur de son propre travail. Aujourd'hui, ceci a explosé ; le travail est rémunéré, et nous savons sa valeur ; il y a les pensions, les assurances (ce qui devrait nous rendre plus conscients des angoissants problèmes du chômage et de la précarité de la vie qui concerne celui qui ne fait pas vœu de pauvreté !). Il s'agit donc d'un virage qui ne peut pas nous laisser indifférents.

Collaboration avec des adultes.

Don Bosco eut vite fait d'apprendre l'art d'entraîner les autres. (Nous l'avons mentionné le premier jour). Il mit au point une stratégie qui paya en dividendes. Pensez à la distribution des *Lectures Catholiques* et aux loteries qu'il organisait jusque dans les années cinquante. Le nombre de personnes qu'il arrivait à y intéresser était incalculable.

Mais il ne pensait pas seulement à l'argent – quelle que fût son urgente nécessité ! Il avait également le souci de mobiliser les énergies de toutes ces personnes pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes - les âmes des jeunes et celles des adultes aussi. Pour réaliser ses plans, il devait être capable, ingénieux, inventif et tenace. Il dut avoir recours aux solides vertus morales de la relation, de l'adaptation et de la tolérance pour affronter les frustrations occasionnées par toutes sortes de gens : voyez un peu :

collaborateurs ecclésiastiques et laïques de l'Oratoire ;

hommes et femmes à ramener à la foi ou à y stabiliser (*Lectures Catholiques*) ;

hommes et femmes de sociétés d'aide mutuelle, des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, ou des laïcs associés aux *Lectures Catholiques* ;

hommes et femmes catholiques ou non, appelés à la promotion des loteries ou à aider à la billetterie ;

ecclésiastiques et adultes nécessaires pour mener les activités d'animation religieuse ;

adultes qui apparaissaient dans ses livres comme défenseurs de la religion et de la foi ;

adultes qui formaient un réseau de solidarité religieuse et sociale pour le bien de la société, de la moralité publique et de l'Église (*Association des Coopérateurs*).

Aujourd'hui les raisons d'insérer des laïcs comme collaborateurs dans l'œuvre de la *maison* sont les mêmes qu'avant, mais rejointes par beaucoup d'autres. Tout d'abord la nouvelle prise de conscience de l'identité missionnaire et baptismale du laïcat dans l'Église. De plus, la vague de volontaires laïcs dans les territoires de mission a, par le phénomène de décléricalisation, clairement montré que le développement des peuples ne peut pas être une tâche réservée aux seuls prêtres. La collaboration est un immense besoin. Le laïcat ne peut plus être considéré comme un auxiliaire ou un travailleur de second rang, il doit être animé et animateur lui-même. Le paternalisme n'est plus de mise, la collaboration doit se traiter sur un pied d'égalité. La vieille pratique centenaire d'estimer la position du laïc avant tout comme un aide passif - appelé plus au nom de l'obéissance que pour sa capacité créatrice -, est définitivement morte. Ce que nous avons à craindre aujourd'hui, ce n'est pas une confrontation entre les différentes sensibilités, mais une silencieuse uniformité homologue : la présence d'un laïcat qui dit toujours oui ! Il est évident que les Salésiens vont devenir de moins en moins les *majors* actionnaires face au nombre sans cesse croissant de laïcs engagés dans nos œuvres. Mais il est également évident qu'un *nucleus*¹⁴ d'animation salésienne - pas nécessairement composé de Salésiens consacrés -, ne fera jamais défaut. Il est significatif d'autre part que le fonctionnement le plus courant pour les mouvements d'Église, c'est d'être animés de l'intérieur par des *nuclei* qui sont là pour façonner et diriger tout le mouvement qui gravite librement autour d'eux : ils font partie du groupe, sans être une section d'élite à part du groupe.

¹⁴ Nucleus (pluriel : nuclei) = noyau(x)

Directives pratiques

Une consigne transmise par Don Bosco à ses fils mérite toute notre attention. *Un Salésien ne se plaint jamais des temps*. En revanche il travaille, même si c'est dans les limites du possible, convaincu comme Don Bosco que le mieux est l'ennemi du bien et que le bien se fait comme on peut (et si on ne peut pas le faire bien, comme pourrait-on le savoir ?). Voici quelques suggestions.

A - Revenir aux jeunes. Parler de la mission salésienne, c'est parler de prédilection et de consécration *pour les jeunes*. Pour les Salésiens, l'année de la jeunesse, c'est chaque année. C'est au milieu des jeunes que Don Bosco développa son style de vie, son patrimoine pastoral et pédagogique, son système éducatif et sa spiritualité. Le vrai Salésien ne déserte par le champ de la jeunesse. *Volver al patio*¹⁵ : était le motto adopté, il y a quelques années, par l'une des Provinces argentines : contact direct avec les jeunes, sur la ligne de front avec eux, en harmonie avec eux. Il se peut que l'Église se sente parfois effrayée en face des jeunes : un jour en sera-t-il de même pour les Salésiens ? Don Albera fit jadis la remarque que le don de prédilection pour les jeunes est l'âme de notre mission. Mais il ne suffit pas de sentir pour eux une certaine attirance naturelle : nous devons les aimer en toute vérité. Au départ, cette sorte de prédilection est un don de Dieu, c'est LA vocation salésienne. Et il dépend de nous, avec les ressources de notre cœur et de notre intelligence, de la développer et de la porter à sa perfection. Un Salésien est quelqu'un qui a une connaissance vitale des jeunes ; son cœur bat en union avec le leur ; il vit pour eux et pour solutionner leurs problèmes : il donne sens à sa vie. Il possède aussi un savoir théorique et pratique qui le rend capable de discerner leurs véritables besoins et de monter pour eux un plan pastoral adapté aux circonstances présentes.

¹⁵ Revenir à la cour de récréation

N'oublions pas la nature unique de la mission de Don Bosco pour les jeunes. Elle a toujours été véritable et authentique :

- même quand, pour des raisons spécifiques, il ne pouvait pas être matériellement en contact avec eux. Quand il voyageait, ce n'était pas seulement à leur service qu'il voyageait, ses pensées ne cessaient de se tourner vers eux, dans son désir d'être avec eux. Un thème fréquent de ses lettres était la demande réitérée qu'on lui envoie des nouvelles de ses garçons, de leurs éducateurs, pour s'assurer qu'ils allaient tous bien ;

- même quand son action n'était pas directement et seulement à leur service. L'option pour les missions (et pour les paroisses) fut faite par Don Bosco, non sans penser aux jeunes des territoires de mission ; la dimension missionnaire était fondamentale pour une éducation à la solidarité humaine et ecclésiale, pour l'éducation des jeunes à la foi ;

- même quand il défendait avec ténacité son charisme de fondation pour les jeunes du monde entier – et pas uniquement pour une petite Eglise locale -, contre la pression d'ecclésiastiques aux vues beaucoup plus étroites (Mgr Gastaldi, l'Abbé Tortone, etc.)

B - Se qualifier. Il est évident que si la fidélité à notre mission veut dire quelque chose d'efficace, nous devons nous coller avec les problèmes nouveaux de la culture contemporaine, ainsi qu'avec la mentalité et les comportements aujourd'hui dominants. Dans le seul champ de l'éducation, nous sommes confrontés à des défis colossaux qui exigent une analyse sérieuse et une pertinente observation critique, une recherche approfondie et la capacité d'assumer notre part psychologique en situation. Sinon nous nous pointerons avec des réponses obsolètes et sans portée, dépassées et ridicules. (Nous y reviendrons plus tard).

Pensez seulement aux processus et aux cursus éducatifs qui nécessitent un renouvellement continu - comme les documents de nos Chapitres Généraux nous le demandent. Nous parlons toujours de *la condition de la jeunesse, de la planète jeunes* avec une clé d'interprétation presque toujours unidimensionnelle - comme s'ils étaient quelque chose de statique, oubliant que la vie est en croissance et en renouvellement continus, suivant des processus naturels internes ou imposés de l'extérieur. Et ainsi nous sommes confrontés à des questions comme les suivantes, pour nous limiter à trois groupes : nous pourrions – et effectivement devrions –, nous demander : qui sont exactement ces jeunes auxquels nous consacrons notre vie, à la fois personnellement et en tant que communauté ? Que veulent-ils, et que voulons-nous (nous et Dieu) d'eux ? Connaissons-nous réellement les jeunes d'aujourd'hui ?

A générations nouvelles nouveaux problèmes : cela entraîne de nouvelles responsabilités pour l'éducateur. Interrogeons-nous sur notre compétence dans notre approche professionnelle, par rapport à la réflexion théorique et au processus éducatif : est-elle à niveau avec notre activité pastorale ? *Notre technique éducative professionnelle salésienne* ne trouve-t-elle pas ici le test imparable¹⁶ en matière de créativité, mobilité, flexibilité et de rejet du fatalisme ? Une chose est certaine : nous ne pouvons pas nous reposer seulement sur les documents des Chapitres Généraux ou sur les Lettres du Recteur Majeur. Sur le terrain, l'inculturation exige beaucoup plus que cela.

On peut en dire tout autant pour le travail en réseau. Aujourd'hui, beaucoup plus que par le passé, nous voyons bien que la responsabilité en éducation doit être collective et exercée en équipe. Nous devons nous interroger : Où est notre point de contact précis avec le réseau de relations dans lesquelles vivent nos

¹⁶ acid test

jeunes ? Quelle contribution spécifique apportons-nous dans le partage de ce réseau par notre collaboration ? Avons-nous jamais sérieusement pensé aux réponses possibles, ou consulté d'autres sur le problème ?

C - Revoir présences et services, avec le génie opératoire que Don Bosco nous a transmis. Il arrive continuellement de passer d'une politique d'urgence à une politique de programmation, correspondant évidemment aux ressources disponibles. La créativité de l'invention ne peut plus se confiner à l'espace du singulier, mais doit prendre des dimensions et des responsabilités structurelles. Il est nécessaire de renouveler en permanence les critères qui guident les choix opératoires, en tenant compte de la complexité des situations dans lesquelles nous opérons. De telle façon qu'on récupère l'identité et la spécificité de notre mission (exactement comme les entreprises qui à travers de véritables restructurations et non simplement de réadaptations, s'adaptent au marché pour n'en être pas exclus - évidemment sans vouloir par là identifier le concept de gestion d'une entreprise avec celle de la convivialité religieuse dont les buts sont différents). Des virages continuels – qui ne sont pas à proprement historiques -, il découle des changements du visage d'une Province.

D'autre part, pour ne pas se fermer et se replier sur soi ou presque, il est nécessaire, comme on disait, d'élargir le rayon d'action et de refonder une image positive de nous-mêmes, à la mesure de Don Bosco qui le fit jadis de façon définitivement téméraire.

Nous pourrions nous demander : où sont aujourd'hui le risque, le courage, l'imagination, la montagne de heurts qui furent son lot, à

son époque ? Où sont passées ses prises de position prophétiques pour la défense des droits des jeunes (et de ceux qu'il appelait *l'humble peuple*) et celle des droits de Dieu (prophétie sans arrogance, mais avec résolution ? Où et comment opèrent les dizaines de milliers de Coopérateurs salésiens, et les anciens élèves encore plus nombreux, qui au plan de la visibilité sociale et culturelle semblent parfois être doués d'invisibilité ?

Les diverses fermetures d'œuvres effectuées par Don Bosco ne furent pas l'indice d'un repliement et d'une déconfiture, mais d'un réinvestissement et d'une relance, démontrer par l'amplification toujours plus grande des œuvres consacrées à la formation des jeunes : toutes les initiatives qui à bien voir ont mis en évidence la continuité de la coordination, le développement ultérieur... Peut-être ne peut-on pas en dire de même de notre *ridimensionamento*, de nos restructurations dans lesquelles la fermeture de trop d'œuvres même si elle semble fonctionnelle en fonction d'un choix raisonnable pour un autre déploiement, est le signe univoque d'une inévitable disparition, même douloureuse, d'un charisme dans un territoire déterminé. Mais *fermer ici, sans ouvrir là*, si cela résout peut-être d'une certaine façon un problème *ici et maintenant*, ne relance cependant rien pour demain, ni ici ni nulle part ailleurs.

Qui sait s'il ne s'impose pas d'invertir le cours traditionnel du flux salésien. Ainsi que de défendre becs et ongles - ou à lancer à grands coûts humains -, des œuvres destinées à fournir un service de longue haleine à un groupe déterminé de jeunes – œuvres qui nécessitent une lourde gestion économique, ainsi que la conformité aux exigences civiles légales, un haut patronage managérial et des compétences professionnelles bien supérieures aux contenus de la formation antérieure - qui sait s'il ne vaut pas mieux s'équiper culturellement, pour créer des associations qualifiées dans les lieux et selon des modalités déjà familiers aux jeunes. Du reste, et il n'y

a pas dix ans encore, valait l'idée que chaque Salésien gère un groupe et soit assuré que la mission salésienne, avec les différentes dimensions que nous avons décrites plus haut, ne coïncide pas nécessairement avec les initiatives et les activités pastorales.

Qui sait si la Congrégation dans son ensemble aujourd'hui ne doit revoir l'extrême variété de ses œuvres pour concentrer ses efforts dans des directions déterminées, en cueillant *les signes des temps* dans les mouvements ecclésiaux modernes qui semblent mieux répondre aux demandes de la jeunesse d'aujourd'hui. Certains d'entre eux, à bien voir, ont simplement cueilli et relancé d'une façon innovée, une ou plusieurs intuitions de notre riche patrimoine historico-pédagogico-spirituel. Ne pourrait-on pas, et peut-être, ne devrions-nous pas analyser cela attentivement ?

L'inversion de la marche dans la restructuration ou la fondation d'œuvres exige évidemment un plan de développement, un plan de formation des personnels destinés à leur gestion et un plan d'évaluation des ressources humaines, économiques et structurelles disponibles. En cas de carence, il convient, de façon réaliste, de simplifier structures et services, de réduire les finalités, quelque peu trop vastes et génériques. Il est inutile de maintenir sur pied des œuvres arrivées au bout de leur cycle vital. L'Italie et l'Europe sont jonchées d'ex-maisons religieuses ! Si on peut mourir d'inanition, en arrivant trop tard pour dresser un diagnostic et pour adopter la thérapie adéquate, il est triste que de se voir obligé de restructurer ses propres œuvres simplement en conséquence de conditionnements extérieurs, sans que n'entre en jeu la volonté explicite des personnes, sans que n'interviennent des motivations évangéliques et théologiques qui devraient être à la base de telles dispositions.

Il y a deux risques à éviter. Celui de perdre l'unité-identité de congrégation, en voulant faire tout, sans être en mesure de le faire, en voulant abandonner des choses stables pour d'autres passagères

et pas assez pensées, gaspillant des ressources à court terme. Ou encore celui de céder au fondamentalisme, c'est-à-dire d'absolutiser des choses pérennes ou des aspects limités et contingents, et finir par se contenter de ce que l'on possède déjà, de ce que l'on sait déjà, d'une tradition fossilisée, sur la défensive, plus ou moins de bonne foi, au nom de la fidélité au passé.

D – Enfin, last but not least, redonner de la vigueur évangélique à notre vécu, récupérer toutes les dimensions spirituelles de notre mission. En synthèse, faire de la révélation de Dieu aux jeunes et au peuple la raison de notre vie selon la logique des vertus théologales. Le Salésien, homme de foi, s'abandonne avec joie et confiance entre les mains de Dieu, révélé en Jésus, et devient capable d'accepter toutes les circonstances de la vie, de façon à permettre à Dieu de se manifester son action salvifique. Il se rend aussi compte qu'aucune situation ne correspond de façon adéquate à la volonté de Dieu, mais s'efforce de vivre et d'opérer de façon d'y accomplir toujours la volonté de Dieu. Le Salésien, homme d'espérance, prie Dieu chaque jour de le rendre capable d'accueillir son don futur dans chaque situation, même dans l'échec : *Personne ne pourra nous séparer de l'amour du Christ* (Rm 8,39). Le Salésien, homme de charité, fait de son présent un espace d'amour de Dieu : *Deus Caritas est*.

Son union à Dieu n'est pas celle du fonctionnaire d'une société, ou de celui qui raisonne comme un vulgaire lecteur de son journal préféré, ou encore du spectateur du dernier talk show télévisé. Mais c'est celle d'un être qui vit une intense vie intérieure avec son Dieu au cœur de l'activité infatigable (contemplation dans l'action), qui se consacre au travail apostolique généreusement et refuse confort, recherche de consolation et gratification du succès, qui accepte toutes les fatigues (travail et tempérance), qui vibre d'amour pour l'eucharistie, la confession, la Vierge, le Pape : en somme quelqu'un qui vit sa propre vie en Dieu et participe à la vie divine.

Sans une intime expérience de Dieu, *retourner aux jeunes, se qualifier et revoir présences et services*, tout cela est destiné à l'échec, s'il manque la seule condition prioritaire. Nous devons être convaincus que l'Évangile se transmet *par contagion* là où il est une véritable relation humano spirituelle, patiente, confiante, fidèle et joyeuse. Aujourd'hui, il est vrai, les modalités du rapport interpersonnel sont différentes de celles du passé. Mais les jeunes (et les adultes), entrant dans le cœur du Salésien, doivent y découvrir non pas à un technocrate dernier cri, non pas un communicateur habile mais vide, ni un fonctionnaire ecclésiastique ou encore un agent pastoral, mais un homme passionné de Dieu, un être riche en humanité, une personne faite, qui leur révèle la beauté de l'Évangile. L'identité charismatique et l'identité prophétique du Salésien non seulement marchent de pair avec ces institutions, mais les rendent possibles.

Concluons alors cette méditation-instruction avec les paroles des *Mémoires-Testament* de Don Bosco, qui donnent la clé de l'interprétation de l'activité salésienne, comprise comme charité totale, *usque ad effusionem sanguinis*, jusqu'à l'union mystique avec Dieu dans un amour oblatif sans limites. *Quand il arrivera, qu'un Salésien succombe et meurt au travail pour les âmes [!], alors vous direz que notre Congrégation a remporté un grand triomphe et sur elles descendront les bénédictions du ciel.*

On ne naît homme, on le devient (Érasme)

9

Repartir de l'éducatif

Don Bosco ne cesse d'intéresser beaucoup de gens dans de nombreux pays, plus d'un siècle après sa mort (1888). On en retient une de figure de tête significative, même au-delà de l'ère salésienne. Mais on semble percevoir encore quelque perplexité sur l'actualité de son message, sur sa modernité, comme si n'avaient pas été actuelles et modernes son intuition de se consacrer à l'éducation des jeunes, sa conviction sur le besoin de chercher à connaître les temps que nous vivons et de s'y adapter. Et ce sont précisément nos temps qui nous demandent de repartir de Don Bosco, en repartant de l'éducatif,



salés EDITIONS DON BOSCO.zip iennement ouvert au transcendant. De façon obvie, il s'agira de comprendre ce que signifie l'éducation aujourd'hui, mais celle dont la base est solide, à la fois religieusement et civiquement, comme nous allons le voir.

L'importance historique de Don Bosco.

Nous l'avons déjà souligné : l'importance historique Don Bosco est à retracer, avant que dans les œuvres et dans certains éléments méthodologiques relativement originaux – tout ce qui, de quelque



façon, a été et est susceptible d'être soumis à la critique dans les milieux catholiques eux-mêmes - : c'est dans quelques-unes de ses intuitions fondamentales qu'il faut la trouver.

Avant tout l'intuition intellectuelle et émotive de la portée universelle, théologique et sociale, des problèmes de la jeunesse, spécialement la jeunesse abandonnée (c'est-à-dire d'énormes populations de jeunes dont personne ne s'occupe ou dont on s'occupe mal), de lui assurer un avenir de dignité. On lit dans un numéro du Bulletin Salésien, édité sous sa supervision directive : Les enfants et les jeunes gens sont les fondements, la semence de la société religieuse et civile. Qui ne sait que d'ici à 10, 15 ou 20 ans, les enfants en cercle autour de nous, formeront le nerf du peuple ? Donc telle sera la jeunesse alors, tel sera le peuple, telle sera la société avenir. (Le Bulletin Salésien 1878, n° 7, p. 2)

En second lieu Don Bosco eut l'intuition, sur le plan de la coopération concrète, de la nécessité d'intervenants à grande échelle dans le monde catholique et dans la société civile, comme nécessité primordiale pour la vie de l'Église et pour la survie elle-même de l'ordre social.

Sur les bases de la première intuition, il se mit personnellement à réaliser la seconde à travers un projet éducatif à prétention mondiale, au point de rassembler des foules entières d'opérateurs sur place : collaborateurs, bienfaiteurs, admirateurs, croyants et non-croyants. Avec son ampleur de vue quant à ses initiatives et réalisation, il connut un grand succès, nonobstant de grosses difficultés de départ. Le manque de ressources économiques (toujours insuffisantes au regard de ses réalisations), son modeste bagage culturel et intellectuel (à un moment où il fallait des réponses théoriques de haut vol), le fait d'être l'enfant d'une théologie et d'une conception sociale très limitées (et pour autant

incapable de répondre à la sécularisation et aux profondes révolutions sociales en route : pensons seulement à Marx).

Aujourd'hui repartir de Don Bosco veut dire d'en partager les intuitions pour les élaborer et les actualiser pour notre temps ; cela signifie de le relire à l'aide d'une clé refondatrice d'innovation, en gardant ferme la conviction que nous réussirons à faire nous aujourd'hui, comme Don Bosco hier, seulement si nous apprenons à être nous-mêmes aujourd'hui comme Don Bosco a été lui-même hier.

Émergence éducative du XXI^e siècle

Si entre toutes les définitions du 19^e, c'est celle de siècle de la pédagogie, et ce siècle, qu'on a dit bref, le 20^e été défini comme le siècle des jeunes, comment pourra-t-on définir le XXI^e siècle ? De façon obvie, on ne sait pas, mais il est certain que dans la logique que des deux précédents, il semble commencer sous le signe de l'éducation, ou mieux, de l'urgence éducative. Le démontrent les demandes provenant de l'Église de la communauté civile internationale mondiale et aussi de notre expérience quotidienne.

Pour la première, le pape Jean Paul II écrivait déjà en 1988 dans la Lettre aux Salésiens : Peut-être jamais comme aujourd'hui, éduquer est un impératif à la fois vital et social qui implique la prise de position et la volonté décisive de former les personnalités matures. Peut-être jamais comme aujourd'hui le monde a-t-il besoin d'individus et de familles qui font de l'éducation leur propre raison d'être et s'y consacrent comme finalité prioritaire actuelle et dédient sans réserve toutes leurs énergies... Être éducateur implique un vrai choix de vie. À son tour son successeur, Benoît XVI, à l'Église italienne, à la rencontre de Venise (en octobre 2006) qui disait sa volonté de se consacrer à l'éducation avec un nouvel engagement, il répéta t-il la même conviction : Dans le concret, une question fondamentale et décisive est celle de l'éducation de la

personne. Il se fait qu'on soit préoccupé de la formation de son intelligence sans passer par celle sa liberté et de sa capacité d'aimer. Une éducation véritable a besoin de réveiller le courage de prendre des décisions définitives que l'on considère aujourd'hui comme une entrave qui tue notre liberté, mais qui en réalité sont indispensables pour croître et accomplir de grandes choses dans la vie. Je veux exprimer ici toute mon appréciation pour l'immense travail de formation et d'éducation que les Eglises chacune pour soi ne cessent de développer en Italie, pour leur attention pastorale aux nouvelles générations et aux familles. À travers les formes multiples de cet engagement, je ne peux pas ne pas évoquer en particulier l'Ecole Catholique.

En passant d'autre part à la communauté civile internationale à la veille du troisième millénaire, le rapport de l'Unesco de la commission internationale pour le XXI^e siècle, présidé par Jacques Delors, au titre significatif : Dans l'éducation, un trésor, il écrivait : Face aux nombreux défis que nous réserve l'avenir, l'éducation nous apparaît comme un moyen précieux et indispensable qui pourra amener à rassembler nos idéaux de paix, de liberté et de justice sociale. Elle devra jouer un rôle fondamental dans le développement personnel et social.

L'affirmation est très forte. En d'autres mots, il arrive à soutenir que l'éducation elle-même constitue le défi du troisième millénaire. Et il ne s'agit pas ici de petits nombres. Si on pense que la seule jeunesse de moins de 108 ans constitue 38 % de la population mondiale, et dans 50 pays les moins développés, elle constitue la moitié de la population. À son tour le Forum mondial de l'éducation qui s'est élue en avril 2000 à Dakar, avec la participation de 1600 délégués provenant de 164 pays a lancé pour 2015 le programme Education for all (Education pour tous), articulés autour de 10 objectifs précis, dont le premier - à l'intérieur d'un projet antérieur en faveur de l'éducation de base née de l'égalité pour tous -, dit explicitement : Répandre et développer le

soin et d'éducation compréhensive de la petite enfance, et spécialement pour les enfants les plus vulnérables et les plus désavantagés. Comment ne pas penser immédiatement aux jeunes pauvres et abandonnés de Don Bosco. De notre côté enfin, nous savons être encore aujourd'hui comme au XIX^e siècle en présence d'une société en crise, dans le sens d'un passage rapide d'une société à l'autre, pour qui dans un monde en rapide évolution, se réduisent de plus en plus, les points de référence nécessaires, par lesquels se régit la société. On comprend alors pour quoi le problème numéro un qui se pose aujourd'hui à notre société est celui de l'éducation, non pas tant celui de la politique et de l'économie. Nulle part, il n'est question directement d'éducation au déclin, de dernière alternative éducative. L'issue finale de la post modernité porterait le nom de déshumanisation de l'homme, de nihilisme, et aussi de nouvel humanisme, de construction d'hommes nouveaux.

Ce n'est pas un problème de simple instruction scolaire ou de préparation au travail. Ce qui est en crise, c'est la capacité d'une génération d'adultes à rééduquer ses propres enfants. Pendant tant d'années d'université, d'école, de télévision et de journaux, on a prôné (et prêché) sans cesse la liberté et l'absence de lien et d'histoire, que l'on peut grandir en suivant son goût et son plaisir. Il est devenu normal de penser que tout est égal, que rien au fond n'a de valeur, sinon les choses habituelles comme l'argent, le pouvoir de la position sociale, le plaisir. On vit comme si la vérité était à option, entraînant des ennuis chez les jeunes, parfois la violence, au gré de la mode et du pouvoir, exposés aux manipulations, à la négligence, à l'abandon. Leur incertitude et leur insécurité sont les filles d'une culture qui a systématiquement démolit les conditions et les lieux classiques de l'éducation : la famille, l'école, l'Église, la société civile dans son système, conditionnée par des idéologies aberrantes et agressée par des fanatismes et des extrémismes de tout genre. Telle est aujourd'hui la situation générale un peu partout

en Europe et dans les pays plus développés. Preuve s'il en est que les esprits les plus avertis sentent de nouveau le besoin de maîtres dotés d'une pensée forte, qui va remettre l'homme à sa place, qui l'aide à dépasser la distance croissante entre la civilisation, la culture et la foi, entre les sciences et la conscience, entre la personne, l'État et la société.

Et la situation est encore pire dans les nations moins développées, là où le droit fondamental - et donc non négociable à l'éducation et à l'instruction des enfants -, est facilement considéré comme non vital. En vérité l'histoire nous enseigne que du temps du premier Oratoire de don Bosco, aussi, il y a des tas de ministres d'État opposés à l'alphabétisation obligatoire. Aujourd'hui dans beaucoup de pays ceci est encore bloqué par l'opposition de ceux qui voit dans la personne instruite un concurrent pour leur position de pouvoir et de prestige, ainsi que par les conditions économiques nécessaires, soit du côté des familles, soit du côté de l'État.

Message permanent : repartons de la prévention éducative

Le XIX^e siècle fut traversé d'une inquiétude éducative, comme l'a de façon aiguë observé le plus grand expert du Système Préventif de Don Bosco, Pietro Braido. Mais je crois que si l'on peut l'affirmer aussi du XXI^e siècle (et peut-être de chaque siècle) - étant donné la quantité et la qualité d'études et de recherche récentes dans lesquelles s'affirme non seulement la possibilité de la prévention éducative, mais aussi la renaissance constante de la pédagogie non répressive, et surtout, l'efficacité de la prévention comme forme d'éducation. S'il était encore besoin de confirmation, il suffirait d'analyser les expériences préventives en cours un peu partout dans nombre de milieux de la société.

De façon obvie, il existe différentes expressions et formes diverses d'éducation préventive, certaines réduites et partielles, et d'autres de très grande épaisseur culturelle, qui tendent à

(re)construire, idées, valeurs, itinéraires pédagogiques et spirituels adéquats à la complexité de la société d'aujourd'hui dans laquelle le même mot préventif, prévention, dans sa double acception, positive et négative, a pris des dimensions incomparables en regard des réalisations et des formulations de Don Bosco. Limitons-nous à deux réflexions, l'une de caractère plus général, et l'autre relative au monde des jeunes.

En termes abstraits, par éducation on entend le processus de transmission de connaissances, de normes, de valeurs et de compétences, mis au point par des adultes, pour des générations plus jeunes dans le but d'en faire des membres de plein droit d'une société et d'une culture : assurant ainsi leur propre continuité. Une telle éducation se décline de mille manières, selon le contenu objectif (affectif, sexuel, artistique, physique, civique, moral, religieux, sociopolitique, diététique, technique), d'autres objectifs spécifiques (démocratie, légalité, globalité, santé, écologie), selon les temps (préscolaire, scolaire, extrascolaire, familial, ecclésial, permanent) et les modalités (formelle, informelle, intellectuelle, populaire, familiale, etc.).

Maintenant rendons-nous immédiatement compte que dans une société structurellement complexe, comme la nôtre, société et culture seront des formules qui sous-entendent diverses réalités en mouvement, fruits du pour et du contre, pas toujours si facilement intégrables et mixables. En outre, à l'intérieur d'une société culturellement polycentrée, se sont multipliées les relations et les sujets sociaux, les logiques et les valeurs qui structurent les rapports, pour lesquels les citoyens, induits à faire référence à de multiples centres culturels et intérêts, vivent une crise du sens de leur appartenance sociale, lesquelles effets sociaux sont visibles dans la notable mentalité individualiste, dans la redistribution du protagonisme familial et dans le relativisme triomphant. S'y ajoutent encore l'indifférentisme religieux, les visions anthropologiques qui donnent des réponses diverses et parfois

contradictaires aux questions de fond, un laïcisme explicitement - opposé à toute forme de manifestation publique de la religiosité, la présence de l'Église et de la foi, perçue comme obstacles au développement humain intégral et comme frein à la liberté humaine -, qui se comprend alors encore mieux, comme si on vivait dans la culture de l'indifférence, où sont réduits en miettes les sujets faibles, incapables de rassembler et de reconstruire les morceaux de leur propre vie, et donc nécessitant une assistance préventive.

Si de plus, du niveau social le plus vaste, nous passons à celui plus restreint du monde des jeunes, nous voyons que les problèmes de la désocialisation des adolescents du Turin du XIX^e siècle - dû au fait que les jeunes avaient abandonné leurs familles, ne fréquentaient la paroisse, et donc s'auto-éduquaient dans la rue -, sont dans un certain sens analogues aux jeunes d'aujourd'hui.

La famille est toujours plus ou moins socialisée et cultive plus que jamais l'idéal de se constituer en petite île, où pouvoir se préserver de tout conflit social. Elle se présente comme le lieu dans lequel peuvent s'exprimer et se réaliser ses propres désirs, et non plus comme institution sociale primaire dans laquelle s'apprennent les règles élémentaires du vivre ensemble. L'utilisation énorme des objets modernes de confort et des moyens de communication (TV, PC, mobiles, lecteur de DVD), à disposition à la fois et à toute heure dans la chambre, dessert de façon décisive la socialisation des jeunes. La facilité de leur usage ne signifie pas un très grand partage des idéaux, mais en fait, seulement de bavardage. Avec la famille est en crise, beaucoup alors retombe sur l'école, mais l'école non plus n'est pas prête à éduquer, se trouvant en permanence en phase de réforme. Une telle école en difficulté est le miroir d'une convivialité sociale qui ne fonctionne pas, du moment que la transgression du petit est acceptée avec le sourire ; et celle du jeune homme - des centres sociaux et des **no-global (?)** pour indiquer les plus radicaux -, on tache simplement de l'éliminer de sa propre vie quotidienne. Nous assistons à un déficit de la citoyenneté, même

dans l'espace public pour lequel le citoyen ne se sent plus partie prenante dans une responsabilité collective, relative à l'éducation de la génération qui suit.

L'échange réciproque des partis dans une telle responsabilité éducative a pour conséquence que beaucoup de jeunes grandissent selon une pédagogie de la rue ou de la discothèque, avec un sens toujours plus amoindri de sociabilité, chargés de conflits irrésolus, affectés de comportements instinctifs. Le résultat est que les trois premières idées qu'aujourd'hui un adolescent associe au lendemain relèvent de la peur : la peur de la corruption, du chômage et du terrorisme. Et la cause principale d'un tel mal-être de la jeunesse dérive d'une certaine façon du regard négatif que les adultes tournent vers demain et qu'ils transmettent aux jeunes. Aujourd'hui une société qui ne permet pas à la jeunesse de formuler des projets d'avenir, est d'une société qui empêche la construction du sens de la vie. S'impose alors une éducation préventive.

Interventions à grande échelle pour une responsabilité éducative partagée.

Affronté à de tels défis, Don Bosco semble disposer d'une parole toujours actuelle. Dans l'utopie d'un mouvement éducatif aux dimensions du monde, il a rêvé de la collaboration ou et la complémentarité de tous les catholiques militants et de tous les hommes de bonne volonté, concernés par l'avenir de l'humanité, une sorte de société éduquante qui assumerait l'éducation comme une mission.

Il s'agit avant tout de valoriser la fonction éducative (avec la responsabilité correspondante) de tous les adultes qui, à titres divers, ont une incidence dans l'éducation des jeunes et sur leur capacité de faire des choix existentiels : les parents, les enseignants, les acteurs socio-sanitaires, les administrateurs locaux, les animateurs socioculturels, les bénévoles, les professionnels, les

responsables politiques. Il n'est pas question d'addicts du travail : c'est le devoir de tous ceux à qui tient à cœur le bien de la nation, de toute entité éducative, de tous ceux qui sont désormais convaincus que l'espace éducatif ne se suffit pas à lui-même pour enseigner ou préparer le dur métier d'être un homme. Il ne suffit pas que quelques volontaires allument la flamme de l'éducation si les autres ne font que l'éteindre. Tous sont invités à assumer leurs responsabilités propres. Cela doit être mis en synergie avec les autres réalités qui ont une incidence sur le monde des jeunes, y compris l'État et les forces politiques qui dans leurs confrontations ne sont pas à exclure, par exemple, pour d'authentiques actions de lobbying et d'advocacy sur le champ, ou encore, à propos des droits des mineurs et des immigrés, de scolarisation, de lutte contre la drogue et l'exploitation des mineurs.

En second lieu doivent se mettre en œuvre les instruments juridiques adéquats, les ressources économiques, les orientations éthiques et les structures capables de coordonner toutes les forces actives disponibles et reconductibles, par un réseau d'opportunité tel que ce soit la société toute entière qui investisse dans une éducation de qualité, replaçant les jeunes au centre de l'attention sociale, politique, culturelle, ecclésiale... Les moyens de communication, anciens et modernes, sont de puissants facteurs d'éducation et devraient être utilisés de façon créative, ample et efficace par les éducateurs, de façon à toucher en peu de temps des milliers de personnes et de répandre idées et programmes de valeur.

Se posera certainement le grave problème économique, mais le Salésien ne devrait pas en avoir plus peur que ça, quand il en juge de la nécessité et de l'utilité : en pensant à Don Bosco, et à son opinion, parue dans le Bulletin Salésien de 1880 (n° 2, p. 2) : Si nous nous demandions quelle la plus grande puissance au monde, toutes les réponses ne tomberaient juste ! Nous répondrions et nous dirions que la plus grande puissance de la terre est l'argent. Des preuves, nous n'en avons pas seulement de l'expérience

quotidienne, pas seulement du consensus de tous les hommes, mais de Dieu lui-même qui a fait écrire : Tout obéit à l'argent ! Et non seulement, c'est la plus grande, mais encore dans le concours humain, la puissance la plus nécessaire : entre les hommes avec l'argent tout se fait, et sans argent rien ne se fait. Ceci vaut aussi pour ceux qui s'en sont détachés. Pourraient-ils manger, se vêtir, vivre ensemble sans argent, sans posséder un centime ? ou sans l'argent des bienfaiteurs et des grands patrons ? Et les œuvres humanitaires, alors, les hospices, les hôpitaux, etc. pourraient-ils seulement subsister sans lui, et soulager tant de misères, de ceux qui portent le deuil et hériteront la terre ? – A cette nécessité, le Divin Sauveur lui-même voulut se soumettre... Il est donc évident que l'argent est la plus grande et la plus nécessaire puissance du monde.

Or toutes les forces qui tendent à se retailler un système éducatif à la Don Bosco font appel à un cadre théorique de référence, modulée sur les nouvelles exigences de l'histoire (solidarité, dialogue, démocratie, participation, paix, liberté, globalisation...) et sur les récentes acquisitions des sciences humaines, en sachant bien que personne ne possède de recette ni de formule magique. On doit pouvoir partager le concept que l'avenir de la personne passe nécessairement par l'éducation reçue, que l'homme est le facteur décisif et fondamental du processus épuisant et méticuleux que nous appelons l'éducation, et que l'éducation intégrale ne peut que faire référence à ce qui est digne de l'homme, y compris la recherche de son destin et de sa vocation.

Devant les modèles éducatifs présents sur le marché des idées, on doit en choisir un qui soit inspiré par un humanisme significatif, capable de donner espoir, de défier le sens du non-sens ; un modèle qui croit au primat de la personne sur tout le reste (État, société, économie...), et qui pense qu'une tête bien faite vaut mieux qu'une tête faite n'importe comment, et que l'homme est une personne en relation verticale et horizontale, en mesure de découvrir non

seulement les raisons de l'esprit, mais aussi les raisons du cœur (Pascal), ou encore de choisir le bien, le vrai, le beau, le juste.

Totalité des exigences très jeunes à satisfaire.

Il est incontestable dans la visée opératoire de Don Bosco que le primat du spirituel, du salut religieux des jeunes était évident chez lui, de même que la détermination d'offrir aux destinataires tout ce dont ils avaient besoin pour vivre leur existence en plénitude. Sans l'avoir jamais rédigé comme tel – intéressé qu'il était avant tout d'agir pour l'éducation civile, morale, et scientifique de ses jeunes -, son projet éducatif prévoyait des processus d'éducation religieuse, d'alphabétisation, de formation professionnelle, et de socialisation primaire des jeunes.

Le salut intégral des jeunes, Don Bosco l'a poursuivi à travers deux formes qui, dans le langage d'aujourd'hui, pourraient se définir comme promotion humaine et promotion spirituelle, ou aussi, dit théologiquement, charité temporelle et charité spirituelle.

Pour ce qui touche la première, elle se révéla indispensable pour les jeunes pauvres et abandonnés des classes populaires qui ne disposaient d'aucune opportunité de promotion sociale. Don Bosco leur pourvoit (dans l'ordre) des espaces de récréation, de formation, de scolarisation, de nourriture, vêtements, logement, métier et protection, écoles professionnelles et soutien corporatif, étude, et : encore loisirs et occupations pour le temps libre, atmosphère de joie, amitié, camaraderie, partenariat juvénile, participation, occupations, volontariat.

Et notons de suite le rôle central attribué dans les milieux salésiens à l'instruction professionnelle de base, aux ateliers primitifs de Don Bosco, aux écoles professionnelles du temps de Don Rua, gérées sur des bases plus rationnelles, méthodiques et

scientifiques. Le sujet premier de l'apostolat était évidemment le garçon, avec ses besoins, ses attentes et la dignité de sa personne. Donc aucune incertitude sur le primat de l'homme sur le travail, du travail sur le capital, de la conscience sur la technique, de la solidarité et sur les intérêts individuels ou corporatistes. Le métier ne devait pas être un esclavage, mais non plus un hobby : seulement un devoir précis, source de satisfaction ou facteur de bien matériel, moral, individuel, familial et social. Même discours pour les écoles secondaires qui préparaient à un engagement supérieur.

La complexité et la variété des interventions éducatives (récréatives, culturelles, d'assistance sociale) visaient à faire mûrir le jeune, en l'orientant vers une vision optimiste et riche d'expériences, inspirée d'un sain réalisme et non par des utopismes frustrants : Je ne veux pas que mes fils soient encyclopédiques, que les menuisiers, les ouvriers, les cordonniers soient des avocats, ni que les typographes, les relieurs, et les libraires se mettent faire les philosophes et les théologiens ! Mais je ne veux non plus que mes professeurs étudient le *De Arte politica*, comme s'ils étaient destinés à devenir ministres et ambassadeurs. Il me suffit à moi que chacun sache ce qui le regarde ; et quand un artisan possède des connaissances utiles et opportunes pour bien exercer son métier, quand un professeur est muni de la science qui est la sienne pour instruire adéquatement ses élèves : ceux-ci, dis-je, sont dotés du nécessaire pour bien mériter de la société et de la religion, et ont droit comme tout le monde d'être respectés.

Venait alors pour tous les jeunes - mais pas seulement pour eux -, la charité spirituelle, autrement dit, l'engagement pour le salut de l'âme, qui – comme déjà dit -, occupe la première place. Toutes les œuvres de don Bosco, en maison et hors maison, étaient tournées vers la formation d'une mentalité fondamentalement axée vers des principes et des orientations évangéliques. Pour lui, la pire aliénation - nous sommes au temps de Marx -, était d'ordre

spirituel par lequel on devait tout faire pour sauver les jeunes du péché, de l'hérésie et de l'indifférence religieuse. Logiquement pour atteindre des objectifs d'une telle importance, il était nécessaire que l'éducation religieuse ne se réduisît pas à des moments intemporels, peu fructueux, en définitive non concluants, mais que les garçons se préparassent à la vie par un parcours lent, fatigant même, d'éducation et d'études. En outre, l'éducateur salésien devait vivre une foi dynamique, exprimée en des choix cohérents et vérifiables, conscient que dans le milieu de l'éducation évangélisatrice la personne elle-même est le message.

Le gap entre l'acceptation théorique du catholicisme et son observance pratique fut attribué, par Don Bosco lui-même en 1886, au manque d'éducation du cœur (la mentalité chrétienne) de la part de l'école : La cause est unique, et se situe toute dans l'éducation païenne donnée généralement dans les écoles. Cette éducation, toute basée sur des classiques païens, et imbue de maximes et de sentences exclusivement païennes, donnée selon une méthode païenne ne formera, jamais – à notre époque spécialement où l'école est tout -, de vrais chrétiens. J'ai combattu toute ma vie contre cette éducation perverse qui gâte la mentalité et le cœur de la jeunesse dans ses plus belles années : ce fut toujours mon idéal de la former sur des bases sincèrement chrétiennes.

Don Bosco se lamentait de n'avoir pas été suffisamment compris, de n'avoir pas réussi à mettre en route cette opération de réforme de l'éducation et de l'enseignement auxquels il avait consacré toutes ses forces au moins depuis 1847, quand il avait écrit dans la préface de sa première édition de l'Histoire Sacrée. À chaque page, je me suis toujours fixé comme principe, d'éclairer l'esprit pour rendre le cœur bon. Plus de 30 années après, le Bulletin Salésien critiquait ouvertement la formation du tout non confessionnel, donnée dans les écoles de l'époque : Cette marâtre dénaturée coupe (comme la mauvaise mère de notre ancêtre Salomon) les enfants en deux, n'en cultivant que la partie mentale,

et négligeant le cœur ; elle brigue d'en faire des hommes de science, mais pas des virtuoses ; elles les dresse aux moyens d'acquérir les biens fugaces de la vie présente, mais sans leur indiquer les moyens d'entrer en possession des véritables biens de la vie éternelle (Bulletin Salésien, 1881, N° 9, p.). Et la position du successeur Don Michel Rua, Don Bosco à peine mort, était la même : Souvenons-nous que nous manquerions la partie la plus essentielle de notre devoir si nous nous contentions seulement à donner l'instruction littéraire sans y unir l'éducation du cœur. Nous devrions surtout viser à faire de nos élèves de bons chrétiens, d'honnêtes citoyens, en cultivant aussi parmi eux d'éventuelles vocations.

Dans l'action éducative de Don Bosco, nous le savons, les deux finalités humaine et spirituelle se vécurent concrètement et simultanément dans la mesure où il n'y avait pour lui aucun doute que la vie sur terre est connectée à la vie céleste. Trêve de citations ! Cela sera répété pendant un siècle, que ce soit par le concile Vatican II (GS Proemio) que les Salésiens affirmeront qu'il n'est pas possible d'éduquer sans évangéliser et qu'il n'y a pas de véritable éducation sans catéchèse. Nous éduquons en évangélisant et nous évangélisons en éduquant.

Le courage d'éduquer un homme nouveau pour la société et pour l'Église.

Le système éducatif de Don Bosco - qui vise à former, comme il est connu, un honnête citoyen est un bon chrétien - se fonde sur une vision du citoyen de son temps, et il ne pouvait en être autrement.

Seulement son temps n'est plus le nôtre, et ainsi l'honnête citoyen 3^{ème} millénaire n'est plus celui du XIX^e siècle italo-piémontais, à une époque où ne pouvait se concevoir une activité politique, sinon pour une minorité riche et privilégiée dont les préadolescents et adolescents pauvres et abandonnés ramassés par

Don Bosco dans ses maisons, n'auraient jamais pu faire partie. L'honnête citoyen actuel n'est pas non plus celui qui dans les analyses du décalage social des jeunes, tend, comme Don Bosco, à en rechercher les causes uniquement dans les responsabilités morales et religieuses individuelles et non pas dans les conditionnements et déterminismes de caractère économique, politique, social, juridique etc. Ce n'est pas non plus celui qui respecte purement et simplement la loi, ne fait pas de problème à la justice et s'occupe uniquement de ses propres affaires. Le passage de la monarchie absolue au parlementarisme libéral, puis à la démocratie, le surgissement de la question sociale, du socialisme, du marxisme, du syndicalisme, '68, la doctrine sociale de l'église, l'exigence universelle de citoyenneté active et démocratique, la crise des évidences éthiques, etc., tout cela a laissé des traces profondes.

Dans la même prospective, il est évident que le bon chrétien d'aujourd'hui n'est plus celui que pouvaient concevoir Don Bosco et les milieux qui lui étaient proches : un minimum de formation religieuse, la réception habituelle des sacrements, des dévotions aux saints comme modèles et idéaux de vie chrétienne, la lecture de bons livres, l'obéissance absolue aux autorités ecclésiastiques dans la seule arche de salut (l'Église Catholique), une vie de progrès dans la vertu qui se concluait dans la félicité d'une mort vertueuse. Un siècle de réflexion théologique et un concile Vatican II seraient-ils passés en vain, et enfin la multi-religiosité ainsi que la multi-confessionnalité du monde d'aujourd'hui ne signifieraient-elles rien ? L'acquisition doctrinale récente de la réévaluation des vocations et de la mission des laïcs dans l'Église, reçue par mandat directement via baptême et confirmation, et non pas un par mandat du curé ou de l'évêque à des conséquences d'autant plus amples, que ce soit dans le milieu ecclésial que dans celui de l'engagement dans le monde.

Il faut donc prendre acte que la belle formule citoyen honnête bon chrétien doit être aujourd'hui refondée sur les plans anthropologique et théologique, et réinterprétée historiquement et politiquement. Une anthropologie renouvelée devrait distinguer entre les valeurs de la tradition, celles qu'il faudrait maintenir dans la société postmoderne et quelles autres il faudrait proposer ; une réflexion théologique renouvelée devrait préciser les rapports entre foi et politique, et entre les diverses fois ; une analyse historico-politiques renouvelée devrait rapprocher éducation et politique, éducation et engagement social, politique et société civile (nous en reparlerons !) ; un système préventif renouvelé devrait indiquer les traits de l'honnête citoyen d'aujourd'hui et les traits du bon chrétien d'une époque comme la nôtre, du rapport difficile foi-raison, de l'amoindrissement de la conscience morale en tant que valide objectivement, de la diffusion d'une culture qui coupe délibérément ses propres racines historiques et constitue la contradiction la plus radicale, non seulement du christianisme, mais des traditions religieuses et morales d'une bonne partie de l'humanité.

En outre on devrait bien réexaminer s'il est encore acceptable, dans un contexte sécularisé et pluraliste, pluriethnique et pluri-religieux, de subordonner - comme c'était le cas dans la mens de Don Bosco - la fin temporelle à la transcendante, la prééminence des valeurs individuelles au regard des valeurs sociales, des facteurs religieux par rapport aux terrestres, des éléments catholiques par rapport aux éléments seulement chrétiens ou non, des valeurs européennes par rapport celles d'autres aires géographiques.

Éducation, prévention, évangélisation, insertion dans la société : voilà les idées génératrices de l'engagement salésien à l'aube du troisième millénaire. Il ne s'agit pas d'idées passagères, si l'on considère qu'il y a 30 ans que les Constitutions salésiennes (n° 40) définissent une œuvre salésienne sur le modèle du premier Oratoire de Don Bosco, comme maison qui accueille, paroisse qui

évangélise, école qui prépare à la vie, préau pour la rencontre entre amis et une vie joyeuse.

Personne ne peut penser qu'il puisse y avoir renouvellement, surtout si profond, sans que cela coûte argent et courage. Nous nous illusionnerions de penser qu'il existe des changements sans douleur. L'éducation est une urgence, et le grand défi de notre temps. Ce sera de toute façon toujours un risque, un pari, une mission exigeante, engageante et la seule chose la moins bureaucratisable que l'on puisse imaginer. On ne naît pas éducateur, on le devient : par vocation ou par le choix libre de la raison et du cœur, par amour.

*Vous voulez faire quelque chose de bien ? Eduquez les jeunes !
Vous voulez faire quelque chose de saint ? Eduquez les jeunes !
Vous voulez faire quelque chose d'encore plus saint ? Eduquez les
jeunes !
Vous voulez faire quelque chose de divin ? Eduquez les jeunes !
(Don Bosco aux Coopérateurs, Rome, 16 mai 1878)*

L'éducation n'est pas seulement affaire de cœur

Éducation est affaire de cœur, dit-on chez les Salésiens et d'autres commentateurs du Système Préventif de Don Bosco depuis 1935 alors que vient d'être publiée la circulaire sur les châtiments et cela continue à être répété, en attribuant toujours la paternité à Don Bosco qui, en revanche, semble ne l'avoir jamais écrite, si l'on en croit le curateur de l'édition critique de la circulaire en question, José Manuel Prellezo.

Ceci ne veut pas dire que cette phrase soit fausse. Don Bosco, en fait, dans un monde traditionnellement marqué par la difficulté d'établir un apport adéquat entre les générations, relança une pédagogie de l'amour, entendue comme la stabilisation des jeunes dans un rapport basé sur la foi en eux, nonobstant leurs écarts ; sur l'espérance en eux, même dans des situations les plus désespérées et sur l'amour et l'acceptation de leur personne telle quelle. En l'étudiant dans sa réalité vécue, on découvre en Don Bosco un

dépassement instinctif et génial du paternalisme éducatif, grandement inculqué par la pédagogie des siècles précédents (1500-1700), quand le discours pédagogique reflétait la société européenne structurée de façon patriarcale (les féaux nobiliaires, le maître d'art, le chef de famille etc.). En lui au contraire on trouve une traduction originale du commandement évangélique de l'amour. Des épisodes récurrents et des expressions bien connues de cet album de famille que sont les Mémoires Biographiques indiquent la modernité de la méthode, qui dépasse les étiquettes. Une citation d'une lettre aux jeunes de Lanzo : Laissez-moi vous dire - que personne ne s'en offense -, vous êtes des voleurs ! Je vous le dis et je le répète, vous m'avez tout pris, vous m'avez jeté un charme par votre bienveillance et votre tendresse, vous m'avez ligoté les facultés mentales avec votre piété, il me restait encore ce pauvre cœur, dont vous m'avez volé tous les sentiments, absolument tous ! Maintenant votre lettre a pris possession de tout ce cœur, dont il ne reste plus rien, sinon un vif désir de vous aimer dans le Seigneur, de vous faire du bien et de sauver votre âme tous.

On comprend alors comment en face d'un rapport entre Don Bosco et les garçons de ce même type que celui tissé avec le Christ, quelqu'un (Xavier Thèvenot) a parlé de dimension sacramentelle du rapport éducatif. Pour le Salésiens l'action éducative envers les jeunes est le lieu même de sa rencontre avec le Christ : Chaque fois que vous avez fait quelque chose à un seul de mes frères les plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait.

L'amour qui sous-tend tout l'édifice éducatif ne doit pas seulement être vécu et plus ou moins déclaré,-mais perçu. C'est le grand message, rédigé par Don Lemoyne au nom de Don Bosco dans la fameuse lettre de Rome de 1884 et adressée aux Salésiens du Valdocco : Que les jeunes non seulement soient aimés mais sachent eux-mêmes qu'ils sont aimés. L'essentiel réside toujours dans l'amour de l'éducateur perçu par le jeune, mais un tel résultat n'est pas tant une affaire de sentiment qu'un aboutissement du libre

partage des itinéraires pédagogiques, proposés par l'éducateur avec grande intelligence et prévoyance. Voilà pourquoi le slogan obscur Aimer ne suffit pas, Tache de te faire aimer, L'éducation est affaire de cœur peuvent être réductrices, insolubles, promises à (se) fourvoyer si on les comprend comme le chiffre unique ou la synthèse définitive du système éducatif de Don Bosco. À côté de l'amour, qui ne peut pas ne pas s'exercer, nous devons poser tant d'autres conditions pour l'éducation des jeunes, comme cela se passait entre autres allusions dans les conférences précédentes.

Alors on peut être légitimement sceptique à l'idée qu'un prêtre éducateur du XIX^e siècle soit en mesure d'offrir une réponse pertinente aux garçons d'aujourd'hui, qui vivent dans des situations sociales économiques et culturelles si différentes de celles du Turin du XIX^e siècle. Beaucoup, comme nous du reste, sont convaincus que le Système Préventif de Don Bosco correspond à un monde qui n'existe plus ; toutefois nous sommes tout autant convaincus que chacune de ses convictions à propos des jeunes est valide encore aujourd'hui pour les familles, l'école, les instituts éducatifs, les communautés d'accueil des jeunes en difficulté, la prévention contre la toxicomanie, les consultants, les associations humanitaires et les paroisses multiculturelles et multiethniques d'aujourd'hui. Une prévention comprise comme intervention précoce et diffuse, mais non pas sur le mode négatif, avec un contenu dépréciatif, mais sur le mode positif, c'est-à-dire promotion d'initiatives destinées à orienter les ressources saines de chaque groupe de jeunes sur des projets enthousiasmants, et leur présenter des opportunités de croissance valides : cela semble toujours actuel

Ainsi il s'agira évidemment de développer les grandes virtualités du Système Préventif pour les jeunes nouveaux du XXI^e siècle, appelés à vivre une gamme très vaste et inédite de situations et de problèmes, en des temps définitivement autres, dans lesquels les sciences humaines elles-mêmes sont en phase de réflexion critique.

Les jeunes ont besoin d'éducateur.

Des générations sans pères ni maîtres est une définition des jeunes que nous entendons répéter par les sociologues depuis au moins 30 ans. Que cela veut-il dire ? Deux choses. D'abord que les jeunes refusent les parents, les adultes et veulent dès que c'est possible s'affranchir totalement de l'autorité paternelle, et ensuite paradoxalement restent dans la famille jusqu'au-delà de 30 ans. En second lieu qu'ils sont privés, soit de références qui puissent les aider à reconnaître les fondements de leur existence, par exemple des instruments pour pouvoir donner une réponse qui convienne à leurs besoins post matérialistes. Les données sociologiques, comme nous l'avons déjà vu, dressent un scénario préoccupant de la jeunesse d'aujourd'hui, blasée et sans projets de vie, prête à une socialité restreinte, sans la force d'assumer les engagements collectifs et de faire des choix engageant l'avenir. En déclin constant est leur confiance dans les institutions desquelles, déçus par les adultes, au lieu de protester comme il y a quelques décennies, ils se retirent dans le monde sécurisant des sentiments, de la famille et de leurs quelques amis. Ils considèrent que la société est dangereuse, l'école étrangère, la politique sale, la solidarité un hobby pour certains, et se prédisposent ainsi à se replier facilement sur leurs propres sensations et sur l'individualisme, mettant tout et tout le monde à leur service exclusif.

Peut-être trop d'éducateurs acceptent-ils passivement ce fait et se retirent de côté. Eh bien Don Bosco ne serait pas d'accord. Il a écrit effectivement : Les jeunes ont vraiment besoin d'une main bienveillante qui prenne soin d'eux, pour les éduquer à la vertu et les éloigner du vice. Dans chaque jeune, même le moins avantage, il y a un point accessible au bien. Le premier devoir de l'éducateur est de chercher ce point, cette corde sensible et d'en tirer profit. Les

jeunes (sauf rares exceptions) ont, sous l'écorce et les scories du manque d'éducation et de la dissipation, un cœur bon et une âme convertible, s'ils sont pris dans le bon sens et guidés par le système chrétien de la bonté.

Pour Don Bosco aussi les jeunes d'aujourd'hui ont besoin d'avoir à leur côté un éducateur que lui voulait père, frère et ami pour les aider et les soutenir.

Avant tout l'éducateur doit s'exercer. Le jeune ne peut croître par lui-même en auto éducation complète et totale. Il n'est pas auto suffisant ni ne peut-il grandir dans un groupe du même âge. L'éducateur cependant doit être à côté du jeune, se trouver dans le camp où se joue la difficile partie éducative. Il doit se trouver dans la même barque que le jeune : ils se sauveront ou ils se noieront ensemble ! Et il doit s'exercer avec lui-même, c'est-à-dire avec toute sa personnalité, son passé, ses peurs, ses angoisses, ses convictions, celles de la cohérence entre le modèle communiqué et le modèle vécu. Tout cela peut avoir une incidence sur la formation du jeune à éduquer. Et c'est la personne de l'éducateur qui éduque.

En second lieu, l'éducateur doit remplir beaucoup de rôles même en même temps selon le besoin du garçon (âge, maturité, sexe, conditions psychologiques, situations de l'expérience etc.).

Le premier rôle à assumer est le rôle de père, c'est-à-dire celui qui détient l'autorité qui est reconnu, parce que crédible. Pôle d'attraction pour l'enfant en croissance et pôle dialectique pour le jeune à la recherche de la redéfinition de sa propre identité. Un père qui ne doit pas toujours et partout penser tout à la place du mineur, distribue plus ou moins des ordres et des menaces de punition, comme un juge sévère et inflexible. Un père qui demeure toujours tel, c'est-à-dire qui n'abdique jamais ses responsabilités propres, qui ne délègue par ses devoirs personnels, qui n'est pas démagogue, hésitant de dire des vérités dérangeantes, fermant les yeux sur tout et cédant aux alibis de la spontanéité et de la permissivité (ni bien

sûr à celui de l'autoritarisme pernicieux). Elle est toujours forte la tentation de se mettre au niveau des garçons avec l'objectif présumé de le responsabiliser. Il ne s'agit pas tellement de faire pour le jeune comme pour un simple destinataire, mais avec le jeune considéré comme un partenaire de l'action éducative. La stabilisation de ce rapport d'alliance avec le jeune à besoin d'un bon positionnement de la part de l'éducateur qui doit être suffisamment proche pour ne pas paraître indifférent, et suffisamment éloigné pour ne pas tomber dans l'indifférenciation. L'art éducatif consiste essentiellement à trouver ce point de bonne distance et de bonne proximité pour se stabiliser avec le jeune.

Dans le même temps il arrive aussi que l'éducateur-père soit frère et ami, à la forte dominante empathique, qui parle la même langue, qui ne juge pas, qui expérimente les mêmes difficultés dans la découverte de son propre rôle. Frère-ami avec qui confronter ses propres idées et idéaux, qui n'est pas seulement une personne avec qui partager et organiser le temps libre mais qui offre occasion, motif, et instrument de confrontation. Alors ce père-frère-ami aide à interpréter et à faire émerger les besoins des jeunes, difficilement exprimables par eux-mêmes, bien qu'ils les sentent à fleur de peau mais sans réussir à les identifier : le goût du bon, de la justice, de la beauté, de la solidarité, de la paix ; il les soutient dans leur recherche difficile non facile aux questions fondamentales de la vie. Il leur offre une contribution décisive au développement de leurs potentialités inexprimées, pour autant qu'en eux-mêmes ils aient toutes les dispositions pour réaliser pleinement leur vie ; mais laissés à eux-mêmes ils pourraient courir le risque de ne pas les actualiser toutes, ou complètement, leurs possibilités de croissance.

Les jeunes ont besoin d'être rassurés sur le caractère inconditionnel de l'amour de l'éducateur qui devient le garant d'un ensemble de règles solides, nonobstant les tentatives de transgression adolescentes. De telle façon que naissent la confiance, l'estime de soi, et que sur cette spirale positive, naît à

son tour la responsabilité sur laquelle se construisent le succès et l'espérance de demain. Les jeunes ont besoin d'être responsabilisés parce que c'est seulement en exerçant des responsabilités qu'on apprend à devenir responsable. Beaucoup d'entre eux souffrent aujourd'hui de ne pouvoir exercer aucune responsabilité réelle. Il faut leur faire intérioriser certaines valeurs et expériences, pour les amener là où naissent et s'enracinent les comportements qui développent une personnalité capable de décisions personnelles inspirées par le bien. Cela ne sert à rien de faire des expériences si elles ne sont pas intériorisées, si elles ne se sédimentent pas, pour être ensuite réélaborées intérieurement, et leur donner du sens.

Les jeunes doivent être entraînés à encaisser l'impact concret de la vie sociale et religieuse : la théorie ne suffit pas s'il manque la maîtrise de l'existence réelle, avec un sens croissant de prise au sérieux et d'esprit de collaboration. Les écoles, les oratoires ne sont pas seulement des refuges où on se trouve bien, où on se fait des amis et où on pratique des activités agréables ; ils doivent aussi ne pas faire oublier le combat de la vie et la prise de décision, ils doivent aider les jeunes à éviter les mauvais comportements et à se donner des règles, à prendre des responsabilités et à choisir leur vie. Il arrive qu'on associe à la formation de l'esprit et du cœur l'acquisition d'aptitudes au travail en équipe et en réseau. Aussi essentielle est la motivation pour qui aurait été privé de cet élan intérieur qui pousse à faire de grandes choses, sans oublier que l'essentiel réside toujours dans la perception du jeune et non dans l'intention de l'éducateur.

Les chaînes ont le droit de penser différemment des adultes

Le gap (l'écart) entre les générations est un fait acquis, que nous avons vécu quand nous étions enfants avec nos parents et nos éducateurs et que nous vivons maintenant en tant qu'adultes avec les générations nouvelles. La conquête de l'autonomie propre est

nécessairement une émancipation de toute autorité et cela commence avec le premier NON de l'enfant. Mais le processus de croissance vers l'état adulte n'est jamais linéaire : il comporte toujours une discontinuité ambiguïté, défiances, incohérences, plus ou moins de véritables provocations. Don Bosco à cet égard nous enseigne qu'il y a deux secrets pour réunir les deux parties et jeter un pont entre elles : la communication et l'acceptation réciproque.

Avant tout il nous dit que ce qu'on pourrait appeler des bizarreries, rentreront dans la normalité, et que l'éducateur n'a pas à s'en faire plus que cela ! Il cherchera à recoudre l'éventuelle déchirure, de rouvrir le canal, interrompu mais indispensable, de la communication. Une communication qui peut passer par un rapport interpersonnel rapproché, fait d'un authentique dialogue constructif, les yeux dans les yeux pendant qu'on se parle ; ou aussi à travers l'acceptation d'un dialogue énergique avec eux, même du conflit, inévitable, difficile, mais utile : sans culpabiliser si les opinions divergent, en s'éduquant soi-même tout en éduquant, sans indiquer de façon unilatérale et irraisonnable ce qu'il est bien de faire, comme les propriétaires et les interprètes uniques de la vérité. En outre, il s'agit de ne pas fixer, par-devers soi seulement, les moments et les modes de travail en commun, les besoins et les intérêts des jeunes, les comportements, les attitudes, les gestes, les décisions qu'ils doivent assumer. Il faut absolument éviter d'accorder sa confiance sur parole, mais ensuite de la retirer en pratique, de transformer les difficultés passagères en état de découragement permanent, sur lesquels le filtre interprétatif de la réalité est obscur et ne laisse pas passer la lumière et la couleur de la vie. L'éducateur communicateur accepte la fatigue de son rôle personnel, sachant bien qu'il n'est pas exempt de frustration et de conflits, de moments d'échec et d'impuissance.

Une véritable communication exige nécessairement l'acceptation réciproque. Les jeunes veulent justement prendre en main leur vie, ils veulent justement être respectés dans leur droit d'être et de se

sentir acteurs. D'autre part, les éducateurs qui ont le devoir d'éduquer et de faire grandir les jeunes, ont tout autant ce même droit d'être respectés et acceptés. Cela requiert donc une acceptation réciproque, une acceptation bipolaire.

Don Bosco nous dit que l'éducateur doit accepter les jeunes comme ils sont et non comme il aimerait qu'ils fussent. Il écrivait dans un de ses livres de prières pour les jeunes : Il suffit que vous soyez jeunes pour que je vous aime de tout mon cœur. Accepter veut dire être disposé à comprendre un comportement particulier du jeune, c'est-à-dire être disposé à accorder les circonstances atténuantes, à reconnaître les influences du tempérament, du milieu de vie, du groupe de référence. Comme adulte, l'éducateur sait tolérer la méfiance juvénile dans les confrontations avec l'adulte, supporte tensions et contradictions, prête une attention intelligente et aimante aux aspirations, aux conditionnements, aux situations de vie, aux modèles ambiants, aux tensions, revendications, propositions collectives. Que le jeune ne doive pas toujours avoir raison, est évident ; mais il a certainement des raisons dont l'adulte doit tenir compte.

Don Bosco dit aussi que le jeune doit accepter l'éducateur et son intervention à cause d'une série de raisons : rationalité et raisonnement, autorité et crainte, ascendant personnel et conseil, d'autres dynamismes émotifs, peut-être aussi les calculs utilitaires. Le jeune doit surmonter d'éventuels obstacles : le heurt avec le milieu et les éducateurs, et même celui de la déception, de la frustration, de la mésestime personnelle de l'éducateur, la résistance instinctive à l'intrusion d'étrangers dans sa propre vie, l'indisponibilité due à la paresse et à l'orgueil, en somme un l'ensemble de mécanismes psychologiques de défense parce que le bien à venir exige de renoncer à des choses immédiatement agréables.

Les jeunes ne répondent qu'à un style déterminé d'éducateur.

L'appel que nous lance Don Bosco, à nous autres éducateurs d'aujourd'hui, outre à nous trouver avec eux et de ne pas en avoir peur, ainsi que d'aller à leur rencontre avec un cœur capable d'émotion, des oreilles qui savent écouter et comprendre, des bras actifs et capables de soutien, des pieds qui s'adaptent à leur pas sur les routes poussiéreuses de la vie. C'est la seule façon de se faire accepter des jeunes. Et Don Bosco de décliner alors une telle approche efficace des jeunes, avec les trois paroles fameuses : raison, religion, tendresse aimante. Aucune d'entre elles n'est suffisante par elle-même - ni même la dernière -, si elle n'est pas accompagnée des autres.

La *raison* est le premier élément de l'important trinôme, et je dirais qu'il est d'une actualité incommensurable, à la lumière des premiers actes du magister du pape Benoît XVI, porté à rendre convaincante la synthèse chrétienne traditionnelle de religion, foi et vie, aujourd'hui en crise à cause du prétexte de contradiction – sinon de totale exclusion réciproque -, entre raison et foi.

L'éducateur en syntonie avec Don Bosco croit que la raison est don de Dieu et que c'est grâce à elle que se peuvent découvrir les valeurs du bien, fixer les objectifs à poursuivre et trouver les moyens et les modalités pour y atteindre : excluant par là, et automatiquement, le recours à l'improvisation violente et l'obtempération sans discussion aux ukases.

À la raison et au raisonnement (qui devient facilement bon sens, réalisme sain, respect authentique des personnes) s'ajoute la capacité de l'éducateur à s'adapter aux divers milieux et situations dans lesquels il est appelé travailler, à prêter une attention différenciée à chacun des jeunes, à partager leurs problèmes, à supporter les délais, et même les longueurs, à surmonter mal entendus, préventions, méfiances et craintes.

La raison éducative prend en compte le goût des jeunes pour le temps libre, le jeu, la musique, le théâtre, les ballades, le groupe d'amis, la playstation, le mobile. Don Bosco affirmait qu'il arrivait que les éducateurs se prissent à aimer ce qu'aiment les jeunes, parce que ces derniers le leur rendaient bien en se prenant à mettre à aimer à leur tour ce qu'aimaient les éducateurs. Et alors comment oublier l'espace immense et la reconnaissance qu'accordait don Bosco au moment récréatif : sport, musique, théâtre, terrain de sport, expérience de groupe (qui peut être la pire et la meilleure des choses).

La raison tient compte du fait que le travail éducatif exige la liberté, et que sans elle il n'y a pas d'éducation. Don Bosco avait une conception pratique et réaliste de la liberté. La liberté n'est pas caprice (faire ce que bon nous semble) ; elle n'est pas émotivité, goût et humeur du moment. Elle est possibilité et devoir : possibilité comme racine de la liberté et devoir de la réaliser. Le jeune est libre quand il est capable de remplir son propre devoir de façon normale, quand il est courageux, quand il sait s'interdire ce qui est mauvais, ou quand il est capable de penser de son propre chef et d'agir en toute responsabilité. Il s'agit donc de faire grandir les jeunes depuis l'intériorité, en prenant appui sur la liberté intérieure, en donnant du contraste aux milieux ambiants, aux inclinations des passions, aux formalismes extérieurs, et en les préparant à demain par une solide formation du caractère.

La raison et la liberté s'éduquent à travers l'étude, l'école et l'instruction respectueuse des valeurs humaines et chrétiennes. Aujourd'hui, face à la rationalité technologique, à la fuite dans l'émotion immédiate, à la pensée unique et en même temps à l'exigence de pensée critique au sein d'une société liquide, la raison est invitée à récupérer la plénitude de sa signification et de ses fonctions : observer, réfléchir, comprendre, démontrer, vérifier, changer, s'adapter, décider, développer, évaluer. En ce sens, à l'époque de Don Bosco et pour bonne part du siècle suivant, la

culture salésienne s'est révélée très traditionnelle, conservatrice, et pour le mieux, uniquement fonctionnelle pour une profession intellectuelle ou manuelle. Même la modalité de transmission d'une telle culture a été surtout autoritaire, prohibant la liberté de lire, la recherche personnelle, la confrontation et le débat.

Et c'est en revanche avec la raison que se constitue cette anthropologie intégrale remise à jour, dont on parlait précédemment. C'est avec la raison que l'éducateur se rend compte qu'elle se trompe, cette société qui habitue les jeunes à vivre constamment aux plans affectif et sensoriel, au détriment de la raison comprise comme connaissance, mémoire, réflexion, et qui fait feu de tout bois pour qu'ils ne manquent de rien, de façon à les conduire à croire de devoir satisfaire toutes leurs envies, les confondant avec leurs besoins. Les jeunes ont besoin de références et non d'être de simples images infantiles de la société. Ils doivent grandir en dehors de l'aliénation consumériste, de l'idolâtrie, du bien-être qui les énerve et les émascule, qui les rend constitutionnellement paresseux.

Le second élément est la *religion*. Pour Don Bosco la forme la plus élevée de la raison humaine est l'acceptation du mystère de Dieu - le Dieu de la métaphysique ou l'Être Absolu, identique au Dieu de l'histoire, le Dieu-avec-nous - comme l'affirme le pape Benoît XVI qui dénonce une raison limitant la religion au domaine des sous cultures.

Don Bosco ne raisonnait certainement pas dans les catégories théologico-philosophiques du pape Benoît. Il laissait à d'autres la religion spéculative et abstraite, préférant la positive, c'est-à-dire la foi vivante, enracinée dans la réalité, faite de présence et de communion, d'écoute et de docilité à la grâce. Une religion à laquelle les jeunes sont introduits progressivement, qui dialogue avec la raison et la tendresse aimante. Ce n'est pas pour rien que les

colonnes de l'édifice éducatif salésien sont l'Eucharistie, la Pénitence et la dévotion à la Vierge, l'amour de l'Église et de ses pasteurs. L'éducation devient alors une sorte d'itinéraire de prière, de vie liturgie, de vie sacramentelle, de direction spirituelle et la religion-religiosité se place au sommet du processus éducatif.

Don Bosco se dit convaincu qu'il n'est pas possible de dispenser une véritable éducation sans une ouverture au transcendant et, connaissant à fond la faiblesse et l'inconsistance des jeunes, il leur offre comme remède la religion qui ajoute sainteté comme fin vie. La sainteté qui est simplement de faire chaque jour son devoir, même s'il est dur : sainteté ordinaire, sainteté pour tous, sainteté du garçon qui vit en état de grâce habituel parce qu'il réussit, par son effort personnel et l'aide de l'Esprit, à éviter le péché dans ses formes les plus ordinaires : mauvaises fréquentations, méchantes paroles, impuretés, scandale, vol, intempérance, orgueil, respect humain, manquement aux devoirs religieux.

La préoccupation de Don Bosco face aux phénomènes de l'indifférentisme, de l'anticléricalisme, de l'irréligion, du prosélytisme protestant, du paganisme ne devait pas être bien différente de celle des éducateurs de l'an 2000, dont on attend une plus profonde et plus grande confrontation culture-foi, ne serait-ce que par le fait qu'entre eux et Don Bosco se situe le siècle qui a vu le modernisme, le mouvement liturgique, la fondation et le renforcement de la morale et de la spiritualité, le retour aux sources du message chrétien annoncé dans l'écriture, le concile Vatican II, l'œcuménisme, et la redécouverte du rôle des laïcs dans l'église ; et dans le même temps guerres et révolutions politiques et sociales de dimension planétaire, fondamentalismes récurrents et courts-circuits entre religion, état et politique

Nous arrivons ainsi au troisième principe cardinal de la méthode, la *tendresse aimante*, terme omniprésent dans la littérature salésienne, même s'il est interprété de façon diverse.

La tendresse aimante est un amour patent, et la capacité d'entrer en rapport profond avec le jeune, de se sentir bien ensemble, de savoir lire la vie - la sienne propre et celle de l'autre -, même en termes de souffrance, d'essais plus ou moins tombant dans le vide.

La tendresse aimante se traduit dans l'engagement de l'éducateur à être - comme décrit plus haut, une personne totalement vouée aux jeunes, présente au milieu d'eux, prête à affronter sacrifices et fatigues dans l'accomplissement de sa mission, avec disponibilité, sympathie, bonté, capacité de dialogue, cordialité, compréhension, mais sans cette oppression qui fait excessivement ressembler le système préventif à un système répressif. C'est le risque qu'au long de l'histoire a couru la mythique assistance salésienne souvent comprise uniquement comme prophylaxie et omniprésence physique, en mesure de défendre le mineur et de protéger le faible sans ressources, sans porter suffisamment attention au risque d'en bloquer le processus naturel et légitime de maturation autonome.

Tendresse aimante qui devient pure familiarité avec laquelle se définit le rapport correct entre éducateurs et jeunes. La finalité à rejoindre et les orientations méthodologiques à suivre acquièrent une efficacité concrète s'ils sont mis au point suivant le schéma de l'esprit de famille, c'est-à-dire vécus dans une ambiance sereine, joyeuse et stimulante. C'est dans la spontanéité et la joie des rapports que l'éducateur sagace cueille ses modes d'intervention, aussi légers dans l'expression qu'efficaces dans les résultats à cause de la continuité et du climat d'amitié dans lesquels ils se réalisent. Pour ne pas parler de l'expérience de groupe, élément fondamental de la tradition éducative salésienne : pas le grand groupe où rien ne se passe. Don Bosco avec ses talents inégalables de comédien et de communicateur savait faire du groupe un véritable allié.

La tendresse aimante traditionnelle est à repenser autant dans ses fondements que dans ses contenus et manifestations, sans jamais oublier combien aujourd'hui la conscience réflexe des jeunes est toujours plus attentive à éviter de se laisser malmener affectivement et dangereusement par les adultes, et combien aujourd'hui la situation est critique de beaucoup de familles frappées par le manque de relation dans la fratrie (enfant unique), par l'absence constante de la mère (insérée dans le marché du travail) et par les relations morcelées entre parents (divorce, séparation).

Il devient plus que jamais nécessaire d'inventer une pédagogie familiale préventive concrète et articulée, qui applique, dans des situations nouvelles, les concepts clés du système, en particulier la problématique de la tendresse aimante, oscillant entre créativité affective, sens d'appartenance rassurant, possessivité malade, risquant jusqu'à la violence. Le même esprit de famille, revêtu et actualisé devrait dépasser ces formes de paternalisme et de familialisme propres à notre passé, afin de rejoindre et d'activer des relations libres et libératrices, authentiquement personnalisantes.

Le système éducatif de Don Bosco a besoin aujourd'hui de répondre aux questions légitimes, explicites et toujours plus fréquentes sur les types d'action, d'auto gouvernement, d'autogestion, pour les évaluer avec attention et les satisfaire dans les formes idoines. Cela requiert aujourd'hui une plus grande personnalisation par rapport à la liberté effective de l'être à éduquer, à ses demandes d'autonomie dans le choix des objectifs et des moyens pour les atteindre, par rapport aux énergies dont il est porteur (vitalité, idéal, désir, et aussi inquiétudes, contradictions, motivations, passions...) qui seront respectées et dont on favorisera le développement, en recourant à des modalités différenciées pour les diverses étapes de la vie. Il s'en suivra encore une plus grande attention au pluralisme éducatif dans lequel grandissent les jeunes.

Et ainsi devraient se combler de façon moderne les grandes lacunes évidentes du système préventif de Don Bosco en matière d'éducation des jeunes à l'affectivité, à la sexualité et à l'amour humain de cette époque - éducation menée en plus en milieu non mixte selon l'usage d'antan, et toujours sous l'œil réticent, uniquement fixé au simple contrôle et au silence -, bien qu'il fût de la tendresse aimante un de ses tremplins. Et la responsabilité est grande, étant donné que nous sommes aujourd'hui face à une nette séparation entre raison et affectivité : la connaissance rationnelle du monde se trouve réduite à mesurer ce qu'il est selon nos schèmes ou mécanismes mentaux et la sphère affective se réduit, elle aussi, à un subjectivisme de type émotif, précisément sans raison objective.

Éduquer sur des scénarios inédits en proposant des expériences valides et impliquantes ; faire grandir les jeunes de l'intérieur, en mettant en contraste les conditionnements extérieurs ; conquérir le cœur des jeunes en leur donnant le goût des valeurs, en corrigeant les déviations et en contenant les passions ; les préparer à l'avenir en doublant la formation de l'esprit par la capacité à travailler en équipe et à aborder concrètement la vie sociale et ecclésiale : voilà le devoir difficile de l'éducateur qui entend s'inspirer du système éducatif de Don Bosco, et c'est pourquoi l'éducation n'est pas seulement une affaire de cœur.

Si l'Évangile ne devient pas politique, ce n'est plus l'évangile. (M-D. Chenu)

11

LA POLITIQUE DU *PATER NOSTER* A-T-ELLE TOUJOURS SA VALEUR ?

Nous allons essayer dans cette dernière conférence d'entrer plus profondément dans un aspect particulier de notre mission : l'éducation comme option sociale et politique. Ne nous laissons pas effrayer par ces mots : Don Bosco était un travailleur social et politique : et ceci, essentiellement au travers de l'éducation, ou en d'autres mots au travers de la formation, culturelle, professionnelle, morale et religieuse des jeunes. Une fois encore nous allons nous laisser guider par ce qu'il disait en la matière.

Citoyens solidaires dans la cité terrestre

Dévoré qu'il était par le zèle des âmes, Don Bosco sentait le double drame d'un peuple qui perdait peu à peu sa foi et son intérêt pour sa jeunesse - et de l'autre côté, les jeunes eux-mêmes qui faisaient souci à Jésus -, et il réagit très vivement. Il trouva de nouvelles façons de faire face à ce malheur, en résistant aux influences négatives de la société et en dénonçant les dangers et les ambiguïtés de la situation ambiante. À sa façon, il défiait les forces puissantes de son temps. Avec les rares ressources culturelles et financières dont il disposait, il exploita les possibilités que lui offrait le temps et fit plus que son possible pour les développer et leur donner l'effet le plus grand.

Pour lui-même et les Salésiens, il obtint la dignité de l'autonomie. Il ne voulait pas que son œuvre soit limitée par les changements imprévisibles des régimes politiques. À ce propos, dès le début des années soixante, il introduisit dans le texte des Constitutions l'article suivant : *Nous avons adopté le principe - et il est à pratiquer sans aucune altération par chaque membre de cette société -, que nous nous tiendrons rigoureusement en dehors de toute affaire politique, en paroles et en écrits, livres et édition. Nous ne prendrons jamais part à quoi que ce soit qui puisse nous compromettre même indirectement à matière de politique.* Il était convaincu que c'était la meilleure façon de réaliser les objectifs de religieux éducateurs, hors des conflits de partis, et totalement intégrés dans la vie des jeunes gens, pour les préparer à la réalité concrète dans laquelle ils allaient devoir se situer et tester la validité de la formation humaine, morale et professionnelle qu'ils avaient reçue et assimilée.

L'article concerné fut supprimé par les autorités ecclésiastiques romaines, mais il ne l'oublia jamais, avec toutes ses implications. L'intention de Don Bosco était de sauvegarder pour lui-même et ses collaborateurs la possibilité d'être pleinement insérés dans les conditions politiques et sociales du temps, et en même temps d'y travailler avec la plus grande liberté, sans avoir à s'associer avec aucun parti politique particulier. On pouvait obéir *etiam discolis*¹⁷, si cela fournissait des opportunités de travail pour la plus grande gloire de Dieu est le salut des âmes.

Très instructif dans ce contexte est le témoignage de Joseph Vespignani, concernant sa première rencontre avec don Bosco à Turin : *En bon Romagnole, je tâchais de persuader Don Bosco de la nécessité d'une fondation à Bologne notre métropole. Je lui*

¹⁷ ?

expliquais combien ce serait indiqué, parce qu'existait déjà dans cette ville l'Organisation de la Jeunesse Catholique, constituée d'éléments déjà prêts à lutter pour les institutions catholiques et la défense des prêtres. Don Bosco m'écouta et répliqua avec un calme impassible : Nous n'avons pas cet esprit combatif et zélé ; nous ne nous intéressons pas à la politique, et tout ce que nous voulons faire, c'est travailler parmi les jeunes, et nous demandons qu'on nous laisse libres de le faire. Si on nous invite ou appelle pour autre chose qui sorte de notre mission parmi les jeunes, nous n'irons pas, parce que nous ne serions pas à notre place.

C'est dans ce sens qu'allait la profession de *foi politique* qu'il avait évoquée en diverses circonstances. On peut en retrouver l'essentiel, dans une lettre au ministre de l'intérieur Giovanni Lanza, du 11 février 1872 : *Je vous écris avec confiance et je vous assure que, tout en étant moi-même prêtre catholique et sujet affectionné du Chef de l'Église Catholique, je me suis toujours montré disposé avec affection envers le gouvernement en ces sujets pour lesquels j'ai fait tout ce que je pouvais avec ma vie et mes forces.*

Ou encore dans une lettre au ministre des Grâces, de la Justice et du Culte, Paolo Onorato Vigliani, le 4 juillet 1873 : *Bien que je me tienne à l'écart de tout sujet politique, cependant je n'ai jamais refusé de prendre à part à ce qui pouvait être avantageux de quelque manière pour mon pays.*

Au long de ces mêmes lignes, il explique sa position aux Salésiens au premier Chapitre Général de 1877 quand il commentait : *Rendez à César ce qui est à César*, et aussi lors de la cession finale du troisième Chapitre Général (1883) quand il recommandait : *Nous devons connaître notre époque et nous y adapter, c'est-à-dire montrer du respect aux hommes et parler en bien de ceux qui détiennent l'autorité. Si nous ne pouvons pas le faire, gardons le silence ou disons ce que nous avons à dire en*

privé. Et ce qui est vrai pour les autorités civiles est valable aussi des autorités ecclésiastiques - nous les respectons et soutenons, et faisons en sorte que les autres fassent de même, même si cela nous coûte sacrifice.

L'éducation des jeunes comme politique

Dans la première conférence aux Coopérateurs, Rome, mars 1878, Don Bosco expliquait que la coexistence pacifique était possible entre deux *politiques* : celle de ceux qui travaillaient au service des jeunes et celle de ceux qui travaillaient au service de l'État. Il n'y avait pas de danger de conflits - assurait-il à ceux qui l'écoutaient -, *parce que le travail des Salésiens et de leurs Coopérateurs tend à promouvoir les bonnes manières et à diminuer le nombre des rebelles qui, laissés à eux-mêmes, courent le grand risque de terminer en prison. Pour instruire de tels gens, leur trouver un emploi, leur fournir des moyens et si nécessaire les prendre en internat, sans rien épargner pour prévenir leur ruine et en faire de bons chrétiens et de bons citoyens – voilà des œuvres, dis-je, qui ne peuvent manquer d'être respectées et même souhaitées par tout gouvernement, quelle que soit sa couleur politique.*

Selon le style salésien de Don Bosco, en fait, la tâche de l'éducateur religieux est de changer les consciences : les former humainement à la sincérité et à l'honnêteté, à la loyauté civique et politique, et contribuer ainsi au changement social, de l'intérieur, par l'éducation. Don Bosco était prêtre et moraliste, mais sûrement pas sociologue, économiste ou politique. Il ne voyait aucun problème à former les consciences dans un cadre structuré¹⁸. Il

¹⁸ There was no problem as to whether conscience could be formed in structured settings.

partait de l'idée que l'éducation peut faire beaucoup dans toutes les situations, si elle est portée avec le maximum de bonne volonté, d'engagement et d'habileté adaptative. Et ainsi, en dépit de *la tristesse des temps*, des persécutions politiques et des innovations de l'époque, la Société de Don Bosco de ce temps-là était fiable, sûre, bien en ordre : de plus, elle n'était ni dangereusement révolutionnaire ni violente. Tout ce que vous aviez à faire était de travailler avec sagesse et intelligence - et peut-être avec une touche d'astuce et de savoir-faire -, au sein de l'ordre établi, sans tendances révolutionnaires. Une telle position n'est pas sans risque : l'adaptation peut devenir acquiescement et opportunisme, et sur un plan éducatif peut causer des déficiences considérables dans la formation sociale et politique des jeunes.

Dans les souvenirs qu'il laissa aux Salésiens dans les derniers *Mémoires*, se reflète un peu sa mentalité concernant la façon de traiter les choses avec les collaborateurs et dans les temps difficiles. Il suggérait (MB 17, 268-270) flexibilité et prudence. *Avec les collaborateurs, il faut user de beaucoup de tolérance ; nous devrions être prêts à souffrir dommage plutôt qu'à engager querelle. Avec les autorités civiles et ecclésiastiques, nous pouvons user de toute notre honnêteté, mais nous ne devrions jamais avoir recours aux tribunaux civils : mieux vaut un arbitrage qui évite les dépenses, et préserve la paix et la charité chrétienne. Où que vous soyez, en ville ou à la campagne, si vous avez des difficultés avec quelque autorité temporelle ou spirituelle, allez en personne vous expliquer. Une explication personnelle de vos bonnes intentions peut faire beaucoup pour atténuer, et souvent même évacuer complètement les mauvaises idées qui ont pu se former dans l'esprit des gens. Si vous êtes coupable, implorez clémence, ou au moins donnez une explication respectueuse : cette façon d'agir réconcilie, et souvent parvient à convertir l'adversaire en ami.*

Enfin voici son credo pédagogique - qu'il avait vécu et professé avant sa formulation en 1883 dans un entretien qu'il donna aux anciens élèves en 1883 sur la distinction entre foi et politique : *Nous ne prenons pas part aux conflits entre les partis politiques... Nous ne faisons pas de politique, mais d'une façon qui ne blesse personne et, en fait, qui est avantageuse pour tout gouvernement : nous visons à faire baisser le chiffre des fuyeurs et des rebelles, à réduire les cas de délinquance des mineurs, et à vider les prisons. Voilà notre but en politique. !* Il est clair que la perspective sociale et politique doit être intégrée dans la dimension salvifique de son activité éducative (le bien connu *unum necessarium, l'unique nécessaire*)

Nous savons tous que le monde est devenu plus petit - un *village global* traversé par les grandes innovations dans les domaines de la technologie, des mass media de la globalisation, et par des critères culturels apparus depuis : productivité et efficacité, planification et études de marché, recherche et raisonnement scientifiques, etc. Le cadre de ces phénomènes sociaux a pris des dimensions planétaires qui ont rendu obsolètes les vieilles catégories d'interprétation. Il est significatif qu'aujourd'hui nous entendions parler de *déconstruction de la pensée, de mutation anthropologique*, etc.

Il y a longtemps en 1967, *Populorum Progressio* nous enseignait déjà que pour vérifier si un système économique international était valide ou non, ce n'était pas à une espèce de convergence syndicale européenne qu'il fallait se référer, mais plutôt au système international qui permettait une dépendance inhumaine du Sud par rapport au Nord. Le résultat est que les œuvres de charité en ligne - selon des critères locaux étroits -, n'étaient que de vulgaires estimations pragmatiques et ignoraient

les dimensions plus larges du bien commun au niveau national et global. C'était une lacune très sérieuse, et une lacune aussi au niveau théologique.

La maturation éthique de la conscience contemporaine a découvert les limites du bien-être démesuré qui, en oubliant la dimension politique du sous-développement, passe à côté du traitement des causes des maux mondiaux, avec ses structures peccamineuses qui engendrent un état de choses oppressif, dénoncé par tous (depuis le synode de 1971). Concevoir la charité comme rien de plus qu'une distribution d'aumônes ou une aide d'urgence, dépolitisait l'activité de prospérité que nous faisons avancer dans un contexte de Bon Samaritain qui, mis à part ses bonnes intentions, finira par devenir encore pire - basé qu'il est sur des modèles de développement qui produisent le bien-être de quelques-uns et font avaler la pilule amère aux autres. C'est une philosophie de l'aide qui laisse intacts les privilèges des donateurs et parfois se résout en opérations à leur avantage : donner quelque chose, et recevoir encore plus en retour. Différentes associations humanitaires au niveau mondial ressemblent à des agences aux multiples staffs hautement rémunérés qui encaissent plus de la moitié de l'argent qui devrait revenir à ceux chez qui il était censé aboutir, et qui justifient l'existence des agences.

Dans les années qui ont suivi Vatican II, les mots *pauvreté de l'Église* et *Eglise des pauvres* sont passés par différentes variations de sens - quelques-unes d'entre elles contradictoires -, mais entre-temps, le Magistère aura certainement intensifié son attention pour le Tiers-Monde. Le risque est là cependant : l'Église, comme héraut de l'Évangile, peut avoir à payer cher le fait de le réduire à un traité de morale, destinée à être partagée et écoutée par tous. Le terme *Eglise des pauvres* a été compris dans une perspective éthique et a

été dépouillé en conséquence de son contenu, ou bien alors il a été reçu dans un contexte politique pour soutenir un devoir révolutionnaire. Rarement il a été utilisé comme critère pour le discernement de la vie ecclésiale et comme programme pour la réforme de l'Église. Plus souvent il a été réduit à quelques vertus pratiquées par quelques membres volontaires, sans remettre en question la vie concrète de la communauté. En d'autres termes, il suggère la pauvreté comme un bon conseil pour les autres, mais la pauvreté n'est pas un signe de l'Église comme telle.

La charité pastorale n'a-t-elle rien à dire ici ? Que faisait donc le pape Jean Paul II à parcourir le monde entier ? Si l'amour du prochain n'est pas le tout du message chrétien, peut-on nier qu'il en est à coup sûr l'essence et le centre ? N'est-ce pas un fait que la dimension sociale et politique est une exigence structurelle pour les individus et une dimension décisive pour la vie de la société humaine ? Ce qui urge, c'est de créer les conditions dans lesquelles l'économie ne soit pas écrasée mais restaurée pour un but où elle ne s'épuisera pas, dans la mesure où la fin ultime de l'économie est la personne humaine dans sa croissance intégrale et solide au plan global. L'Église, les théologiens, les professeurs, nous tous : nous avons donné trop de poids à la morale individuelle et non à la morale sociale et publique, en privilégiant l'observance de quelques commandements aux dépens des autres.

Encore une fois. On a dit et écrit que face à l'État moderne, qui avait revendiqué la protection et la prospérité de ses citoyens, l'Église n'a plus de place pour intervenir au nom de la charité et de l'assistance. Mais la réalité d'aujourd'hui donne tort à l'hypothèse qui nourrissait les idéologies laïques et séculières. L'Église très souvent (re)devient un point de référence à l'intérieur même de l'État-providence. Des années durant, nous avons entendu dire que la charité et l'assistance de bien-être étaient de vieux instruments sans plus aucune utilité dans la société moderne et dans l'État démocratique. Et cependant aujourd'hui la fonction sociale du

travail volontaire des Chrétiens (et des soi-disant organisations non-lucratives) est reconnue dans les initiatives qui naissent au sein des paroisses, des associations et des institutions d'Église.

Quelques questions à nous-mêmes.

– À ce propos, l'aspect le plus révolutionnaire de ces dernières années a été récemment relevé par le Chapitre Général 23 (203 210 212 214) qui parlait de *la dimension sociale de la charité, de l'éducation des jeunes à l'engagement et à la participation politiques - un secteur quelque peu méconnu par nous et en conséquence négligé.*

C'est pourquoi nous pouvons dire : Y a-t-il eu peut-être quelque changement dans notre système qui limite nos activités politiques à celle du *Notre Père* ? Devrions-nous peut-être parler en chaire de tous les sujets : violence, terrorisme, rivalités politiques, travail etc.. Devrions-nous adopter *la Théologie de la Libération* ? Il semble raisonnable de maintenir que l'option éducative initiale de Don Bosco, et en conséquence son idée personnelle d'éducateurs qui écartent de leur vie toute approche militante en politique, ont conditionné et limité la dimension sociale et politique de la formation des jeunes à éduquer.

En plus des difficultés objectives créées par les divers régimes politiques avec lesquels Don Bosco a dû traiter, il y en avait d'autres qui étaient le fait d'éducateurs enclins au conformisme ou à l'isolationnisme ; ajoutez ceux dont la culture était insuffisante ou qui manquaient de connaissances sur le contexte historique et social. Peut-être peut-on trouver une solution dans le recours générique à la formule *honnête citoyen et bon chrétien*, ou dans l'autre, plus restrictive à l'évidence : *honnête citoyen, parce que bon chrétien.*

Dans les deux cas, on ne peut douter que les choses ont changé et continuent de changer, et, tout en restant fidèles à l'esprit original et aux Constitutions renouvelées, *quelque développement* devrait survenir, malgré les risques à courir – sinon nous irions à reculons, sortirions de l'histoire et trahirions notre mission. Se taire conviendrait certainement à beaucoup, mais ce serait comme le plaisir éprouvé par le loup devant le silence du chien de garde, quand il enfonce le poulailler.

En tant qu'éducateurs, nous ne pouvons pas ignorer le fait qu'un milliard de personnes vivent aujourd'hui dans des conditions pires que celles d'il y a 15 ans ; que la situation dans 89 pays est pire que celle d'il y a 10 ans ; que 25 % de la population mondiale vivent au-dessous du seuil de pauvreté ; que 1 400 000 000 de personnes vivent avec moins d'un dollar par jour ; qu'un milliard de personnes sont analphabètes. 6 300 000 00 de dollars seraient suffisants pour assurer la scolarisation élémentaire de tous les habitants du monde, alors qu'aux USA seulement, 8 400 000 000 de dollars sont dépensés chaque année en cosmétiques.

En tant qu'éducateurs, nous ne pouvons pas rester indifférents au scandale des mégapoles de l'hémisphère sud, aux jeunes sans avenir, à la trahison des légitimes attentes des pauvres, à la faim, à la pollution, à la violence – la petite et l'institutionnalisée -, à la crise de la justice, à la corruption généralisée et à la persistance d'une florissante industrie d'armement : en bref à tous ces éléments qui provoquent les larmes, le sang et à la mort de 2 millions de créatures chaque jour. C'est une civilisation à des lieues de celle proposée par le pape Paul VI (*civiltà dell'amore, civilisation de l'amour*), et reprise par ses successeurs.

À la lumière de ce que nous avons dit, il semblerait qu'aujourd'hui nous devrions avancer dans deux directions 1) une re-confir- mation mise à jour de *l'option éducative, sociale et*

politique de Don Bosco ; 2) une incarnation pratique plus consistante de cette option, dans le secteur spécifique de l'éducation sociale et politique.

Pour autant que cela concerne le premier point, nous avons souligné ce matin l'importance historique de Don Bosco. Cela relève de la perception intellectuelle et émotive - et de son habilité à la communiquer à d'innombrables collaborateurs et bienfaiteurs -, des implications, surtout sociales et théologiques, du problème des jeunes *abandonnés* (l'utopie de la coopération universelle des fidèles). C'est une réalité qui de nos jours a atteint des dimensions presque incommensurables, sans parler de Don Bosco : à la fois quantitativement (avec des déséquilibres¹⁹ en croissance accélérée et une chute rapide du taux de natalité) et qualitativement (avec des formes très diverses d'inégalités sociales, économiques et psychologiques).

Sans vouloir considérer la qualité sociale de l'éducation - déjà immanente, bien qu'incomplètement réalisée, dans l'option fondamentale pour les jeunes -, le système éducatif de Don Bosco a parfois semblé faible (même du point de vue des déclarations et des formules) en création d'expériences d'engagement social au sens le plus large, et aussi au sens spécifiquement politique. Un engagement spécifiquement théorique et vital doit être imposé, inspiré par une vision plus large de l'éducation elle-même, avec ses implications réalistes et concrètes. Proclamations, manifestations et slogans ne suffisent pas. Concepts théoriques et projets opérationnels pratiques sont aussi nécessaires et doivent être traduits dans des programmes définis et détaillés. N'éluons pas la question : est-ce que la Congrégation Salésienne, la Famille Salésienne, notre Province... entreprennent quoi que ce soit de possible dans cette optique ? Notre solidarité avec les jeunes n'est-

¹⁹ imbalance

elle qu'un acte affectueux, quelque cadeau que nous leur faisons, ou bien est-ce aussi une contribution rationnelle, adéquate et pertinente aux besoins des plus pauvres et à la société moderne en général ?

Avançons d'un pas : éduquons-nous avec les autres aux vertus politiques

En général on peut noter un manque de formation chez le Salésien dans les domaines social, économique et politique (je répète que je parle évidemment pour la partie du monde que je connais) ; sa solidarité est un acte affectif, mais pas une contribution d'expertise et de compétence. Ce dont nous avons besoin d'autre part, c'est d'avoir des idées claires dans le domaine politique : c'est le point de départ. Le développement d'une pensée saine – comme dit Pascal -, est le commencement de toute morale, etc. Il faut en conséquence garder clairement à l'esprit que les multiples et diverses activités de type économique, social, administratif et culturel ont pour visée la promotion du bien commun de manière organique et institutionnalisée (*Christifideles Laïci 42*) ; que la politique est une façon d'exprimer l'engagement chrétien au service des autres ; que la politique est un devoir qui nous lie chacun à la défense de la personne humaine ; que la politique a de la valeur, parce qu'elle est directement connectée avec la dignité et les droits fondamentaux de la vie humaine. C'est un devoir, il doit être rempli ; si c'est une valeur, elle doit être exprimée dans des actions et des activités correspondantes. La politique n'est pas quelque chose d'intrinsèquement sale, mais elle peut très bien le devenir, comme toutes les réalités humaines.

Pour surmonter des concepts erronés : les vertus politiques ne sont pas la même chose que la foi, mais elles ne lui sont pas étrangères parce qu'elles sont humaines. Au moins parmi celles indiquées par CL42 :

- la volonté et la capacité de travailler pour la justice, sans discrimination ni favoritisme (*faim et soif de la justice*, Matt 5,6) ;

- un esprit de service, combiné avec expertise et efficacité peut rendre transparente. l'activité politique. L'éducateur peut choisir certains domaines, par exemple l'accompagnement de la vocation politique (en encourageant et en motivant ceux qui montrent une aptitude au traitement des affaires publiques et pour les activités des partis politiques, des syndicats etc.) ; et plus encore : il ne peut y avoir de solidarité sans prendre position pour les plus faibles. De quel côté sommes-nous, nous, Salésiens ? Dans notre manière de juger, de lier amitié, de parler, dans le choix des priorités, dans nos relations avec les structures publiques... Sommes-nous de ceux qui disent : *Les pauvres, nous en aurons toujours*, ou bien nous demandons-nous comment la parabole du Bon Samaritain devrait être relue aujourd'hui ?

Avançons d'un second pas : éduquons-nous avec les autres aux vertus sociales chrétiennes

Voici au moins deux objectifs : développer dans notre conscience individuelle et collective - et chez ceux au service desquels nous travaillons -, certaines valeurs qui peuvent tout simplement manquer, par exemple la volonté de sortir de son égoïsme et de s'ouvrir aux besoins des autres ; partager le superflu (et même le nécessaire) avec ceux qui souffrent ; découvrir que nous sommes une seule et grande famille (de Dieu) et en conséquence, frères avec le même Père ; aller découvrir les conditions de vie (souvent inhumaines) d'autres peuples ; défier son propre système de vie avec tout ce qui est superflu. ; discerner enfin les grands problèmes de justice et de paix qui occupent le monde moderne.

Nous convaincre nous-mêmes que la vie peut être changée à travers le quotidien, à travers notre mode de vie quotidienne. Cela

requiert la pratique quotidienne d'actions de miséricorde, physiques et spirituelles, accomplies personnellement, sans compromis ni fuite :

- au niveau personnel : voir l'Évangile : *Ce que vous avez fait aux plus petits...*

- au niveau familial et communautaire : y a-t-il une rubrique *pour les pauvres* dans notre budget familial ?

- au niveau provincial et national. Il y a quelques années la conférence des évêques italiens adoptait un programme : *Partire dagli ultimi Partir des derniers*. Est-il resté quelque chose de plus que le slogan ? Certains disaient qu'on était (quand même) arrivé aux avant-derniers (*penultimi*) !

- au niveau international et congrégationnel : n'y a-t-il pas le risque de se limiter à de bonnes intentions, à des entretiens moralisateurs et à des documents ?

Cette avancée humaine sera suivie (ou peut-être pourrait-elle l'accompagner) d'une évangélisation explicite, spécialement pour ceux qui ont pu avoir l'opportunité de satisfaire leurs besoins primaires. Cela pourrait offrir plusieurs choix incluant :

- le réexamen des œuvres en ligne avec des critères d'efficacité spirituelle ;

- le recyclage du personnel pour faire face aux nouveaux besoins (mais en étant bien conscient d'avoir à recommencer dès la fin de cette requalification) ;

- l'utilisation des biens pour des buts éducatifs et spirituels, mais non financiers, c'est-à-dire le courage de toujours prendre des décisions *in luce aeternitatis, à la lumière de l'éternité* ;

- la célébration de l'espérance d'un monde meilleur, en apportant repos et confort aux hommes en difficulté. Et on pourrait

continuer : confesser le Christ, en le reconnaissant dans les jeunes,
les pauvres et ceux qui souffrent.

Conclusions

Souvenirs pour les Salésiens du III^e millénaire

Au terme de ces méditations instructions, je voudrais tenter une brève conclusion ou sous forme de *prêche des souvenirs* avec lequel traditionnellement se concluaient les Exercices Spirituels et qui traçait pour les Salésiens d'une Province, un parcours commun de vie spirituelle pour une année entière.

Ouvrir les yeux sur le monde

Au début du millénaire nous voici face à une époque de changements très profonds avec la récente descente dans l'arène de forces inédites, fracassantes et envahissantes, si l'on considère seulement les années de la guerre froide et des idéologies. Il arrive que nous prenions acte que tout a changé : la société, la famille, la personne, l'Église, la vie religieuse, les jeunes, le langage, la nuit et le jour, les horaires, le biorythme personnel et communautaire... Un passé lointain est définitivement mort : une certaine théologie, une certaine conception de la vie religieuse, un certain style d'éducation qui a duré plus qu'aux années soixante. Mais aussi *un passé proche* est en train de mourir, celui des premières théologies postconciliaires, des premiers enthousiasmes de la rénovation de la vie consacrée, à travers les Constitutions rénovées, celui d'une certaine sérénité et éducative après l'enivrement de 68 et le terrorisme des années de plomb. Il ne nous qu'un présent sur lequel construire un avenir.

Lire notre présent.

Dans le monde salésien, il est arrivé d'une certaine façon la même chose, depuis la naissance de la Congrégation : tout d'abord il y eut (A) les crises existentielles progressives de Don Bosco qui ont servi de prélude aux choix que nous avons documentés (le sacerdoce, l'éducation, la Congrégation, les missions), et puis, après lui, il y eut (B) *les crises de la Congrégation* à des moments particuliers (sur lesquelles nous n'avons pas pu nous attarder, mais que de quelque façon nous connaissons tous) ; pour nous limiter à trois d'entre elles : (1) la crise du développement de la Congrégation après la mort de Don Bosco (quand l'hypothèse courait de son incapacité de survivre à son fondateur) ; (2) la crise de la reprise après 68 (quand les ténors de la contestation semblaient préluder à une crise incompressible des vocations, due au coup de vent des raisons de la tradition quant aux innovations) ; (3) celle des retrouvailles de l'unité autour du Recteur Majeur dans les années quatre-vingt-dix, quand on assista à une fragmentation des œuvres et à un individualisme marqué des confrères). La Congrégation n'en est pas sortie indemne et a continué son histoire avec des moments de fuite en avant, des moments d'arrêt et de retour pur et simple au passé, des moments charismatiques et des moments de crise, des moments de faiblesse et des moments de courage, des moments de riche magistère et des moments d'administration normale, des moments historiques ordinaires et des situations exceptionnelles.

Si donc tout au long de plus de 100 années de notre histoire, nous nous sommes trouvés affrontés à des alternatives sèches, aujourd'hui nous nous trouvons affrontés à l'une d'entre elles, à un véritable virage, c'est avec une société civile bloquée et des jeunes en morceaux que nous nous retrouvons, avec la réduction du personnel à laquelle nous assistons avec impuissance (du moins en Europe), avec le dégraissage des œuvres auquel nous sommes forcés pour des motifs de force majeure.

Que faire ?

L'alternative qui se présente à nous est simple, au moins à comprendre : ou bien nous nous laissons paralyser par la peur d'affronter tous les défis de la *nouveauté* qui avance inexorablement et que nous nous sentons peu préparés à relever, ou bien nous considérons de tels défis positivement comme de nouvelles opportunités, à qui il faut répondre avec plus de courage et plus de vitalité que nous ne l'avons peut-être fait récemment. Aujourd'hui, entre rester là à souffrir l'évident conflit, et rechercher d'entrevoir la nouveauté en train de naître, entre la résignation et la résistance, entre la mort et la vie : il n'y a pas de doute que nous choisissons la seconde, parce que Dieu est nouveauté imprévisible dans l'histoire, il est le seigneur de la vie. Pour ce faire, il est nécessaire de faire émerger tout ce qu'il y a de plus profond et de plus charismatique en nous, dans notre vocation : c'est-à-dire la décision de passer notre existence à réaliser le projet salvifique de Dieu dans le Christ - que nous a proposé Don Bosco, personnages toujours actuel -, et la fidélité aux jeunes pauvres et abandonnés sans lesquels nous cesserions d'être Salésiens : parce que seulement à leur côté nous nous sentirons riches et féconds, alors que loin d'eux nous nous sentirons pauvres et deviendrions stériles.

Une triple réponse.

Alors, sur la base des considérations développées ces jours, les Salésiens de ce début de millénaire pourraient être appelés à réaliser trois opérations particulières que j'indique très synthétiquement par trois néologismes peut-être pas trop difficiles à mémoriser.

Déstructurer :

La Congrégation, les Chapitres Généraux, les Chapitres Provinciaux (nous-mêmes) sont un chantier toujours ouvert, non un chantier en fermeture. Le nécessaire *ridimensionamento* doit signifier pour nous, renaissance : le sujet acteur, c'est nous et notre

mission divine, non la structure dont nous avons hérité et non pas l'œuvre nécessairement contingente. Dieu nous appelle à être actifs et créatifs et non pas des succubes ou des esclaves d'une réalité qui ne convient plus et n'est plus adaptée au meilleur service des jeunes. Don Bosco a été notre maître en cela, délaissant la route sûre, parcourue par d'autres, pour s'inventer la sienne, plus ardue et plus risquée, mais c'était celle que le seigneur lui inspirait.

Démassifier :

La transcendance est l'acte premier de la vie consacrée, dans le même temps elle est le visage de Dieu que nous portons en nous et que nous cherchons à voir chez nos jeunes : c'est le signe de sa présence parmi nous. La mission à nous confiée - par le Père du Ciel, d'être dans l'Église signes et porteurs de l'amour de Dieu pour les jeunes, spécialement les plus pauvres -, doit s'enrichir de la rencontre, de l'accueil visible des jeunes des rues, des places publiques, des salles de classe, des nids familiaux. Une forte visibilité de notre don pourrait soustraire à l'anonymat, les invisibles, les sans noms, les marginaux, les exclus, les sans avenir.

Déglobaliser :

Ceci n'est pas une opération simple, mais vitale pour comprendre les cultures et les diverses religions. Il n'existe pas d'enfants d'un Dieu mineur ou d'une culture sans majuscule. Blancs ou noirs, riches et pauvres, croyants et non croyants, tous nous demandent de nous incarner, d'être présents parmi eux, de porter le fardeau les uns des autres. Mais pas de le faire avec une identité terne, confuse, même si nécessairement vécue dans divers contextes et cultures, peut-être même étrangères ou allergiques à notre foi dans le Seigneur Jésus.

Je crois que si nous réussissions cette triple opération, ce serait pour nous un authentique *Repartir de Don Bosco* pour le troisième

millénaire. C'est le vœu le plus fervent et le plus sincère que nous puissions échanger !

Sommaire

Préface

Introduction : Repartir de Don Bosco

Être dans l'histoire de Don Bosco, de l'Eglise du Christ, au service du monde.

Don Bosco : les secrets d'un succès.

Ces formidables premières vingt années (1815-1835).

La décennie de préparation (1835-1844).

Le choix fondamental : les jeunes (1844-1846).

Le choix vital : consacrés et envoyés pour une mission communautaire (1854-1874).

Le choix stratégique : les missions (1875).

Les missions salésiennes aujourd'hui.

Repartir de l'éducatif.

L'éducation n'est pas (seulement) affaire de cœur.

La politique du Pater Noster est-elle encore actuelle ?

Conclusion : Souvenirs aux Salésiens u troisième millénaire.

Repartir de Don Bosco - Francesco Motto, sdb

Traduction - Vincent-Paul Toccoli, sdb